

Jacques **HIGELIN**

(seul
maître
à bord

DANIEL LESUEUR



ALternatives



Face A			SP 357
4'20	1- PARIS-NEW-YORK, N.Y.-PARIS	Simon Boissezon - Jacques Higelin	
4'18	2- CIGARETTE	Jacques Higelin	
3'15	3- MONA LISA KLAXON	Simon Boissezon - Jacques Higelin	
4'15	4- CHAUD, CHAUD, BUSINESS SHOW	Simon Boissezon - Jacques Higelin	
Face B			
5'40	1- EST-CE QUE MA GUITARE EST UN FUSIL ?	Simon Boissezon - Jacques Higelin	
4'20	2- UNE MOUCHE SUR LA BOUCHE	Jacques Higelin	
5'00	3- OESOPHAGE-BOOGIE, CARDIAC'BLUES	Simon Boissezon - Jacques Higelin	
3'30	4- BOXON	Simon Boissezon - Jacques Higelin	

DU MÊME AUTEUR :

- Picture discs*, collection Collector's,
éditions Alternatives, Paris, 1992.
Les disques de collection, collection Collector's,
éditions Alternatives, Paris, 1993.
Gérard Manset, collection Pop Rock,
co-éditions Alternatives et Parallèles, Paris, 1997.
Les Beatles, collection Pop Rock,
co-éditions Alternatives et Parallèles, Paris, 1998.
Hit-parades 1950-1998
co-éditions Alternatives et Parallèles, Paris, 1999.
Johnny Hallyday, collection Pop Rock,
éditions Alternatives 1999.

Jacques
HIGELIN

(
seul
maître
à bord

DANS LA MÊME COLLECTION :

Gérard Manset, celui qui marche devant,
Daniel Lesueur, 1997.

Neil Young, en remontant la rivière,
Jean-Do Bernard, 1997.

Les Beatles, la discographie définitive,
Daniel Lesueur, 1998.

Sex Pistols, l'histoire du groupe en chair et en cire,
Géant Vert, 1999.

XTC, art sonore et vieilles querelles,
Philippe Bihan, 1999.

Johnny Hallyday, discographie complète et citations,
Daniel Lesueur, 1999.

Jacques
HIGELIN



Seul
maître
à bord

DANIEL LESUEUR

Alternatives

Dominique Fernet,
Christine Leuthrot,
Marie-Claude Magne
Jacques Piperel,
Claude Quiniou,
Raoul Bellaïche et
tout le personnel
du magazine *Je chante !*
et toute l'équipe de
Jukebox Magazine.

remer ciements

PHOTO COUVERTURE :
Jean-Louis Rancurel
(et page 83)

OUVRAGES INDISPENSABLES :

Je chante ! n° 17
Chorus, les cahiers de la chanson n° 3
Jacques Higelin
par Jean-Marie Leduc et Jacques Vassal,
Jacques Higelin
par Lucien Rioux et Michèle Wathelet
Seghers, 1980.
Une chanson... qu'y a-t-il à l'intérieur
d'une chanson par Marcel Amont, Seuil, 1994.

... et bien sûr tous les magazines
cités dans notre ouvrage :
Télérama, *Rock & Folk*, *Platine*,
Best, *Paroles & musique*
et *Rock'n'roll musique*.

ÉDITIONS ALTERNATIVES

Tous droits de reproduction, de traduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.

som maire

10 Préface

17 Chapitre 1 : Naître en 1940

35 Chapitre 2 : Crabouif

49 Chapitre 3 : Rock'n'roll, me voici !

65 Chapitre 4 : Champagne...

85 Chapitre 5 : L'ombre d'un doute

100 Discographie



PRÉFACE

Higelin, le “fou rockant”. L’image semblera facile tant est grande et proclamée l’admiration qu’il porte à Charles Trénet, le “fou chantant”. Déjà, par sa date de naissance (octobre 1940), Higelin est irrévocablement immergé dans un bain de swing. En revanche, il est plus qu’adulte (il a 34 ans !) lorsqu’il se lance à corps perdu dans le rock, musique elle aussi adulte lorsqu’il décide de s’y consacrer (le rock’n’roll est né en 1954, Higelin s’y engouffre en 1974). Le rock n’étant, finalement, qu’un fils naturel du swing, la conversion se fera sans grand mal.

A quelques mois près, il aurait pu, aisément, s’intégrer à la vague punk dont il avait, finalement, un peu le look. Il aurait certes été un punk âgé... mais outre-Manche, c’était également le lot de Police. Finalement (à part Clash, mais pas les Sex Pistols qui ont aujourd’hui perdu toute crédibilité), les seuls “punks” dont on se souvienne encore étaient des vieux briscards un peu paumés qui n’étaient pas arrivés à percer dans d’autres courants musicaux !

C’est systématique, toute nouvelle mode apparaît comme une planche de salut à ceux qui rament depuis de nombreuses années (ainsi quelques temps auparavant, le “glitter” ou “rock à paillettes” avait-il révélé Alvin Stardust et Gary Glitter, deux “pépés” qui couraient le cacheton

depuis quinze ans. De même, le rock décadent avait-il enfin donné leur chance à David Bowie et Bryan Ferry, jusqu'alors condamnés à l'anonymat). Devenir icône punk aurait pu être le lot d'Higelin, qui vivotait dans un style "rive-gauche" approximatif, mais il deviendra plutôt idole des babas cool, ceux qui, après avoir vainement tenté de libérer le Larzac, tirent sur le joint en se délectant de *Je suis amoureux d'une cigarette*. Quel micmac ! Pas autant qu'il le semble, pourtant : Higelin est plutôt un "touche-à-tous les styles artistiques" (chanson, cinéma, théâtre). Jacques, comme d'autres artistes tels que Valérie Lagrange, avait effectué, bien après mai 68, un repli en province. Court-circuitant les structures habituelles du show-business, il était parti vivre en communauté dans le Luberon, donnant des spectacles dans des MJC, dans les salles des fêtes des villages les plus reculés, brisant le moule du concert traditionnel pour offrir une espèce de happening qui ne laisse personne insensible : son pote Areski, kabyle, lui a fait découvrir la magie, l'envoûtement qui enveloppent les soirées passées en Afrique du Nord, autour des conteurs (le Rolling Stone Brian Jones avait lui aussi succombé au charme des instruments de musique du Maghreb). Higelin souhaite abolir les barrières qui séparent l'artiste du public, public qu'il encourage à s'exprimer, à monter sur scène (lorsque scène il y a !). Indiscutablement, cette période est très importante dans la construction de l'image publique de Jacques ;

même si ces gars et ces filles de la “France profonde” n’ont pas été légion, ils ont cultivé une sorte de “tradition orale” qui circule dans les campagnes depuis trente ans : “Higelin, c’est pas un mec prétentieux”, continuent-ils de répéter ; et ils ont raison ! Le lecteur des grandes villes, qui peut assister à plusieurs spectacles chaque semaine, doutera peut-être de l’impact d’une telle démarche. Ce serait sous-estimer l’adoration que portent à Higelin tous les jeunes de cette époque qui n’avaient jusqu’alors pour pâture qu’un spectacle paroissial une ou deux fois l’an. Adoration qu’ils ont ensuite transmise à leurs enfants. Jacques s’est ainsi forgé une audience, sinon énorme, au moins fidèle.

Changement d’image : au lendemain d’un concert contesté sur lequel nous reviendrons, Higelin, fauché, emprunte 500 francs à un ami pour faire l’acquisition, au marché aux puces, d’un jean, d’une paire de boots et d’un blouson de cuir. Quasiment porte-parole des ex-soixante-huitards, Higelin, qui se sent désormais foncièrement rocker, est catalogué (par ses détracteurs) comme un chanteur rive gauche recyclé. Ce terme de “rive gauche” était déjà plus ou moins péjoratif dès les années 60. Alors en 1974... ! Pourtant, il ne va plus tarder à devenir le Grand Jacques (surnom précédemment porté par Brel), et à ouvrir la voie au rock français, brèche où vont s’engouffrer Téléphone, Trust et des centaines d’autres formations moins

chanceuses. Cela peut sembler incroyable aujourd'hui. Or, c'est une réalité : avant Higelin "new look", personne n'avait plus chanté de rock en français depuis les Chaussettes Noires et Johnny Hallyday !

Simultanément, un changement de cap tout aussi radical était opéré par Bernard Lavilliers, à l'époque encore plus inconnu qu'Higelin :

Jacques, au moins, avait bénéficié d'un certain nombre de passages radio (*La grippe* et *Cet enfant que je t'avais fait* en duo avec

Brigitte Fontaine, puis, seul, *Je suis mort qui, qui dit mieux*), faisant de lui durant quelques temps un "jeune talent prometteur" de la chanson, comme il l'avait également été au cinéma grâce au film *Elle court, elle court, la banlieue*, succès de 1973, l'année du grand changement.

Pour de multiples raisons, Lavilliers et Higelin, deux ex-rive gauche underground en passe de devenir ringards au milieu des années 70, deviennent méchamment mode et se partagent encore aujourd'hui une place de choix dans le cœur des fans. Dans son numéro de février 1997, le mensuel *Rock & Folk*, sous la plume de Philippe Manœuvre, classait parmi les trente disques français incontournables l'album **BBH 75**, le qualifiant d'*album mal équilibré sorti en demi-fraude*.

En 1975, en effet, miracle, non seulement Jacques ne serait jamais un "has never been", mais il se mettait doucement en route pour la gloire, voyant les ventes de ses disques

multipliées par dix, voire par cent...

Après un début poussif : **BBH 75** s'était en effet très mal vendu au moment de sa sortie. Le fait d'avoir changé de compagnie discographique n'est certes pas étranger à la mutation : il est indispensable, en effet, que le fan, au sortir d'un concert, puisse, dès le lendemain, trouver les albums de son idole chez le disquaire de quartier. Et pour cela, il faut une mise en place efficace, que seules, les grandes multinationales peuvent effectuer, lorsqu'elles croient en un artiste, sans risquer la faillite qu'auraient certainement essuyée Canetti et Saravah si le public n'avait pas suivi (un fils spirituel d'Higelin, Hubert-Félix Thiéfaine, a pourtant réussi le tour de force d'asseoir une colossale popularité en marge des "majors"). Après avoir longtemps stagné dans la profession, c'est l'ascension fulgurante : durant une dizaine d'années (1975-1985), Higelin est l'acte dans le coup. Le public adule Higelin ; les médias également. Malheureusement, dans le monde du spectacle, on a souvent tendance (à tort ou à raison) à brûler ce qu'on a adoré. En 1985, le chanteur publie un double album, **Aï**, qui reçoit un accueil mitigé. La démesure ne sied pas à Higelin. Devenu "trop" célèbre et trop célébré, il s'engouffre dans une aventure où il laissera des plumes : une salle de spectacle trop grande pour son public prend rapidement des allures de menace de faillite, pour lui comme pour l'organisateur de concerts Albert Koski.

Alors, à nouveau, il plaque tout. Avec la liberté retrouvée (bye bye le show-business et ses lourdeurs), vient, paradoxalement, le temps du doute et de la déprime. Higelin se remet en question. A-t-il perdu toute source d'inspiration ? Le succès et les moyens à sa disposition lui ont-ils permis de dire, de faire, de conter et de chanter en dix ans, ce qu'il ne serait parvenu à exprimer en une vie entière d'anonymat ? Sans véritablement disparaître, Jacques pratique, durant trois quatre ans, une sorte de quasi retraite artistique, choisissant de se fondre à la rue, se joignant aux manif' des infirmières ou des sans-logis... Brel lui-même avait abandonné le monde de la chanson, considérant qu'il n'avait plus grand chose à y exprimer. Higelin va dans ce sens : "Il me semble que tout existe depuis des milliards d'années, que tout ne peut être que redite" (*Une chanson*, de Marcel Amont).

Pour son retour, à la fin des années 80, il choisit pour titre d'un nouvel album, celui d'une chanson de Charles Trénet. Chanson qui aurait pu bercer son enfance, puisqu'elle fut publiée lorsqu'il avait six ans : *Tombé du ciel*. Higelin est-il tombé du ciel au tout début des tristes années 40 ?



EP Canetti 27 269 (1966)

CHAPITRE 1 : NAÎTRE EN 1940...

Premières séances, premières chansons... C'est un gamin qui s'éveille au monde artistique, peut-être pour oublier un peu les souffrances de la guerre.

Haut comme trois pommes, il monte déjà sur les planches. Précocité, il aurait pu, à 18/20 ans, faire partie de la vague twist, accrochant ses tubes à ceux de Johnny, de Sylvie Vartan ou des Chaussettes Noires. Mais le "yé yé", ce n'est pas son truc.

Alors Jacques Higelin contourne la vague et ne sort son premier disque qu'en 1966...

1960 : Saint-Tropez blues / Barbecue / La ponche / Tumbleweed / Paris-Saint-Tropez.

1964 : Blowin' In The Wind / Flora.

1966-1967 : Je rêve / L'âme slave / Dans mon lit / Huit jours en

Italie, en duo avec Jimmy Walter / L'année à l'envers / La java des chaussettes à clous / L'Isabelle / Priez pour Saint-Germain-des-Prés / Quand j'improvise sur mon piano / A Django / La grippe / On est là pour ça / Fleur de pavot (instrumental) / Cet enfant que je t'avais fait / Les encerclés / Le roi de la naphthaline..

"La guerre pour cadeau de naissance", a écrit la grande Catherine

Ribeiro. Lorsque naît le bébé Jacques Higelin (à Brou-sur-Chantereine), de parents "alsaco-belges", la France pleure. Entrée en guerre, elle essuie les coups de l'occupant. Trénet, qui, comme Jacques, est né à l'orée d'un conflit mondial (le 18 mai 1913), a lui-même été mobilisé. Il s'en sortira heureusement assez rapidement, après la débâcle : l'artiste est étiqueté "agriculteur", et, à ce titre, envoyé en zone libre, pour aller planter des pommes de terre dans sa propriété de Juan-les-Pins ! Et dire que, quelques mois plus tôt, il chantait *La route enchantée*, qui n'est sûrement pas celle qu'ont connue les millions de Français victimes de l'exode ! Naître en pleine guerre n'est pas obligatoirement le meilleur moyen pour bien démarrer dans la vie ; heureusement, Jacques découvrira la joie de vivre grâce aux 78 tours du "fou chantant", loin d'imaginer qu'il le rencontrera et chantera avec lui... plusieurs dizaines d'années plus tard :

"J'aime passionnément Charles Trénet. Je l'ai rencontré une fois, on a passé la journée à rigoler, à discuter, à brailler. On a improvisé une chanson à deux, ça a duré une bonne demi-heure. Je trouvais les premières paroles, il inventait la suite, et ça repartait. On s'est amusés comme

deux dingues", confie-t-il à *Télérama* en janvier 1982. Les deux hommes, désormais complices, se retrouveront pour chanter une heure ensemble, au Zénith, à l'occasion de son inauguration.

INFLUENCES ET RACINES

INDISCUTABLEMENT, l'écriture d'Higelin est parfois celle, typique, d'un Trénet qui serait devenu salace et pervers : "Lèche ma bath sèche, Suce-moi les bottes". Question d'époque, tout simplement : il est évident qu'une telle phrase n'aurait pas pu être publiée dans la première moitié du vingtième siècle (ou alors, en catimini !). Il fera pire, pour une chanson X, ou plus exactement "en x", rivalisant d'audace avec un Gainsbourg pas encore au bout du rouleau : "A Dax, Siouxié Fix, l'excellente marxiste scato-sado-maso d'Oyonnax, malaxe ses excréments dans un mixer en pyrex expansé". On se croirait au cœur d'une version revisitée de l'*Histoire de Melody Nelson*. En revanche, un titre comme *Un aviateur dans l'ascenseur* aurait pu être déposé à la SACEM aussi bien par Trénet que par Higelin ; cette chanson lui est venue tout naturellement, alors qu'il se promenait dans des champs, à regarder le ciel, disponible. Le plus parfait

exemple de mimétisme est très certainement la chanson *Champagne* dont le texte, la musique et même le phrasé de Jacques sont un parfait concentré de l'œuvre du vieux Maître. Trénet a chanté *L'âme des poètes*. Higelin, lui-même poète, préfère parler de l'âme des gens qu'il rencontre, ces gens de la rue, des salles de spectacle, de préférence petites, pour se sentir plus proche, plus complice. La séance d'autographes est une corvée qu'il n'apprécie guère mais à laquelle il ne peut se soustraire ; pour ses admirateurs, c'est la preuve incontestable qu'ils ont rencontré leur idole. Trénet ne sera pas l'unique référence d'Higelin, heureusement ! Le hasard occasionne parfois de drôles de rencontres. Jacques se souvient avoir été convié chez des gens qui lui avaient laissé les clés de leur maison, sachant qu'ils seraient en retard. Jacquot s'installe, furète... et extrait, d'une pile de disques posés près du tourne-disques, un 33 T de Léo Ferré. Il le pose sur la platine, et découvre un pur chef-d'œuvre. Persuadé qu'il avait, finalement, rendez-vous avec Léo, il quitte la maison, imprégné de la poésie de son aîné (Jacques, couturier des Francfolies de La Rochelle, participera, en juillet 1987, à "la fête à Ferré"). Ferré,

tout comme Jacques, est un ancien rive-gauche qui ne fut considéré comme poète qu'une fois le succès venu. Et comme Jacques, Ferré lui aussi se tourna, certes moins violemment, vers le rock, citant les Moody Blues dans *C'est extra*, puis enregistrant avec le groupe "pop" français Zoo.

Bien avant que les gazettes ne s'emparent du personnage d'Higelin et nous permettent de découvrir son univers au travers de multiples interviews, il glissait lui-même des indices au détour de ses chansons, publiées ou non : "And my name is Paul McCartney" dans *I love the Queen* (référence à *Her Majesty*, titre extrait de l'album des Beatles *Abbey Road* publié, justement, en 1969)... "Tu seras toujours le mécano de mes rêves assoiffés", s'adressant à Buster Keaton (album *Inédits 1970*)... Le jazzman Fats Waller (*Hold Tight*)... et *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry (*Dans mon aéroplane blindé*)...

DES DÉBUTS PRÉCOCES

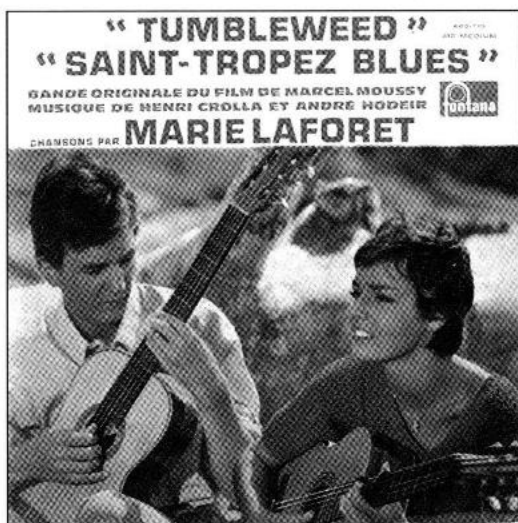
JACQUES Higelin en est un, de *Petit Prince* : en 1949 (il n'a donc que neuf ans), sa maîtresse d'école lui confie le rôle de Monsieur Jourdain dans *Le Bourgeois Gentilhomme* que sa classe présentera à la fête de

fin d'année. Le contexte familial est assez rare pour être signalé et souligné : pour une fois, un futur artiste évolue avec l'appui d'un frère aîné, Paul, dit "le sportif", qui deviendra son manager, et d'un père qui ne rechigne pas à avoir un fils "saltimbanque" ; au contraire, Papa Higelin rêve que Jacques devienne "artiste de music-hall", ce qu'il n'a pas pu, lui, devenir (il est cheminot). Il encourage le fiston à chanter dans les cinémas, durant l'entracte ; la grand-mère de Jacquot lui confectionne une espèce de smoking et un nœud papillon. Ainsi affublé, "beau comme un pape", le gamin de onze balais, sous la protection de son grand frère, affronte les quolibets des bandes de gosses du début des années 50 avec qui, finalement, il parviendra à sympathiser, une fois écartées les menaces de bagarre .

A douze ans, il participe à un radio-crochet au Bataclan ; accompagné au piano par son père, il interprète des chansons de Maurice Chevalier et, vous l'auriez deviné, de Trénet. Il remporte le premier prix : un voyage à Nice. Pour la première fois, il verra la mer.

Puis ses parents le présentent à un certain Jacques Canetti, mais il est encore beaucoup trop jeune pour décrocher un engagement. La graine est plantée, le ver est

dans le fruit : trop épris de liberté ou, déjà anar', il abandonne les études à l'âge de quatorze ans. Jacquot sera saltimbanque. Acteur, musicien ou bien chanteur ? Faute de choisir, il sera les trois : après ces débuts sur les planches scolaires, il succombe au charme de la guitare, avant de revenir à l'art dramatique, puisqu'en 1955 il s'inscrit au cours Simon. Etant le plus jeune de la promotion, il a le privilège... de ne pas payer les cours auxquels il assiste. René Simon dira de Jacques qu'il est "fou, mais génial". De son propre aveu, il est très dilettante, pensant plutôt à jouer du jazz sur sa guitare, et, accessoirement, draguer les merveilleuses créatures qui hantent la légendaire institution. Il y fait la connaissance de Marie Laforêt : la pauvre et frêle jeune fille est en larmes, car elle a cassé sa guitare. Jacques la console et la conduit chez un réparateur d'instruments qui n'est autre que le frère de Boris Vian (Jacques connaît Boris : ils sont voisins, rue Gazan, à Paris). Sa guitare remise en état, Marie a beaucoup de gratitude envers Jacques, qu'elle considère d'ailleurs comme l'un des garçons les plus brillants qu'elle connaisse. Et c'est tout naturellement qu'elle pensera à faire appel à lui lors du tournage du film *Saint-Tropez*



Fontana 460 710, 1960

blues (1960). Dire que les deux jeunes gens vont ensuite se perdre de vue ne serait pas totalement exact : en 1963, revenu de l'armée, Jacques réalisera qu'à Paris il demeure dans le même immeuble que Marie, mais lui dans une fort modeste chambre de bonne, et elle dans un somptueux appartement. De fait, il attendra d'avoir déménagé pour retourner la voir !

En attendant, Jacques travaille quelque temps avec le célèbre cascadeur Gilles Delamare (le régleur, entre autres, des cascades de Belmondo dans *L'homme de Rio*) ; d'abord "coursier" (il va chercher sandwiches et boissons), il grimpe ensuite les échelons, apprenant à tirer au revolver et à faire des tonneaux au volant d'un véhicule. Il ne parviendra pas, toutefois, à vaincre totalement sa peur : à l'époque, il est hors de question qu'il accepte de sau-

ter en parachute (il reviendra sur cette décision quarante ans plus tard, comme le prouve la pochette de l'album *Tombé du ciel*). Sans trop se fouler (Higelin est un mec "cool" bien avant que le mot ne devienne à la mode), il parvient à vivoter, pendant deux trois ans, en faisant de la figuration au théâtre (*Monsieur Bennett* de Michel Vitold, aux côtés de Guy Bedos) aussi bien qu'au cinéma (dans *Nathalie au quatrième top* d'Henri Decoin, avec Martine Carole pour principale interprète), et même à l'opérette tendance comédie musicale. Le spectacle *Nouvelle Orléans*, sans rapport avec la *Mama Nouvelle Orléans* de *Caviar...*, lui donne l'opportunité de rencontrer Sidney Bechet. Déclic ! Jacques apprend à jouer de la clarinette (Bechet, lui, jouait du saxophone soprano, mais l'on confond souvent les deux). Cette apparition dans *Nouvelle Orléans* lui donne certainement ce goût du changement qu'il va sans cesse manifester tout au long de sa carrière : au cours de la même soirée, au fil des déguisements, il est tour à tour soldat nordiste, soldat sudiste... et Peau Rouge ! Dans la foulée, il digère des rudiments de piano, instrument dont il avait entendu son père jouer. Il ne va pas tarder à devenir "pro" : en 1959, c'est un véri-

table rôle qui lui est proposé, dans le film de François Villiers, *La verte moisson*.

PREMIERS ENREGISTREMENTS PROFESSIONNELS... PUIS L'ARMÉE

JACQUES teenager ne donne guère l'impression d'avoir été fortement impressionné par le rock'n'roll. A cela, deux raisons : il semble avoir déjà été conquis par le jazz, dont le rock peut apparaître comme une forme édulcorée et puérile, sinon plus violente. Grâce à son antériorité, le jazz a toujours été un genre considéré comme plus noble que le rock ; d'ailleurs, pour enregistrer les premiers disques de rock'n'roll français, les maisons de disques faisaient appel à des musiciens professionnels de jazz. Rien d'étonnant à cela : l'école rock'n'roll n'existe pas en France. Jusqu'au milieu des années 60, les artistes français loueront les services de musiciens anglo-saxons pour obtenir un son véritablement "pop-rock" : Johnny Hallyday et Sylvie Vartan partent enregistrer aux USA, Richard Anthony à Londres... De plus, avant 1962, le rock'n'roll est rarement diffusé sur les stations de radios françaises. A cette époque, Françoise Hardy, résidant elle aussi en région pari-

sienne, se branchait chaque soir sur la station de radio britannique, 208 (l'antenne anglaise de Radio Luxembourg) pour découvrir les tubes d'Elvis Presley et de Cliff Richard. Jacques s'est donc, d'emblée, tourné vers le jazz, et tout particulièrement le jazz hot. Ensuite, vers 1960, il découvrira Gainsbourg, autre grande révélation.

En 1960, comme nous l'avons dit, Jacques se voit confier un rôle dans *Saint-Tropez blues* de Marcel Moussy. Un rôle prémonitoire : il séduit la divine Marie Laforêt en lui jouant des airs de guitare. Une situation un peu en retrait qui, visiblement, lui fait chaud au cœur, car il retrouvera Marie sur l'un de ses premiers 45 tours, pour l'accompagnement des titres *Blowin' In The Wind* et de *Flora*.

Cette fichue guitare, en effet, tient de plus en plus de place dans sa vie : il ne pourra plus se contenter de la gratter sommairement, une fois qu'il aura fait la connaissance du célèbre Henri Crolla (accompagnateur, entre autres, de Yves Montand) qui signe les musiques du film *Saint-Tropez blues*. Higelin rencontrera son pote le Gitan durant le tournage du film d'Henri Fabiani, *Le bonheur est pour demain*. Or, justement, le bonheur n'est pas pour demain, car, en France, avoir vingt ans en 1960, pour un

garçon, cela signifie également vivre en permanence avec la menace d'un départ pour l'Algérie. Comment s'étonner alors que le jeune interprète Higelin choisisse pour son répertoire, cinq ans plus tard, quelques œuvres bien senties de Boris Vian, auteur du fameux *Déserteur* !

CROLLA, PICO, ARESKI : L'AMITIÉ COMME PLANCHE DE SALUT

DANS un premier temps, Jacques est fermement décidé à se faire réformer. Il lui apparaît totalement impensable de porter les armes. Pour parvenir à ses fins, il a l'intention de se faire passer pour fou. Fou chantant, fou jazzant, fou tout court. Nous ne saurons jamais s'il aurait bien tenu son rôle (car, croyez-moi, il faut du cran pour y parvenir, surtout en 1960, au moment où la France croit qu'elle a besoin de tous) : il rencontre en effet Marco Pico, personnage qui va l'amener à réfléchir à sa future condition de bidasse. Communiste convaincu, Pico va faire naître la conscience civique d'Higelin, en lui expliquant qu'au sein de l'armée il pourra faire progresser l'idée d'indépendance de l'Algérie. Toutefois, Jacques évite le pire, puisqu'il est d'abord envoyé en

Allemagne ; à Baden-Baden, il fraye avec un jeune orchestre de jazz allemand (les gars ont tous 17 ou 18 ans), touche également au blues. La diversité sera toujours l'une de ses qualités premières. Une diversité qui s'accompagne très certainement d'une saine curiosité et d'une grande générosité : ce qu'il apprend au contact de ces jeunes jazzmen, ce qu'il a appris au contact de Crolla, il va le redistribuer autour de lui. Nous serions tentés de dire "pour le bonheur de ceux qui l'entourent". Mais dans le contexte de la menace de partir en Algérie, le terme serait exagéré ; disons qu'il aide ses camarades à oublier leurs craintes, le temps d'une pause. Jacques a en effet pour mission de distraire les troupes grâce à la sienne. Il va passer son service militaire au sein d'une troupe musicale et théâtrale, animant les bals des casernes, jouant *Les Fourberies de Scapin* au théâtre aux Armées. Ce n'est qu'après l'armistice qu'il est expédié en Algérie, où il reste six mois ; ambiance encore plus tendue qu'en Allemagne, peut-on déduire à la lecture de ses correspondances, car il y parle beaucoup moins de musique. Au total, son périple en treillis s'étale sur plus de deux ans. Le temps est certes long (26 mois ! à l'époque, on ne rigole pas),

mais au moins ne perd-il pas la pratique du spectacle. Il élabore inconsciemment un manuscrit, les *Lettres d'amour* d'un soldat de vingt ans (publié 25 ans plus tard), manuscrit destiné à la femme lointaine qu'il aime, manuscrit dans lequel il exprime également très clairement tout ce que l'amitié de Pico a pu lui apporter comme soutien durant cette période difficile ; l'une de ces *Lettres d'amour*... évoque leur promesse mutuelle de faire un film ensemble.

A son retour, Jacques découvre un univers mutilé. Pour la première fois dans sa jeune vie, quelqu'un qu'il aime a disparu : Crolla était mort juste avant qu'il ne parte à l'armée (en son souvenir, Jacques baptisera "Crolla" la guitare que son aîné lui a offerte). Et il ne va pas tarder à perdre Pico de vue. Il est loin de se douter qu'il le retrouvera un quart de siècle plus tard, et que Pico le mettra en scène pour les besoins du film *Savannah* ; de son propre aveu, c'est peut-être la seule fois où Jacques ne se sera pas ennuyé pendant un tournage !

Un ami chasse l'autre : au régime, il a rencontré Areski Belkacem, qui va tenir une grande place dans sa vie artistique. Le destin l'avait placé sur le chemin d'Higelin qui, lui non plus, n'avait pas choisi d'être en

Allemagne. Tous deux sont dans la fanfare militaire. Le simple fait de se regarder, et ils pouffent de rire. Puis l'Algérie les sépare. Un miracle qu'aucun des deux ne soit mort. Deux ans plus tard, en descendant de chez lui, Jacques tombe sur Areski. Embrassades, retrouvailles... Musique, Jacques au piano, Areski aux percussions. Jacques présente Brigitte Fontaine à son pote. Areski et Fontaine se marient. On se croirait dans *Confidences* ou dans *Nous Deux*, or c'est la réalité. Incroyable mais vrai !

A plus d'un titre, ces *Lettres d'amour d'un soldat de vingt ans* sont prémonitoires. Fin 1961, il confie ceci à son carnet de correspondances :

"Un jour, j'écritrai une Musique et des mots à moi et je les chanterai avec ma voix et mes intonations propres."

Quand on est jeune, on est audacieux, avoue Jacques, qui se fixe pour ligne de conduite d'essayer un jour d'écrire aussi bien que ceux qu'il écoute sans cesse : Ferré, Gainsbourg, Brel, Brassens. Curieusement, les *Lettres d'amour d'un soldat de vingt ans* ne portent aucune ponctuation. Lorsqu'il les retrouve, sans doute nichées au fond d'un tiroir, Jacques doit y rajouter d'indispensables virgules ou autres points, pour qu'elles puissent être publiées en livre. C'est un

peu dommage, car, avec le temps, il a pu oublier quelque peu l'état d'esprit précis dans lequel il les rédigea. En revanche, lorsqu'il écrit "une Musique", il met une majuscule. Respect. Faut-il voir, dans cette domination de la majuscule sur la virgule ou le point, une préférence du futur auteur-compositeur pour la Musique, au détriment des paroles ?

Il s'agit pour lui de deux ouvrages fort différents.

HIGELIN L'ARCHITECTE, JACQUES LE SCULPTEUR : CONSTRUCTION D'UNE CHANSON

Le mensuel *Rock'n'roll musicale* (n° 3) l'interroge au printemps 1977 :

– *Tes textes te viennent du premier jet ?*

– *Le meilleur vient naturellement. Après, je retouche. Il y a des moments où j'ai du mal à trouver, car il faut que le texte puisse coller avec la musique, tu ne peux pas mettre les mots n'importe comment. Il faut que le mot puisse arracher l'expression.*"

Y'a pas de recette, pour écrire une chanson. Et même si Jacques en connaissait une, il renoncerait à l'utiliser, ce serait tricher avec son public. Une chanson, c'est artisanal. Artisanal... et magique. Pour toucher les gens au cœur

et à l'âme, la chanson doit être élaborée avec passion, pas comme une besogne. Cette passion peut s'accompagner d'un élan, ou d'un piétinement. Qu'importe ! Le résultat, seul, justifie les difficultés qui y mènent. Georges Brassens pouvait laisser vingt ans une chanson dans ses tiroirs : il ne la publiait pas tant qu'elle n'avait pas atteint la perfection qui est, tout simplement, la finition.

Certains grands noms de la pop music se sont éveillés avec, en tête, une mélodie géniale (Paul McCartney, pour *Yesterday*), ou se sont éveillés en pleine nuit pour immortaliser les accords et les grandes lignes d'un futur tube (Keith Richards, pour *Satisfaction*). Jacques Higelin, lui-même, a composé l'un de ses titres les plus importants de sa carrière dans un contexte d'urgence : la musique d'*Alertez les bébés* lui est arrivée en studio. Il avait fait brancher les micros et a demandé à l'ingénieur du son de laisser tourner la bande. Posant le texte devant ses yeux, il se lança d'un trait sans savoir ce qui allait advenir. Ce qui aurait pu n'être qu'une improvisation devint l'ossature définitive de l'un de ses titres les plus importants.

Paroles et musique peuvent jaillir simultanément, le conduisant à coucher ses idées sur une nappe

de restaurant, ou à les confier à un magnétophone de poche. D'autres fois, en revanche, Jacques, moralement soumis à des périodes de "hauts" et de "bas", va parfois piétiner pour accoucher d'un titre mineur.

Grâce à l'évolution de la technologie (synthétiseurs, claviers, boîte à rythme) qui permet aujourd'hui à (presque) tout le monde de disposer d'un mini studio d'enregistrement à la maison, la forme, sinon le fond, parvient à être beaucoup plus élaborée. D'autant que Jacques, qui est multi-instrumentiste, enregistre sur diverses pistes de la bande magnétique ses idées de trompette, de basse, d'harmonica ou de percussions. Il porte ensuite cette ébauche au studio d'enregistrement, chaque musicien pouvant (devant !) dès lors s'inspirer des fondations imaginées par Higelin. Le fait de changer assez fréquemment d'accompagnateurs permet à chaque disque, ou presque, d'avoir sa couleur propre.

La parole écrite lui demande excessivement de concentration et, si possible, un total isolement. La musique, en revanche, sort plus facilement. Il peut composer une mélodie avec des gens autour de lui, même en train de parler. Ce sont deux mondes totalement différents. Paradoxalement, la musique, qui a beau-

coup moins de notes que la parole n'a de mots, lui offre beaucoup plus de liberté. Le texte lui apparaît comme une sculpture sur laquelle il revient sans cesse, tandis que la musique l'incite au voyage de l'esprit. Une note, reconnaît-il, peut également se travailler avec les doigts, avec son émotion, avec tout son corps, comme le font merveilleusement des jazzmen comme Miles Davis ou John Coltrane, qui, au fil des ans, jouent de moins en moins de notes, mais avec de plus en plus de profondeur et de résonance. Reste à toucher l'absolu : LA note ; la dernière note, l'ultime note avant le silence. De ses musiciens, justement, Jacques attendra toujours une forme de fluide dépouillement efficace, dépourvu de virtuosité gratuite, comme il s'en explique au mensuel *Platine* (n°55) :

"Ça ne m'a jamais intéressé de jouer avec une pâle imitation de Jimi Hendrix, je préfère l'original. Henri Crolla m'avait expliqué ça, faire un bon blues avec trois notes. C'est le thème de mon morceau *Le minimum*, complètement parti de l'improvisation. Mes musiciens jouaient trop de notes par démonstration et, au lieu d'arrêter de jouer, je leur avais parlé en leur chantant. Petit à petit, ils sont allés à l'essentiel." Juste ce que tu sais faire !

L'improvisation, si elle fait merveille sur scène, s'accommode mal avec le studio. Et l'inspiration n'est pas toujours obligatoirement au rendez-vous, surtout si l'artiste est stressé par le manque de temps, ce temps pourtant nécessaire lorsqu'il s'agit de laisser une œuvre définitive. Claude Dejacques, son directeur artistique, l'a bien compris : *"Il est avant tout un homme de scène, de contact. En studio, il est un peu traqué, enfermé..."*.

Et c'est vrai que Jacques vit pour la scène, apprécie bien moins le studio, qui l'opprime. La notion de studio d'enregistrement semble opposée à l'idée de liberté qui est son moteur, dans la vie.

RENCONTRE AVEC BRIGITTE FONTAINE ET LES DÉBUTS À LA "VIEILLE GRILLE"

PAR bonheur, Jacques avait pu tourner quelques films juste avant son appel sous les drapeaux (*Au bout la soupe*, d'Henri Fabiani) ; aussi lorsqu'il revient en 1963, il reprend immédiatement le collier : théâtre (*Léon ou la bonne formule* de Claude Magnier, *La vérité suspecte* d'Alarco, *La nuit des erreurs* de Goldsmith, *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset), et, bien sûr, cinéma : Pico l'avait

présenté à Yves Robert, un autre communiste convaincu, pour tourner dans l'inoubliable *Bébert et l'omnibus*, avec Jean Richard et Philippe Noiret. Continuer ainsi à tourner après de longs mois d'absence est un véritable privilège, car beaucoup d'artistes débutants ont vu leur carrière, pourtant prometteuse, brisée par leur incorporation. Loin de capitaliser sur un début de notoriété, Higelin va "passer à autre chose", évacuer ces expériences des planches et de la caméra qui ne l'ont guère enthousiasmé... Désormais, en effet, Jacques Higelin navigue dans une mouvance encore plus "nouvelle vague" que celle qui avait déferlé trois, quatre ans auparavant : après avoir joué dans *Frank V ou l'opéra d'une banque*, il zone avec une bande d'artistes véritablement marginaux, qui resteront libres dans leurs têtes, et fidèles à leurs idées, même lorsque viendra le succès : Dominique Grange, Catherine Sauvage, Jean-Roger Caussimon (acteur passionné de chanson qui sera chanté par le grand Ferré et publiera son premier 33T à l'âge de... 52 ans !), Pierre Clémenti – disparu début 2000 –, Jean-Pierre Kalfon (ami fidèle avec qui, pourtant, il restera longtemps brouillé, par la faute d'un journaliste qui avait écrit des âneries), Bulle Ogier, Valérie

Lagrange... ainsi que Rufus et Brigitte Fontaine, avec qui il crée *Il n'y aura plus d'arbres*, *Mélaucaustique* puis *Maman j'ai peur* à la "Vieille Grille" ; ce n'est pas du cabaret, c'est du café-théâtre. Philippe Barbot, dans *Télérama* n°1670, et Laurent Carmé, dans *Je chante !* n° 17, n'hésitent pas à proclamer qu'Higelin a inventé le genre café-théâtre. A peu près au même moment, mais au Café de la Gare, trois jeunes encore moins expérimentés entament une expérience similaire ; il s'agit de Miou-Miou, Patrick Dewaere et Coluche.

N'ayant pas les moyens de louer un local pour répéter, voici Rufus et

Higelin sur la pelouse du Trocadéro, à clamer leurs textes délirants. Ça ne devait pas louter : un soir, les flics menacent de les embarquer. Ils s'en sortent par une pirouette : c'est, déclarent-ils, pour la télévision. Sauvés !

Brigitte Fontaine se produisait auparavant à "L'Ecluse", ce petit cabaret célèbre pour avoir révélé la phénoménale Barbara. Brigitte Fontaine est un per-

sonnage véritablement à part, dans la chanson d'expression française. On est d'abord surpris de trouver chez elle autant d'audace et de culot, de sensibilité, d'humour et de détachement, ou plus exactement de distanciation ; non seulement Brigitte est d'avant-garde, mais elle a même une tête d'avance, si rares (Catherine Ribeiro, Colette Magny) étant les représentantes du sexe faible parvenues à se faire un nom, en brisant

l'image qu'on se fait de la femme dans le monde de la chanson française. Dans le trimestriel *Chorus*, les cahiers de la chanson, Lucien Rioux (coauteur, avec Michèle



Wathelet, de Jacques Higelin, paru en 1980) évoque sa découverte du trio Higelin-Fontaine Rufus :

"Une fille fragile, effrayée, aux aguets, un garçon naïf, ahuri, qui pose un regard de myope sur le monde, et un autre garçon qui, bien qu'aussi froussard que les deux autres, joue les farauds."

De ce portrait fort bien troussé, on n'a guère de mal à discer-

ner lequel est Higelin, lequel est Rufus !

Le café-théâtre de la “Vieille Grille” est un site définitivement mythique. Placé sous la direction du brillant Maurice Alezra, c’est, à l’origine, une épicerie-buvette ! Maurice est encouragé dans sa démarche par ses collègues de “L’Ecluse”. Des noms prestigieux s’y produisent : Don Cherry, Gato Barbieri... plus récemment le jeune Arthur H. (tiens tiens !) et même Yoko Ono qui, en 1966, “casse la baraque” : jusqu’à 185 visiteurs par jour pour reluquer ses curieuses prestations d’avant-garde. Mutin, Alezra refuse d’indiquer l’adresse du café-théâtre pour que les vrais passionnés fassent l’effort de la trouver (rue du Puits-de-l’Hermite). C’est en 1962 que Higelin y fait ses premières apparitions. Intégré à un orchestre de jazz, il improvisait en s’emparant de tous les instruments dont il savait jouer. Et si, à minuit, tous les musiciens étaient partis, lui était capable de tenir la scène encore plusieurs heures ! Jacques Canetti et son épouse seraient restés atablés, une fois, quinze heures d’affilée. “La Vieille Grille” restera un endroit privilégié pour Jacques qui y rôdera quelques extraits de son spectacle “Jacques Joseph Victor dort” avant de le présenter au grand public du Cirque

d’Hiver en 1982. Mais ces soirées ne sont pas, pour Jacques, une fin en soi. Il déplore que le public “populaire”, celui qu’il veut rencontrer en priorité, soit absent, et remplacé par celui qui vient s’encanailler et entendre quelques vérités premières qui, finalement, ne le dérangent pas le moins du monde ! Ce public, qu’on nommerait aujourd’hui “BCBG”, qui déclare “J’adôôôre ce que vous faites, c’est tellement sauvage”, Jacques n’a cependant aucun mépris pour lui car il y a trouvé des gens souvent très chaleureux. Mais il avait manqué sa cible, et se sent un peu comme un ours en cage qu’on vient mater de temps à autre pour se faire peur, en sachant qu’il ne pourra pas sortir de son enclos. C’est là le seul constat d’échec de cette période au demeurant enthousiasmante. Jacques se partage en permanence entre cinéma, théâtre et musique. Pendant deux ans, il accompagne Georges Moustaki, pas tout à fait débutant, mais en tout cas peu connu en tant qu’interprète (on se souvient surtout qu’il fut l’amant d’Edith Piaf, et écrivit pour elle l’un de ses derniers grands succès, *Milord*). Il semble que Moustaki ait engagé Higelin parce qu’il jouait de la guitare comme Henri Crolla. Puis Jacques s’apprête à enregistrer son vrai premier disque,



Canetti 27 237, 1966

non plus en tant qu'accompagnateur, mais sous son propre nom.

PREMIERS DISQUES GRÂCE À JACQUES CANETTI

ON se souvient que les parents de Jacques l'avaient présenté à Jacques Canetti, quelques années auparavant. Jacques reprend contact avec ce grand monsieur aujourd'hui décédé, et qui fit la pluie et le beau temps dans le ciel de la chanson française, depuis les années 40 jus-

qu'au milieu des années 60, à tel point qu'on n'hésite pas à parler d'avant et après J.C. ! Canetti peut être considéré comme le découvreur de Jacques Brel, Guy Béart, Catherine Sauvage, Léo Ferré et Serge Gainsbourg, et fut le premier à faire chanter Reggiani. C'est simple, Canetti a été surnommé le "Christophe Colomb de la chanson".

Canetti est également responsable de la programmation, hardie pour l'époque, du célèbre cabaret des "Trois Baudets". Ce curieux bonhomme était capable

d'engager, ou, au contraire, de rejeter un artiste, au simple coup d'œil sur... sa signature : pour Canetti, l'écriture d'un homme ou d'une femme révèle immédiatement sa personnalité. Canetti est détenteur du patrimoine, du testament artistique de Boris Vian. Les deux hommes ont longuement travaillé ensemble, ont su s'apprécier. C'est tout naturellement que Jacques Higelin et Brigitte Fontaine se retrouveront à interpréter, en parallèle à leurs propres créations, des chansons de Vian, après leur engagement discographique auprès de Canetti. Le résultat est "musicalement correct" : avec beaucoup de cohérence, les arrangements musicaux sont confiés à Michel Colombier et à Jimmy Walter, ancien collaborateur de Vian. De ces séances d'enregistrement de 1966 sont issus, à l'origine, le 33T intitulé *Boris Vian* (Canetti 48 813, aujourd'hui introuvable) et trois super 45T (Canetti 27 269, 261 004 et AZ 1 190). Rétrospectivement, Jacques n'est pas très fier de son premier album, *Boris Vian*, considérant qu'il l'a mal chanté. Il n'était pas encore prêt, peut-être, connaissant plus les livres de Vian que ses chansons. Nous trouvons, ici même, le seul défaut de Jacques qui ait pu être constaté par ses proches, amis ou rela-

tions professionnelles, à savoir, un certain manque de préparation au moment d'aborder un enregistrement en studio. Nous le verrons ultérieurement, Jacques adore la scène, mais n'apprécie pas trop le studio. Il semble qu'inconsciemment, malgré toute sa bonne volonté, il prépare rarement un enregistrement de disque aussi bien qu'un concert ou une tournée. Son truc, c'est la spontanéité... et le public, en face de lui, à la loyale, les yeux dans les yeux.

La présentation des disques enregistrés pour Canetti, tels qu'on put les retrouver chez les disquaires au tout début et au milieu des années 70, lors de leur réédition, est, elle aussi, cohérente, bien que surprenante : plutôt qu'un 33T d'Higelin et un 33T de Brigitte



*Canetti 48 846, 1971,
réédition*

Fontaine, les deux albums proposent, soit des duos, soit une alternance d'interprétation. Le premier, *Douze chansons d'a-*

vant le déluge, contient de possibles succès (*La grippe* et *Priez pour Saint-Germain-des-Prés*, qui passe un peu à la radio), tandis que le second, *Quinze chansons d'avant le déluge*, est



*Canetti 48 861, 1975,
réédition*

consacré à des œuvres de Vian. L'une d'elles, *Je rêve*, n'était jusqu'alors qu'un poème. Jacques le met en musique. *L'âme slave* bénéficie également d'un certain nombre de diffusions radiophoniques. Les ventes des deux albums, néanmoins, n'ont pas dû être mirobolantes ; ce n'est pas grâce à elles que Jacques pourra prendre sa retraite.

Alors, retour devant la caméra : en 1968, il tourne *Erotissimo* (avec Annie Girardot), *Nous n'irons plus au bois* et *Sept jours ailleurs*, court-métrage quasiment autobiographique puisqu'il conte l'errance d'un

musicien qui quitte le cocon familial pour une tournée au cours de laquelle il se remet en question.

En 1970, il joue dans *Léa l'hiver* et *Salut voleurs*, un film policier où figure Areski (Jacques Higelin, lui, incarne un coursier de banque passionné de guitare et de jazz. Du sur mesure... sauf pour la banque !).

A l'époque, il connaissait déjà Pierre Barouh, avec qui il va travailler au cours des trois années à venir. Ils s'étaient rencontrés en 1954, dans le square d'Anvers, à Paris, à une époque où Barouh traînait à Montmartre, chantant dans des petits cabarets ou même des bars, comme chez *Pomme* ou chez *Canari*. Une nuit, vers deux heures du mat', redescendant la Butte avec sa guitare, il tombe sur Jacques (alors âgé de 14 ans) qui, lui, avait un banjo ! Le jeune homme et l'adolescent discuteront et joueront de leur instrument jusqu'au lever du jour, sans imaginer que, quinze ans plus tard, le plus jeune signera chez Saravah, label fondé par son aîné ; ce sera le début d'une nouvelle aventure. Higelin, instable ? En perpétuel mouvement, en tout cas !



Saravah SH 40 010, 1969



Page 4
I LOVE THE CUBAN
TENS JAY DUTENS
L'ARTISTE NIGELIN
JE SUIS MORT C'EST DIT MIEUX
L'ARTISTE NIGELIN
ALPHABETIQUE BLUES
L'ARTISTE NIGELIN



Page 5
MUSIQUE RITUELLE DU MONT DES ADRESSES
L'ARTISTE NIGELIN
L'ARTISTE NIGELIN

JACQUES
"CRACOU" NIGELIN

CHAPITRE 2 :

CRABOUIF

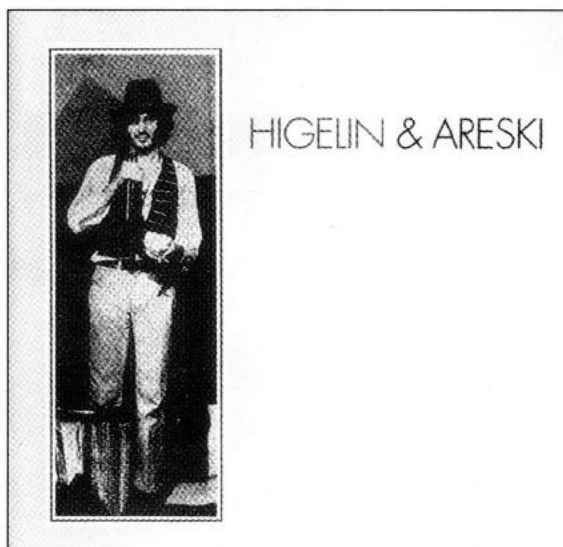
Les années Saravah... La rencontre, ou plus exactement les retrouvailles avec Pierre Barouh sont décisives, bien que l'expérience soit, relativement, de courte durée : seulement trois 45 tours et autant d'albums seront enregistrés (et encore le troisième restera-t-il inédit une bonne décennie).

Les médias, peu nombreux à l'époque, ne sont guère enclins à "pousser" les artistes de l'école Saravah, sans doute considérés comme trop marginaux.

duo avec Brigitte Fontaine, ainsi que participation au 45T *Lettre à monsieur le chef de gare de La-Tour-de-Carol / Le noir c'est mieux choisi..*

1969-1971 : *L'inutile / Signalétique / 13'40", 5-10 / Je veux des coupables / L'ours / Six pieds en l'air / J'aurais bien voulu / Chope la soupape / Remember / Je jouais le piano / J'aurais bien voulu / Six pieds en l'air / Tango-tango / Je jouais le piano / I love the Queen / Tiens j'ai dit tiens / Je suis mort qui, qui dit mieux / Aujourd'hui blues / Musique rituelle du Mont des Abesses (XX^e siècle, XVIII^e arrondissement) / Sa dernière cigarette / Buster K. / Nini / Seul dans notre chambre / L'idiot / A moi les monstres / Cet enfant que je t'avais fait, en*

Jacques Higelin et Areski Belkacem. Formule magique ! Pour leur album en commun publié en 1969, l'un occulte son nom, l'autre son prénom. Le disque sobrement intitulé "Higelin et Areski" semble, aujourd'hui, presque timide. Replacé dans son contexte, c'est un album original, mais pas révolutionnaire. *Remember* annonce déjà *Je suis mort qui, qui dit mieux*, et *Chope la soupape* les délires verbaux qui ne vont pas tarder à faire nos délices. Dans leur ouvrage *Jacques Higelin* (collection Rock & Folk, Albin



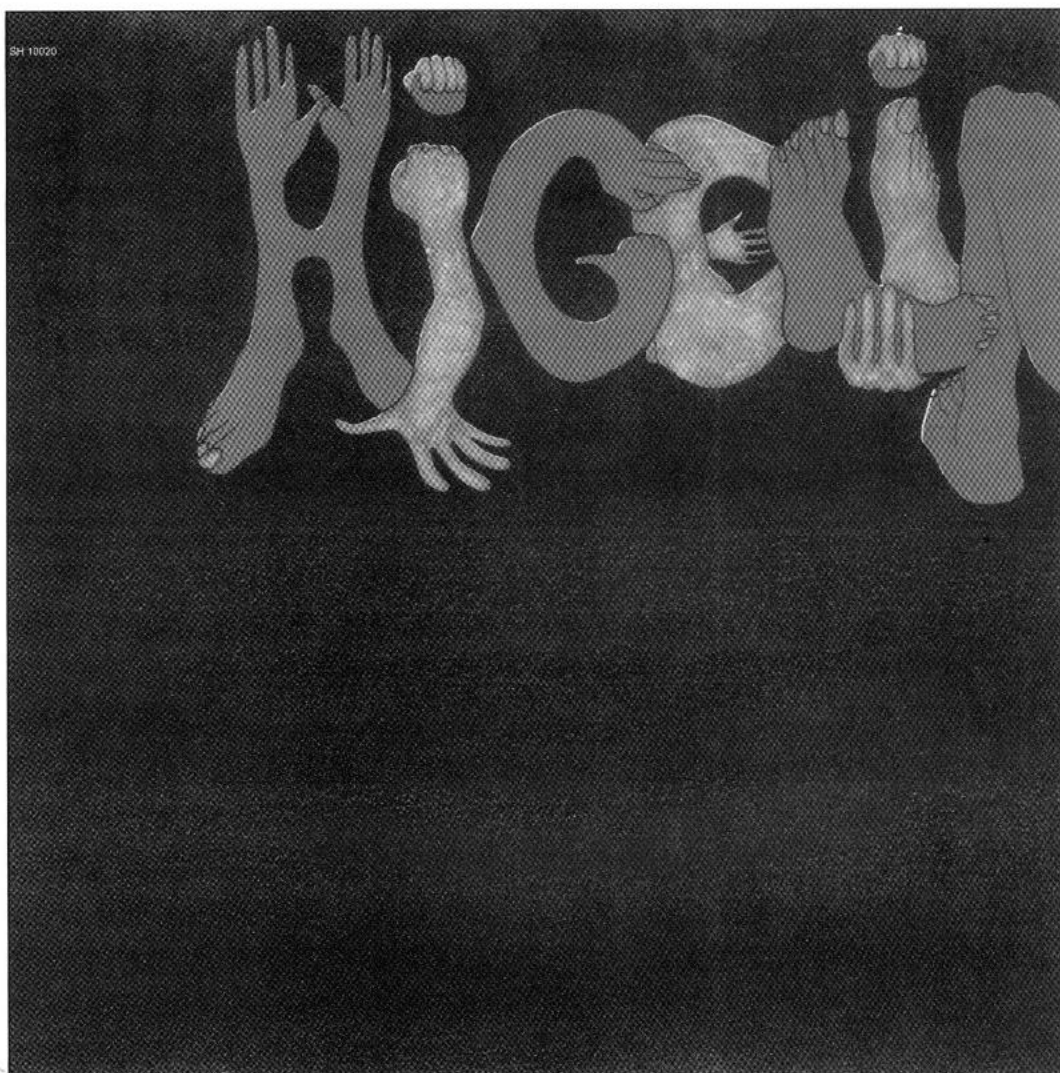
Saravah SH 10 005, 1969

Michel), Jean-Marie Leduc et Jacques Vassal, avec beaucoup de pertinence, constatent que **Higelin et Areski** n'est "un disque ni de chansons, ni de jazz, ni de blues, ni de poésie, mais un peu tout cela à la fois".

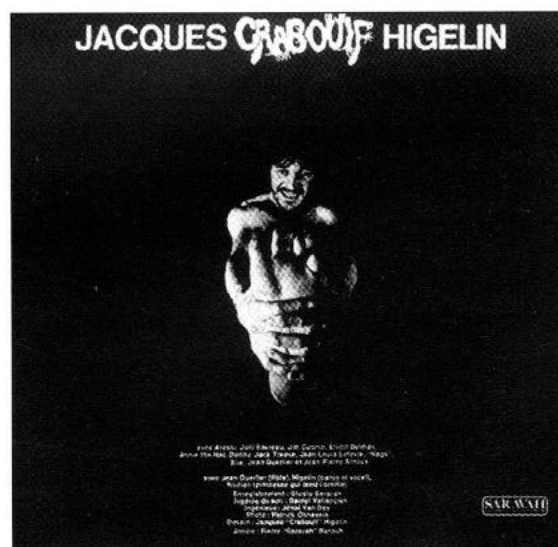
L'album suivant, **Crabouif**, va beaucoup plus loin. C'est le premier étage de la fusée Higelin dont bien peu d'entre nous, à l'époque, osent rêver qu'elle sera un jour en orbite, au firmament ! La pochette est délirante à souhait : au recto, le nom "Higelin", et au verso le mot "Crabouif", sont écrits en lettres constituées de pieds et de mains. A l'intérieur, d'autres lettres, tout aussi curieuses, immortalisent cette mystérieuse formule, "Paranoïac Bastring' Chiott Arphéon" qui n'est pas sans évoquer le **Sergeant Peppers Lonely Hearts Club Band** des

Beatles. Bref, Higelin prend son pied (véritablement, comme sur la photo du verso !). Passé ce design original, qu'en est-il de la musique ?

Clin d'œil à l'enfance, qui indique bien que Jacques ne sera peut-être jamais adulte (et c'est tant mieux pour nous)... L'album **Crabouif** commence comme un gag, par une petite voix d'enfant malicieux (celle de son fils Arthur, future vedette sous le nom d'Arthur H.) chantant quelques secondes du *Petit tambour du roi*, immédiatement suivies par le génial *I Love the Queen* inspiré par la reine d'Angleterre Elisabeth II (sur **Aï**, c'est à la reine Victoria qu'il dédiera une chanson)... Mine de rien, ce titre, qui prête à sourire, est foncièrement représentatif des courants pop du moment. L'utilisation du violon rappelle l'école folk progressive

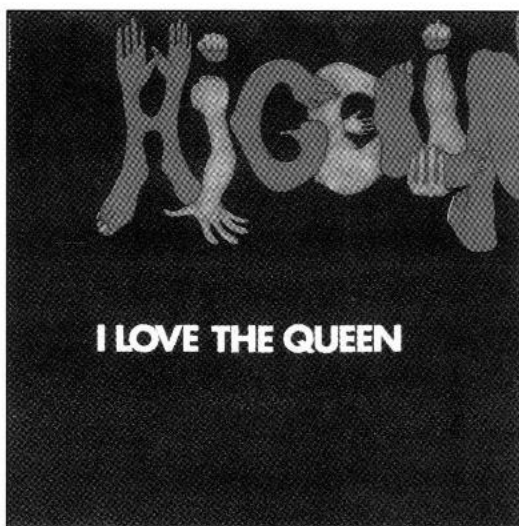


Jacques Crabouif Higelin
(recto et verso)
Saravah SH 10 020,
1971



qui sévit en Angleterre depuis quelques temps (Trees, Flock...). Jacques et sa clique sont en avance sur la mode : même

outr-Manche, ce style est "underground". Entendez par là que les artistes qui le pratiquent vendent, malheureuse-



Saravah SH 40 038, 1970

ment, très peu de disques. Il faudra des années pour que les amateurs de musique réalisent l'intérêt du folk progressif britannique, au point que ces 33T sortis il y a presque trente ans valent aujourd'hui, en édition originale, plusieurs centaines, voire plusieurs milliers de francs. Il fallait se réveiller au bon moment !

C'est dans cet esprit de création libre de toute contingence commerciale que sont réalisés les disques, chez Saravah. A la tête du label mythique, Pierre Barouh. Cet artiste, presque plus connu à l'étranger que dans son propre pays, a fondé sa propre maison de production indépendante grâce aux énormes droits d'auteur que lui a rapportés la bande originale du film de Claude Lelouch, *Un homme et une femme*. Chabadabada, c'est Barouh qui l'a trouvé ! Saravah est d'ailleurs le titre d'une samba

interprétée par le guitariste Baden Powell et que l'on entend dans le film. L'enregistrement avait été réalisé au Brésil.

Barouh enfonce le clou avec *Des ronds dans l'eau* pour Françoise Hardy en 1967, *A bicyclette* pour Yves Montand en 1968. Le festival "Alors... chante !" rendra d'ailleurs hommage à son génie inventif en organisant "la fête à Barouh" du 19 au 23 mai 1993 à Montauban.

Sous une devise apparemment fantaisiste ("Il y a des années où l'on a envie de ne rien faire", empruntée à Salvador Dali), Saravah, dès 1969, a pour ambition de commercialiser une expression musicale universelle, indépendamment de toute rentabilité immédiate ; il s'agit en effet d'un label d'avant-garde "qui veut donner sa chance aux nouveaux talents et apporter de l'oxygène à la chanson française", tout en leur offrant une incroyable liberté. Jusqu'au-boutiste, Barouh attend des artistes de son écurie d'aller, eux aussi, au bout de leur talent, au bout de leur délire, "éliminer tous les barbelés"... quitte, ensuite, à ne pas sortir le disque si l'artiste concerné n'est pas satisfait du résultat. Voici, d'ailleurs, les notes inscrites au dos du 45T *Lettre à monsieur le chef de gare de La-Tour-de-Carol* : "Dans le domaine artistique, poétique,

malgré la barrière du langage, tous les grands courants sont mondialement reconnus. Brigitte Fontaine et Jacques Higelin font partie de ceux qui, portés par les remous de notre époque, s'expriment dans une recherche de sons et de mots dont les racines profondes, venant de la tradition, s'élèvent vers la plus grande rigueur dans l'audace. C'est pourquoi leur talent n'est pas français, il est universel."

Pierre Barouh, qui signe ces lignes, est un visionnaire : Brigitte Fontaine est aujourd'hui une immense vedette au Japon, et, bien sûr, son talent et son originalité sont reconnus dans son propre pays. Malheureusement, en 1969, le succès populaire n'est pas au rendez-vous, les radios, seul média concerné à l'époque, rechignant à diffuser des œuvres aussi subversives. Le refus, poli, ne pouvant, officiellement, s'apparenter à une forme quelconque de censure, Barouh ne peut que ronger son frein et ravalier sa déception.

L'album ***Crabouif*** de Jacques Higelin porte déjà tous les ingrédients qui feront de lui une star adulée une demi-décennie plus tard. Ses phrases salaces n'auraient sans doute pu voir le jour sur un grand label. L'auteur-compositeur-interprète Patrick Coutin, auteur du tube *J'aime regarder les filles*, en 1981, se

voyait refuser, pour son premier album sur Epic-CBS, le titre "Fais-moi jouir". Il fallait vraiment avoir l'aval d'un personnage aussi audacieux que Pierre Barouh – qui se considérait plus "élément provocateur" que producteur –, pour publier une phrase telle que "Pompiers, pompiers, j'ai les pompiers dans mon zizi" (*Tiens, j'ai dit tiens*). Après ces délires verbaux dont la place serait plus dans le cadre d'un concert-happening que sur un disque travaillé et retravaillé en studio, Higelin se laissera parfois aller (auto-indulgence ?) à des jeux de mots un peu tirés par les cheveux (*La rousse au chocolat*, sur ***Alertez les bébés !***). Mais fouillez l'œuvre de Trénet, et vous trouverez également, de-ci, de-là, un peu d'autocomplaisance.

Le thème du mort-vivant, du macchabée actif ayant rarement été abordé dans la chanson française, Jacques avait le champ libre pour le traiter de manière humoristique, comme *Le noyé assassiné*, immortalisé (!) par Philippe Clay, ou *Le fantôme* de Georges Brassens (coïncidence, on note la présence discrète, auprès de Jacques, du subtil Joël Favreau, qui eut l'honneur de jouer avec Brassens). Le choix du thème permet donc à Higelin une approche originale, voire unique. La façon choisie pour

le traiter touche au génie, et Jacques signe là son premier chef-d'œuvre : *Je suis mort qui, qui dit mieux*. Plus tard, il hurlera, pour appeler les morts-vivants, dans ***Alertez les bébés***. Les influences free-jazz sont présentes tout au long du titre suivant, *Aujourd'hui blues*. Au cours des soirées organisées par Barouh, il arrivait fréquemment que les artistes débridés que sont Higelin, Areski, Fontaine, Rufus et le Art Ensemble of Chicago se livrent à des "boeufs". Moments de délire et de pure magie : lorsque Jacques avait achevé sa prestation, le public ne voulait plus le laisser partir. Alors, plutôt que d'enchaîner les rappels, il sortait de la salle avec son accordéon, conviant le public à le suivre dans le hall, puis dans la rue où il continuait à chanter et raconter des histoires tout en raccompagnant les spectateurs vers un métro !

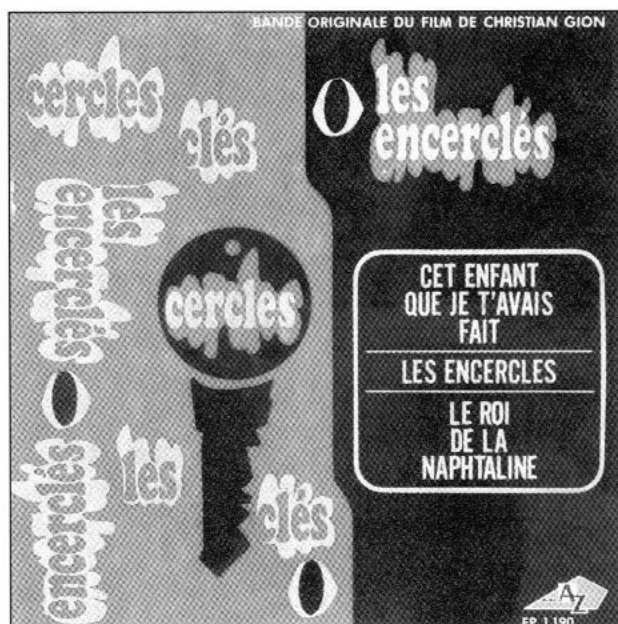
L'accordéon, instrument anachronique pour un rocker, permettra, finalement, comme le dit Barouh, de "*casser cette espèce de cloison incroyable entre les genres. Il se pointait avec son accordéon, les gens commençaient à ricaner, et puis, au bout de dix minutes, ils étaient émus*". Le guitariste Jean M'Ba, qui accompagnait le chanteur – notamment au Casino de Paris en 1983 – raconte qu'il a été cho-

qué par l'absence d'ouverture des divers milieux musicaux français. Après dix ans de violon, de jazz et de bals du samedi soir, Jean M'Ba arrive dans le monde du rock et constate qu'il y a, de toute évidence, totale absence d'échanges, et que s'il n'y avait pas des artistes comme Higelin, la musique, en France, stagnerait complètement.

La face B de l'album accentue plus encore l'aspect hybride d'un "laboratoire" artistique qui caractérise les productions émanant du label Saravah. Il faut replacer ce disque dans le contexte pour pleinement percevoir son côté créatif et avant-gardiste. Si le fait d'occuper une face entière d'un 33T avec un seul morceau commence à se développer outre-Atlantique (Bob Dylan en fait la preuve en 1966 avec ***Blonde On Blonde***) et parfois outre-Manche (***Wheels Of Fire*** des Cream), en France, en revanche (hormis certains disques du label Byg), la production discographique reste fort sage ; par cet aspect, Higelin, grâce à l'appui de Pierre Barouh, est un précurseur. Pourtant, l'artiste, qui joue lui-même du banjo, sait se faire discret, et fait la part belle aux musiciens qui l'accompagnent, et l'on peut ainsi discerner toutes sortes d'instruments apparemment incongrus (ukélélé, tablas, etc.) pourtant couram-

ment utilisés par les Anglo-Saxons. On pourrait presque dire que c'est Jacques qui accompagne ses musiciens, et c'est là une belle preuve d'humilité, à une époque où, dans une formation, le moindre

chanteur, le moindre guitariste, le moindre batteur tente de tirer la couverture à lui. Sur *Musique rituelle du Mont des Abesses*, qui n'est pas une chanson mais une longue mélodie, il n'est qu'un instrument parmi les autres, puisqu'il ne chante pas mais vocalise. L'humilité est d'ailleurs un trait caractéristique de l'état d'esprit de l'artiste Higelin qui, tout au long de sa carrière, manifeste un esprit d'équipe, rare dans le show-business français où règne l'individualisme. Connaissez-vous beaucoup d'artistes qui présentent leurs musiciens à la fin d'un disque studio (*Demain, ça s'ra vachement mieux*, qui clôturait l'album *Alertez les bébés*) ? Pour autre preuve, le (petit) tube *Cet enfant que je t'avais fait* (orchestré par Jean-Claude Vannier pour les besoins du film



AZ 1190, 1967

Les encerclés). Ce titre, bien que co-signé Higelin-Fontaine, et enregistré en duo par les deux auteurs, figure sur le premier album solo de Brigitte Fontaine, en 1968...

Avec beau-

coup d'humilité, Jacques s'est glissé dans la peau d'un accompagnateur (on dirait "guest-star" aujourd'hui). Pierre Barouh qualifie cette chanson d'impérissable et inouïe, et Brigitte de farce un peu mythique, un peu grave ! Réciproquement, Brigitte, publiera son 45T *Lettre à monsieur le chef de gare de La-Tour-de-Carol* sous le nom de "Brigitte Fontaine et...", invitant ainsi l'auditeur à retrouver et célébrer ses accompagnateurs photographiés au verso de la pochette.

L'expérience vécue dans le studio d'enregistrement par ces musiciens venus d'horizons fort différents (Jack Treese, David McNeal, Larry Martin, Jean-Louis Mahjun, Pierre Akendengué, Nana Vasconcellos...) est bien souvent le prolongement



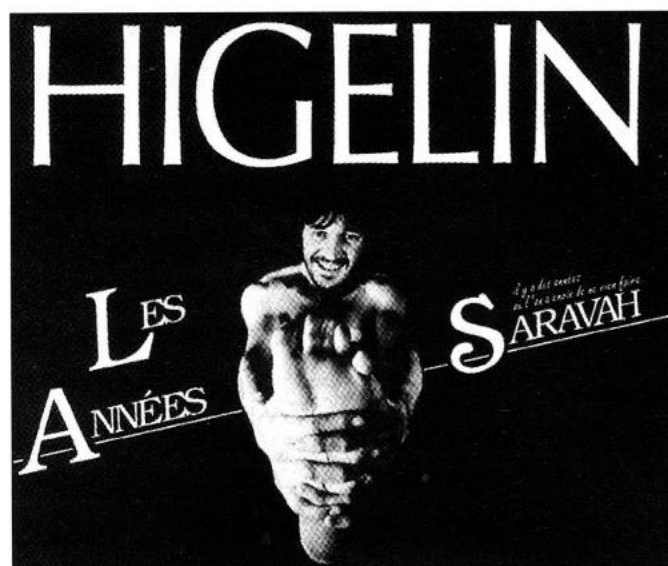
Saravah SH 40 010, 1969

de soirées mémorables passées à improviser dans les lieux de rencontres choisis par Barouh et sa bande : le *Lucernaire*, rue d'Odessa... le *Vieux-Colombier*, le théâtre du Ranelagh...

LES INÉDITS DE 1970

LORSQUE Higelin quittera le bouillant désordre créatif et spontané de Saravah pour disparaître et finalement revenir signer chez EMI, il abandonnera (provisoirement) une poignée de titres qui resteront inédits près d'une dizaine d'années. Barouh, bien sûr, aurait pu les publier sans avoir à demander son consentement à l'artiste, capitalisant sur sa notoriété du moment. Mais ce serait mal connaître Pierre que de le croire prêt à ce genre d'action pourtant tout à fait légale : il est tout le contraire d'un opportuniste.

Il a raison de laisser faire le temps, car ces "inédits" se transformeront surtout en une belle preuve d'amitié : contrairement à ceux de nombreux autres artistes, ceux-ci ne sont aucunement des fonds de tiroirs laissés pour compte, loin de là ! Pourtant, cette poignée de chansons commençait à devenir mythique, Barouh lui-même n'en ayant plus qu'un vague souvenir. Lorsqu'il eut l'opportunité de les réécouter, il dut se rendre à l'évidence : en quelques années, la technique avait énormément évolué. Alors que la plupart des studios d'enregistrement étaient équipés en "24 pistes", les bandes de Jacques, qui remontaient à 1970, ne pouvaient être écoutées que sur un antique magnétophone (elles ont été enregistrées sur trois pistes d'un vieux Studer à quatre pistes). Ce n'est qu'à l'ultime fin des années 70 que Barouh et Higelin se retrouvèrent pour décider du devenir de ces bandes de travail presque achevées. Higelin, courant 1980, profita d'un séjour de Barouh de quatre mois au Canada, pour réactualiser ses bandes et les offrir à son ami dès son retour, y ajoutant lui-même, de-ci, de-là, quelques touches de piano, d'accordéon, de banjo ou, grâce à la présence de Simon Boissezon, quelques accords de guitare ou de basse. C'est ainsi que



Saravah SHC 50 001, 1978

put voir le jour, dix ans plus tard, un 33T sobrement intitulé **Inédits 1970**, Saravah..

Signalons enfin, avant de clore définitivement notre étude des titres enregistrés chez Saravah, deux morceaux longtemps recherchés par les collectionneurs et qui, effectivement, n'étaient disponibles sur aucun 33 tours. Il s'agit de *Je jouais le piano* et *Tango Tango*. Ce dernier fut seulement publié en 1978, et ce pour la première fois, dans le coffret **Dix ans de Saravah**. Quant à *Je jouais le piano*, il n'avait été que brièvement disponible chez les disquaires en 1969, en face B du 45 T *Et voilà le piano* (voir discographie en fin de volume).

LA FIN D'UNE AVENTURE...

RIEN n'est éternel, et surtout pas pour l'insatiable Higelin. Jacques et Brigitte s'adorent comme frère et sœur, mais aussi, parfois, comme chien et chat ; à un moment venu, il leur a fallu cesser leur œuvre commune, comme l'explique Brigitte Fontaine au magazine *Paroles et Musique* : "*Higelin, Areski et moi, on a fait un spectacle qui s'appelait Niok. Dans le même théâtre, mais à une autre heure, passait l'Art Ensemble de Chicago. Ils venaient parfois se joindre à nous, improviser, faire des actions. Ça nous a donné l'idée de faire un spectacle avec eux, ainsi que le disque Comme à la radio. Après Niok, je n'ai plus supporté de jouer avec Higelin. Il fallait qu'il*

joue tout seul (...) Il voulait devenir une star. Tant mieux pour lui. Alors, Areski et moi, on a commencé la longue route..."

Cette affirmation de Brigitte Fontaine, dont on ne peut douter de la pertinence (elle a travaillé assez longtemps avec Jacques pour bien le connaître), se place néanmoins quelque peu en porte-à-faux avec le portrait qui se dégage tout au long du présent ouvrage, celui d'un homme humble qui ne cesse de mettre en valeur les artistes qui l'accompagnent. Mais si l'on y réfléchit, les deux points de vue ne sont pas en opposition : Jacques est simplement indépendant. Tout au long de sa carrière, il mène sa barque (et, parfois, sa galère) comme bon lui semble, seul maître à bord (après Dieu et le destin) ; il est normal que, comme dit Brigitte, il ait décidé d'être star. On ne fait pas de la musique pour un public d'amis, pour sa concierge et son épicier. Ou alors on chante sous la douche ou l'on s'exprime sur internet. L'humilité d'Higelin se manifeste fréquemment dans ses propos (à Bercy, il se sentait "comme une fourmi"), dans ses chansons (*J'suis qu'un grain de poussière...* formule tempérée à l'ultime seconde par le rajout : *un grain de poussière, infiniment petit ou grand*, qui rappelle que Jacques est également mégaloman !). Higelin, comme tout artiste, a besoin d'être reconnu, et de pro-

gresser en popularité. En revanche, il se fout des titres honorifiques, quels qu'ils soient, aussi prestigieux soient-ils (il obtiendra pourtant le prix de l'Académie Charles-Cros pour son album ***Alertez les bébés*** !), préférant, de loin, la reconnaissance du public. Mais, dans son cas, les deux ambitions ne sont pas incompatibles ! En effet, des quelques centaines ou milliers d'exemplaires de disques vendus chez Canetti, il en vend un peu plus chez Saravah, et énormément chez Pathé. Pareille progression est constatée lors de ses apparitions publiques : de quelques fidèles au café-théâtre aux centaines de fans des concerts de rock, il se retrouve un jour devant 60 000 personnes au Québec, 100 000 à Paris, plusieurs millions à la télévision. Il se calmera le jour où il n'aura plus rien à prouver. Cette soif de renommée, c'est le besoin de séduire, de plaire ; elle n'est pas incompatible avec une certaine forme d'humilité. Ce pouvoir de séduction fut d'ailleurs un atout lorsqu'après l'échec commercial de ***B.B.H. 75*** il fallut convaincre la firme Pathé-Marconi de poursuivre ses efforts de promotion et d'enregistrement. Ce paradoxe atteint son paroxysme à la sortie de son premier album rock, publié sous un nom de groupe (le trio B.B.H.) mais portant en gros plan le portrait de Jacques tout seul !

Cela ne l'empêche pas de mettre en valeur les musiciens qui l'accompagnent et les artistes qu'il invite, leur laissant, au contraire, toute liberté de démontrer leur art et leur talent.

Beaucoup s'interrogent encore sur les raisons du départ de Higelin de chez Saravah et sur sa disparition pendant deux ou trois ans, (de 1971 à 1974). L'artiste a beaucoup souffert du peu d'enthousiasme manifesté par les médias au cours de ses années passées chez Saravah. Il n'y avait pas de censure réelle, mais le message ne passait pas. Malgré la qualité et l'intérêt indéniable de ses disques, il s'avérait "impassable en radio" : pas assez "variétoche" pour être diffusé dans la journée, pas assez "pop" pour la programmation de Campus (heureusement qu'il y avait Georges Lang, la nuit, sur RTL). Pierre Barouh, considéré par ses pou-lains comme "une sorte de super-infirmier, le papa, le psychiatre, l'ennemi, l'ami, le financier" était la première victime de la frilosité des programmeurs et des dis-quaires. Un jour, Higelin est venu lui déclarer qu'il avait l'impression de tourner en rond, de se sclé-roser. Barouh lui rendit sa liberté d'artiste en déchirant le contrat qui les liait. Ce n'était d'ailleurs pas dans sa démarche d'obliger un artiste à rester chez Saravah.

Immédiatement, Jacques part à la rencontre du public, "des" publics, de son public.

A LA RECHERCHE D'UN NOUVEAU "LUI-MÊME"...

NUL doute que dans le Luberon, où il reste un certain temps, et dans d'autres campagnes françaises, on compte aujourd'hui des centaines de quinquagénaires qui possèdent la collection complète des disques de l'ami Jacquot, et qui se rendent à la ville chaque fois que paraît un nouvel album. C'est avec beaucoup de respect pour cette "France profonde" (que, pour une fois, nous ne désignons pas ainsi de manière péjorative) qu'Higelin sillonnera les routes de l'Hexagone, y puisant ses premiers admirateurs acharnés.

"Il faut faire circuler la musique, déclare-t-il en 1977 au mensuel Rock'n'roll musique. Les mecs qui viennent avec des mini-cassettes dans les concerts, je trouve que c'est bien. Si le type retourne dans son village et fait écouter le concert, je trouve que c'est vraiment très bien. Il faut faire circuler les idées. Une cassette, c'est comme un journal spontané."

Tandis que s'achèvent ces années (1969-1971), que l'on pourra qualifier d'années Saravah, Jacques sympathise avec "Cat et Maxime",

alias Maxime et Catherine Le Forestier. Celle-ci participera à certains spectacles d'Higelin (on se souvient encore de cette soirée du 3 février 1976 où, ses musiciens étant bloqués à la frontière, il assure entièrement un concert parisien, simplement accompagné, à la fin, par Catherine, seule au violon électrique).

Jacques commence également à flirter timidement avec la pop music : le 30 mars 1970, il participe au festival Music Evolution, et, quelques jours plus tard, au festival du Bourget en compagnie du groupe de rock'n'roll revival Wild Angels, et du groupe de pop progressive et de rhythm'n'blues the Pretty Things. En mai 1971, il participe à la Fête du Centenaire de la Commune, à la Halle aux Vins de Paris ; devant 50 000 manifestants, il se paye le luxe d'interpréter *l'Internationale* en rumba ! En novembre de la même année, il tient, pendant un mois, la scène du Ranelagh pour un "one-man-show" salué par la critique.

46

Nouvelle parenthèse cinématographique, Jacques tient la vedette, aux côtés de Marthe Keller et Annie Cordy, de *Elle court, elle court, la banlieue* ; son propre rôle ne plaît pas particulièrement à Higelin, c'est le moins qu'on puisse dire. Si les quinze premiers jours se sont plutôt bien passés,

la suite fut dramatique, et il faillit, paraît-il, étrangler le producteur ! Aujourd'hui encore, il se demande comment il a pu accepter ce rôle. C'est sans doute pour cela que la musique, finalement, l'emportera sur le cinéma : Jacques est beaucoup plus son propre maître sur disque. Il a, certes, des comptes à rendre à son producteur, son manager et sa maison-mère. Mais c'est lui qui dirige ses musiciens, choisit ses chansons, écrit la majorité des paroles et des musiques qu'il va interpréter. Il ne peut en dire autant du grand écran, qui l'ennuie, l'horripile rapidement, en raison des temps morts. Lui est bouillant, vivant ; il ne peut supporter d'attendre deux heures que la caméra soit prête pour dire deux répliques !

En 1973, pourtant, il figure au générique du film *Les voyages du matelot Ullrich*, et, également, dans l'utopique *An 01* qui réunit les noms prestigieux de Jacques Doillon, Alain Resnais et Jean Rouch sur des délires géniaux du dessinateur Gébé.

Puis (après le dramatique concert en première partie de Sly and Family Stone, le 23 juillet 1973), destination rock ! Mais son adieu au cinéma n'est pas définitif. D'autant que, s'il n'a guère envie d'être acteur, il peut cependant écrire les chansons de l'accompagnement sonore. Sur l'insistance de Pierre Barouh, il se fera

une douce violence en participant au film de Claude Lelouch, *Un autre homme, une autre chance*. Et oui, c'est quand même (indirectement) grâce à Lelouch qu'Higelin est devenu une star : Barouh, rappelons-le, avait monté Saravah grâce au succès d'*Un homme et une femme*. En 1980, Jacques joue dans *La bande du Rex*, dont il signe la BO. *La bande du Rex* est une sorte de parenthèse incompréhensible (entendez par là, à l'inexplicable échec commercial) : alors que Jacques est pratiquement devenu le "n°1" en France, aussi populaire que Johnny ou Balavoine, le film est boudé par le grand public qui

rechigne à se rendre dans les salles obscures.

Et en 1987, il tourne dans *Savannah, la ballade de Marco Pico*, histoire d'une rencontre déjantée entre une petite fille et deux repris de justice. Jacques incarne Colin, un braqueur minable qui ne rigole jamais. Un tournage inoubliable. Et, au moins, pendant toute sa durée, Jacques a un peu oublié qu'il est, avant tout, chanteur. Un dépaysement. Pourtant, au moment de prendre sa décision, Jacques était hésitant, ne souhaitant pas véritablement faire, à nouveau, l'acteur. Mais au bout de quatre jours passés à Calvi avec son vieil ami, il acceptait.

CHAPITRE 3 :

ROCK'N'ROLL, ME VOICI !

Pendant deux ou trois ans, Jacques habite dans un bus, sillonne la France et rencontre des musiciens américains, anglais et français qui jouent de la musique rock. Cette découverte des instruments "électriques" lui ouvre une voie nouvelle. Revenu à Paris, il retrouve l'envie de se produire devant des foules plus nombreuses que celles qu'il vient de connaître. Il a accumulé tout un "matériel", surtout des textes qui lui sont venus au cours de ses pérégrinations ; de toute évidence, une chanson comme "Est-ce que ma guitare est un fusil ?" ne peut être interprétée avec un accompagnement de mandoline ou d'accordéon.

L rencontre Simon Boissezon et réalise que ses paroles ont désormais besoin d'un support hargneux, LE ROCK ! Jacques entame alors une trilogie rock qui le conduit à la gloire.

1974 : B.B.H. 75 : Paris-New York, New York -Paris / Cigarette / Mona Lisa klaxon / Chaud, chaud, bizness show / Est-ce que ma guitare est un fusil ? / Une mouche sur ma bouche / Œsophage boogie, cardiac blues / Boxon

1975 : Irradié : Rock in chair / Oh, fais-moi l'amour / Mon portrait dans la glace / Un œil sur la bagarre / Irradié / L'ange et le salaud / La fille au cœur d'acier / L'hymne aux paumés / Le courage de vivre / Ballade pour un matin

1976 : Alerte les bébés ! : Le minimum / Géant Jones / La rousse au chocolat / Je veux cette fille / J'suis qu'un grain de poussière / Aujourd'hui la crise ! / Rien / Coup de blues / Alerte les bébés ! / Demain, ça s'ra vachement mieux.

1977 : *No Mans' land* : Jaloux d'un rêve.

1978 : *Banlieue boogie blues / Pars / Denise / Un aviateur dans l'ascenseur / Lettre à la p'tite amie de l'ennemi public n°1 / L... comme beauté / Les robots / L'amour sans savoir ce que c'est.*

En 1973, année que nous qualifierons d'An 01, le "Higelin nouveau" est arrivé : cheveux courts et cuir noir. A quoi tient cette métamorphose ?

A l'Olympia, en première partie du groupe noir funky-rhythm'n'blues Sly and the Family Stone, Jacquot s'était pointé, tout de blanc vêtu, les cheveux longs et l'accordéon rivé au torse. Il s'était fait jeter comme un malpropre. Il reçoit l'offense comme un coup de fouet en plein visage ! Je suggère même que le douloureux affront a, sur Jacques, l'effet d'un électrochoc, voire d'un véritable lavage de cerveau : à partir de cette date, il abandonne totalement son répertoire d'antan, et il faudra attendre seize ans pour qu'il se décide à rechanter *Cet enfant que je t'avais fait*. Ce 23 juillet 1973, au contraire, *Est-ce que ma guitare est un fusil ?* (chanson de **B.B.H.75**) aurait été le titre idéal à interpréter ! Mais de guitare électrique, il n'en avait pas. Alors Higelin pose l'accordéon, s'empare du micro et hurle

comme un chien enragé. Le public, finalement, décide de vouloir écouter ce que ce type poussé à bout peut bien avoir à revendiquer. Les braillards se sont arrêtés progressivement et, au moment où ils commencent à l'écouter, Jacques avait achevé sa bouillante diatribe... qui ressemblait fort à un monologue ! A une époque où son règne était contesté (1965-1966), Bob Dylan lui-même utilisait ce subterfuge (mais sciemment, lui !) pour faire taire les trublions. Parfaitement rompu à cette redoutable discipline, le discours de Dylan tombait pile poil : au moment où les derniers râleurs enfin se taisaient pour écouter ce que marmonnait le poète folk-rock, le jeune Américain achevait son discours auquel personne n'avait rien compris par la phrase "*Et je vous remercie de m'avoir applaudi si fort*". Higelin, lui, quitte la scène en déclarant "*Je reviendrai. Et pas tout seul*". N'allez voir aucune menace de rixe dans cette phrase ambiguë : Jacques entend par là qu'il reviendra avec un orchestre, et non plus seul au piano à bretelles. Dans la nuit, il boit sa rage, sa rancœur et son échec, tire un trait sur un passé d'artiste dont, pourtant, il n'a pas à avoir honte. Puis il coupe ses cheveux et jette son costume de Pierrot (l'accordéon, lui, resservira... *Pars*,

Coup de blues, La rousse au chocolat... et bien sûr fin 1983, sur l'affiche de ses spectacles au Casino de Paris).

Cela dit, sa mésaventure n'est pas unique : les premières parties ont toujours été très chahutées, voire maltraitées par le public français, dépourvu de courtoisie, qui manifeste son impatience avec beaucoup de grossièreté. Cet état de fait n'incombe pas uniquement aux centaines de jeunes qui ont payé leur place. C'est un système pervers qui fait payer cher aux débutants le privilège de partager l'affiche avec une grosse vedette : il y a, souvent, volonté délibérée de la part des stars, qui passent en principale attraction, de ne pas prendre le risque, justement, de se faire voler la vedette par ceux, moins connus, qui les précèdent. Rarement, trop rarement, l'affiche est cohérente. On se souvient, certes, de Téléphone en première partie des Rolling Stones... de Maxime Le Forestier avant Georges Brassens... mais on oublie qu'un même programme avait réuni, à l'Olympia, en 1964, Pierre Vassiliu, Trini Lopez, les Beatles et Sylvie Vartan !

J'eus l'occasion d'assister à l'un des toutpremiers concerts rock d'Higelin, le 14 décembre 1974, à l'Olympia, en première par-

tie d'un groupe duo très célèbre à l'époque, les Sparks (vous vous souvenez certainement de leurs deux principaux tubes : *This Town Ain't Big Enough For Both Of Us* et *When I'm With You*). En attendant les Sparks (je devais rendre compte de leur prestation pour le mensuel *Extra*), j'assistai, étonné sans être totalement convaincu, à un show que nous qualifierons de "déjanté", terme qui revient souvent pour désigner Higelin. Pour qui connaissait le timide guitariste qui accompagnait Marie Laforêt à ses débuts, le voir éructer, jouer sur les accents de sa voix sensuelle qui fait parfois penser à celle de Jim Morrison, et se rouler par terre sur les planches de la célèbre salle de spectacle en perfecto de cuir noir était un vrai régal ! La seule question que je me posais (et je crois aujourd'hui connaître la réponse) consistait à savoir s'il tombait par terre chaque soir, au même moment de la même chanson. Bref, "s'il nous la jouait" ou s'il était spontané.

Lorsque Higelin s'engouffre dans la voie du rock, beaucoup pensent, à tort, que son combat est désespéré. Il est d'ailleurs fort possible que, sans l'aide de Claude Dejacques, le disque **B.B.H. 75** ne serait jamais sorti ! En rupture de contrat avec

Saravah depuis trois ans, Jacques n'a plus de maisons de disque. Pour décrocher un contrat, il enregistre une maquette, qui est successivement refusée par Polydor et CBS. Heureusement, Claude est là. Il suivra la carrière d'Higelin pendant une bonne dizaine d'années, en tant que directeur artistique, puis comme conseiller, avant de prendre une sorte de retraite bien méritée,

déçu de ne pas recueillir l'aide dont il a besoin pour propulser des artistes comme Romain Didier, Nilda Fernandez ou Jean-Louis Murat. L'avenir donna tort à ceux qui ne lui avaient pas fait confiance. Imaginez, aujourd'hui, la chanson française sans ces trois-là... ou sans Higelin ! Le rock'n'roll dérange. Mais c'est fait pour ! C'est la raison pour laquelle il passe rarement à la télé. "Le rock français ne marchera jamais", déclare-t-on. Or, il commence à faire ses preuves. Jean-Bernard Hébey,

sur RTL, a fait beaucoup pour défricher le terrain. Il est suivi, bien plus tard, par les mensuels *Rock'n'roll musique*, de Daniel Perraud, et *Rockenstock* d'Evelyn et Paul Putti (deux maga-

zines où signa votre serviteur après la faillite du mensuel *Extra*). En outre, Higelin a derrière lui la puissante firme Pathé Marconi, qui n'aurait pas misé sur un "loser".

Pathé possède les millions, la force et les moyens d'être patient. Un contrat d'artiste s'étale sur plusieurs années ; il faut vraiment avoir sorti plusieurs 33T sans en avoir vendu la queue d'un, pour se voir rendre son contrat (mésaventure arrivée à Nougaro, viré de chez Barclay avant d'enregistrer *Nougayork*, mésaventure qui faillit arriver à Bashung, qui aurait été "remercié" par Philips si *Gaby oh Gaby* s'était planté). Malgré tout le mal qu'on peut dire, souvent sans fondement, des multinationales, elles per-



Pathé-Marconi
2C 064-12 999, 1974

mettent à un artiste inconnu ou presque, d'avoir ses disques présents chez tous les disquaires de France. C'est un beau cadeau, et une preuve de confiance. D'ailleurs, soyons clairs, personne n'attendait le disque de Jacques : à sa sortie, **B.B.H. 75** ne se vend qu'à 8 000 exemplaires, ce qui est excessivement modeste pour un artiste qui a déjà derrière lui une assez longue carrière. **B.B.H. 75**, heureusement, sera réédité en 1984, soit exactement dix ans après sa sortie, après avoir failli être remixé par Laurent Thibault. C'est sur l'insistance de Jacques que le remixage fut enterré : "**B.B.H. existe comme il est et il ne faut pas le changer**". Mais au moment de sa sortie, pas grand monde n'a mis la main à la poche pour en faire l'acquisition. En revanche, Jacques possède un "look" inédit qui n'échappe pas à un grand du showbiz dont nous tairons le nom et qui imagine "faire du fric", non pas sur son art, mais sur son image. Ce que Jacques refuse tout de go. Pourtant, il est fauché, au point d'avoir dû emprunter quelques temps la sono et tout le matériel de Marie Laforêt pour pouvoir se produire sur scène. Une belle preuve d'amitié que Jacques n'est pas prêt d'oublier.

Certains esprits chagrins considéreront comme opportuniste

cette reconversion d'un chanteur "rive gauche" (!) en rocker pur et dur. Dans le mensuel *Rock'n'roll musique* (n° 3, printemps 1977), Jean-Pierre et Daniel Perraud auscultent le patient tout au long d'un passionnant article intitulé "Higelin, rocker ou imposteur" : "*Pour les amateurs de rock français, le personnage Higelin reste une énigme. D'aucuns pensent que c'est la démagogie, l'opportunisme ou la parodie qui le poussent à chanter du rock. Pour d'autres, il aime cette musique, il est le véritable successeur des Chaussettes Noires et de Johnny Hallyday. Certains vont le voir car il est, pour eux, chanteur engagé, véritable poète de notre génération.*"

Pour *Télérama* (n°1670), Jacques Higelin est interviewé par Philippe Barbot : "*A l'époque, les choses étaient bloquées pour moi, je tournais en rond, ça n'allait pas. Alors j'ai attrapé le rock comme on saisit une mitrailleuse. Au début, ce qu'on faisait sur scène était horrible, les amplis à fond, on n'entendait pas ce que je chantais, un bordel indescriptible ! Puis tout s'est mis en place, petit à petit, la vie est née de cet infâme brouillon, de ce magma*". Petit à petit... car, au début, les salles se vident au bout de deux ou trois chansons. Comment analyser l'échec (provisoire, heu-

reusement) de l'album **B.B.H. 75** que les fans découvriront après coup ?

AUTOPSIE D'UN ÉCHEC

DANS un premier temps, le public ne semble pas prêt à accepter Higelin rocker. Ceux qui l'avaient suivi durant ses périodes Canetti puis Saravah, ne lui ont pas pardonné ce revirement et se sont détournés ; désarçonnés, voire horrifiés, par ce chanteur un peu fou mais naguère si doux qui, brusquement, devenait violent. Les acheteurs de ses albums précédents, déjà peu nombreux, ne se sont pas reportés sur **B.B.H. 75** ; quant à ses nouveaux fans, ceux qui vont bientôt se manifester (notamment ceux qui le découvriront à la Fête de l'Huma, puis au Printemps de Bourges), pour l'instant, ils sont inexistantes ou hésitants : les fans de rock français, dont le budget, comme celui de tout collectionneur de disques, est restreint, se tourneront plus volontiers vers des gens plus jeunes (Higelin a 35 ans), voire des groupes dits "planants" (Ange, Magma) qui vont les faire rêver plutôt que les confronter à la dure réalité.

Jacques lui-même connaît le doute, se considérant comme un "perdant magnifique" véhicu-

lant un esprit combatif, une classe sauvage. La violence, certes, existe, mais, à cette époque, on semble vouloir refuser de la regarder en face. Jacques, tout comme, vers la même époque, Catherine Ribeiro et François Béranger, ouvre tout grand ses yeux et crie sa colère ou son désespoir ; la rage le motive. Cette rage atteindra son summum avec son morceau de bravoure *Alertez les bébés !* :

*"Moi, je veux plonger mon poing dans ta gueule ouverte,
Je veux te l'enfoncer jusqu'au cœur, jusqu'aux tripes,
Et te les arracher pour les brandir à la lumière du soleil."*

Ce brulôt, rare dans la chanson d'expression française, se détache du 33T qui l'accueille : sur la pochette, en effet, tous les titres des chansons sont écrits en lettres noires dites "lettres d'imprimerie" sauf... *Alertez les bébés !* (très important, le point d'exclamation) qui figure à l'encre rouge, écriture main. Pas étonnant, alors, que le mensuel *Rock'n'roll musique*, passablement subversif, essaye de faire cracher son venin au rocker terroriste :

"- L'humanité entière a mal aux dents et personne ne soigne les caries qui s'accumulent. On ne cherche pas à savoir d'où elles viennent. Il faut passer la roulette. Or, on est dans une société

qui administre des calmants, des drogues à tous les niveaux.

– La violence, les Brigades Rouges, les mecs en guerre... ça te touche beaucoup ?

– Évidemment que ça me touche, comme ça touche des millions de gens qui se posent des questions. Ça ne peut pas laisser indifférent. J'aime pas parler de politique, parce que je ne suis pas un mec des Brigades Rouges. Ou tu es dedans, ou tu n'y es pas. Quant à dire ce que j'en pense, si c'est bien ou mal, positif ou négatif, ce n'est pas à moi de le dire. En tous cas, ce que je trouve positif, c'est quand les gens s'engagent à fond dans ce qu'ils disent et surtout dans ce qu'ils veulent. Mais je ne vois pas en quoi ma voix va transformer quoi que ce soit."

Higelin vient d'entamer une trilogie rock sur trois années, avec, successivement, **B.B.H. 75** (1974), **Irradié** (1975) et **Alertez les bébés !** (1976). Avec l'évolution du personnage Higelin et, également, les mutations qui affectent la composition des musiciens, la violence, hyperhargneuse dans le premier, se calme un peu pour, finalement, se faire (presque) suave sur **Alertez les bébés !**, le rocker pur et dur ayant fait place à une espèce de troubadour de la chanson qui déménage et qui pousse

à réfléchir. Avec cet album, le rock n'est plus marginal ; n'hésitons pas à qualifier **Alertez les bébés !** d'un des premiers albums à prouver que le rock français a enfin atteint sa maturité.

Ce constat d'être involontairement "rentré dans le rang" sera couronné par la remise du Grand prix du disque de l'académie Charles-Cros. Higelin, désormais, ne fait plus peur ; reconnu, il est prêt à devenir une idole.

Mais revenons en 1974. B.B.H. est un groupe minimaliste, mais puissant. La formule à trois, d'ailleurs, avait déjà fait ses preuves, de Cream à Jimi Hendrix Experience. B.B.H. sont les initiales de Simon Boissezon (guitares et basse), Charles Bennaroch (harmonica, batterie et toutes formes de percussions) et... Higelin, aux cordes vocales ! Bennaroch a fait partie, en son temps, d'un groupe appelé les Fantômes ; après Higelin, il rejoindra Alain Souchon et France Gall. Boissezon, quant à lui, accompagnait Valérie Lagrange.

Le disque **B.B.H. 75** a été enregistré dans l'urgence, en une semaine seulement. Le "come-back" d'Higelin est orchestré par son directeur artistique Claude Dejacques, et avec le support du quotidien *Libération* qui organise une fête, invitant

B.B.H. à l'animer. Puis Jacques présente son nouveau style durant trois semaines à la Taverne de l'Olympia, en mai 75.

Rapidement, B.B.H. se disloque (Bennaroch s'en va, remplacé par Patrick Giani), s'enrichit d'un nouvel élément, Louis Bertignac, celui-là même qui s'en ira rapidement fonder le groupe Téléphone. Pour l'instant, il joint ses forces au trio qui devient un quatuor nommé les Supergoujats. Bertignac ne rechignera pas, de temps à autre, à retrouver l'ami Jacquot (à qui il revient prêter main forte, par exemple, sur deux titres de *Higelin '82*). Une fois de plus,

nous retrouvons l'esprit d'équipe manifesté si souvent par Higelin, qui ne cherche pas systématiquement à se mettre en avant. Voici, d'ailleurs, les témoignages de certains qui ont travaillé avec lui, recueillis

par Catherine Monfajon pour le mensuel *Chanson 83* :
"Il est très exigeant, mais il sait

catalyser l'énergie autour de lui."
"Quand il dit, 'Fais bouger le piano', il est le premier à le bouger lui-même."

"Avec lui, on se fait vraiment plaisir en essayant d'aller jusqu'au bout du possible."

"Il a un respect fou de chaque personne. Nos relations n'ont rien à voir avec des relations de travail, cela va bien plus loin que cela. Ce sont des relations de famille."

LES ANNÉES HÉROUVILLE

UN nouvel album, *Irradié*, est alors élaboré dans les studios du fort réputé château

d'Hérouville, que les séjours d'Elton John, Marc Bolan, Fleetwood Mac et tant d'autres millionnaires du disque, ne parviendront pas à sauver de la faillite. Le studio d'Hérouville est l'invention géniale du regretté Michel



Pathé-Marconi
2C 066-14 250, 1975

Magne. Artiste de renommée internationale, Michel avait imaginé ses studios comme un complexe

de travail et de détente, isolé de la capitale, permettant aux musiciens d'acquérir un maximum d'efficacité dans un cadre charmeur, celui de ce château réputé pour avoir abrité George Sand et Frédéric Chopin, et que l'on continue à croire hanté. Rien d'étonnant à ce qu'Elton John ait baptisé **Honky Château** le premier 33T qu'il y a enregistré. De fait, encore aujourd'hui, on se souvient de ce lieu mythique comme du premier studio d'enregistrement français de dimension planétaire. C'est là que Jacques va rencontrer le passionné Laurent Thibault avec qui il va sympathiser. Au total, les séances dureront quinze jours, soit le double du premier album. Claude Dejacques est présent, en ce chaud mois d'août. Au début, Jacques danse d'un pied sur l'autre : le son de l'album s'épaissit par rapport à celui du précédent, puisqu'il s'enrichit de cuivres (Richard Raux) et de piano (joué par Higelin lui-même). Mais Jacques a des problèmes avec ses musiciens qui acceptent mal qu'il balance des ballades sur un album qui devait être, à l'origine, d'essence purement rock. Cette "situation de crise" rapprocha Jacques et Laurent, dont c'était la première collaboration. Les deux hommes passèrent une partie de la nuit à mieux se connaître ; puis, au lever du jour, Higelin s'installa au piano. Tandis que tournait le

magnétophone, Laurent Thibault installait un micro dans le parc, afin d'enregistrer les centaines d'oiseaux qui s'éveillent. C'est ainsi que naquit la *Ballade pour un matin*, agrémentée du murmure du filet d'eau, non pas d'une rivière toute proche, mais tout simplement de la piscine.

Si *Ballade pour un matin* fut ainsi improvisée, les autres titres, en revanche, étaient déjà écrits lorsque le groupe arriva à Hérouville. Plusieurs furent repensés, au moins en ce qui concerne les arrangements. Malgré la durée relativement courte des sessions, Jacques put même enregistrer *Aujourd'hui la crise*, qui ne figurera que sur l'album suivant, **Alertez les bébés !** Un séjour bien rempli, donc. Un détail, cependant, assombrit le souvenir de Laurent : son propre mixage fut refusé par Pathé-Marconi, qui préféra celui réalisé ultérieurement à Paris, avec beaucoup plus d'écho, moins de guitare et, renonçant à l'atmosphère créée par Laurent, que celui-ci qualifie "*d'ambiance plutôt lourde, plutôt moite, comme on imaginerait aux USA quand il fait très chaud, avec des camions au bord de la route*" (extrait de Jacques Higelin par Leduc et Vassal).

Un titre extrait de **Irradié** a parfois été mal perçu ; il s'agit de *La fille au cœur d'acier*. Pourtant, Jacques a pris soin d'utiliser la deuxième personne du singulier,

pour clairement s'adresser à son auditeur de façon unique et personnelle, afin de lui ordonner (de lui conseiller) de se méfier de la drogue. Peut-être aurait-il fallu s'exprimer comme un vieux moraliste chenu, barbu et bougon ? Higelin, presque novice dans le monde du rock, découvre, effaré, le mal que la seringue a fait, et continue de faire, aux musiciens qu'il côtoie. Pourtant son message a parfois été compris de travers : certains ont cru y voir un hymne à la défonce, alors que c'est tout le contraire. Jacques reconnaît que son look de l'époque pouvait porter à confusion, plus proche, physiquement, de Lou Reed que de Demis Roussos !

Rock'n'roll musique (n°15, septembre 1978) : *“La musique est ma drogue. Elle ne me détruit pas ! Elle enrichit. La drogue détruit. Tous les mecs accrochés te disent que c'est de la saloperie. Il n'y en a pas un qui m'ait dit que c'est le paradis, que c'est super. Sur le moment, si. Mais pas en période de crise. Quant aux bruits qui ont couru sur mon compte, c'est vraiment n'importe quoi. Moi, je sais ce que je sais. Je n'aime pas le geste, je n'aime pas les aiguilles, l'hôpital, les produits pharmaceutiques. Même quand je suis malade, j'hésite à prendre de l'aspirine ! (...) Ce n'est pas l'acide qui te fera résoudre tes problèmes et ça ne t'aidera pas à surmonter les épreuves*

de la vie. C'est un piège ! La vie ne sera pas moins chiante. Tu quittes l'enfer de la civilisation pour tomber dans l'enfer de la drogue. C'est toujours l'enfer, d'un côté comme de l'autre. (...) On ne prend pas de l'acide impunément. C'est violent, tu claques ton cerveau. Ça t'envoie en l'air, OK, mais après il faut le réaliser. Il y a des gens qui ont fait des découvertes fantastiques sans jamais avoir été défoncés, et leur cerveau fonctionnait super. On ne guérit rien par l'illusion. Si un mec est déchiré ou saoul, c'est pareil.”

ALERTEZ LES BÉBÉS !

PARMi les premiers enregistrements d'Higelin, certains peuvent apparaître comme brouillons. Ce serait oublier le souci de spontanéité qui régnait chez Saravah et qui a très certainement marqué Higelin dans sa conception de l'enregistrement d'un disque. Pour **Alertez les bébés !**, Jacques est carrément allé emprunter des meules de paille chez un cultivateur pour faire paravent entre la batterie et les guitares ! L'enregistrement a lieu dans une ancienne bergerie qui sent encore le mouton et le foin. Ça ne s'invente pas ! Pendant l'enregistrement de *Coup de blues*, Jacques décide d'incorporer à la chanson le bruit de la pluie qui tombe à l'extérieur : *“Enregistre la pluie ! Enregistre la porte*



Pathé-Marconi
2C 068-14 361, 1976

qui se ferme, enregistre la vie".
 Devenu artiste chez Pathé, Jacques va, évidemment, passer beaucoup plus de temps à peaufiner ses albums. Il lui arrivera de dépasser le budget prévu par la firme, mais il faut savoir que durant les années 70, le rock français était loin d'être aussi lucratif que celui qui était concocté par les stars anglo-saxonnes. Lorsqu'un Anglais comme David Bowie ou Elton John peut passer deux mois dans un studio d'enregistrement pour

réaliser un album 33T, Jacques ne peut, lui, y consacrer qu'une quinzaine de jours. Les Américains, encore plus riches, qui viennent jouer en France "arrivent en terre conquise", ce qui rappelle de drôles de souvenirs à notre chanteur, comme il l'explique au mensuel *Best* : "*Le premier souvenir que je garde de mon enfance est l'arrivée des Américains à la Libération. Ma mère me tenait à bout de bras, comme une offrande aux libérateurs... Je regar-*

dais passer ces tanks, ces camions, ces soldats. Je n'ai jamais oublié cette image et, depuis, quand je vois des groupes de rock américains qui débarquent avec leurs trois millions de tonnes de matériel, je pense immanquablement à la Libération de 44."

Par commodité, Jacques décide alors d'installer ses pénates à La Bergerie, tout près d'Hérouville. Comme cela, il sera quasiment sur place pour enregistrer dans le studio de Laurent Thibault quand bon lui semble, et cela lui permet de se couper de la faune parisienne. Tout au moins, c'est ce qu'il croit. Le destin, pourtant, va décider différemment. **Alertez les bébés !** qui sort un an après **Irradié** (1975), sera, certes, enregistré à Hérouville... mais pas avec Laurent Thibault ! Il sera "mis en boîte" par un studio mobile parisien, celui de Peter Dean, localisé dans la maison de Jacques, sous la houlette de l'ancien chanteur Thierry Vincent, aujourd'hui décédé, et de Paul Scemama. Coup dur au moral de Laurent Thibault qui, déjà, se sentait frustré de n'avoir pas entièrement réalisé le précédent. Au même moment, bien sûr, Laurent travaillait avec David Bowie, mais il avait calé son emploi du temps pour pouvoir, justement, être disponible pour Higelin dès que les séances avec Bowie auraient été achevées (Bowie et Higelin se

sont rencontrés quelquefois à cette époque, leur principal point commun étant d'avoir des fils du même âge : Zowie pour David, Ken pour Jacques). Thibault s'est senti d'autant plus frustré que c'est lui qui avait présenté à Jacques ses nouveaux musiciens (Pierre Chérèze, Christian Leroux, Michel Santangelli et Jacky Thomas), et que Jacques, fréquemment, venait lui rendre visite au château pour lui dire à quel point les sessions se passaient bien ! Ces nuages, heureusement, seront soufflés grâce à l'enregistrement de l'album suivant, **No man's land**.

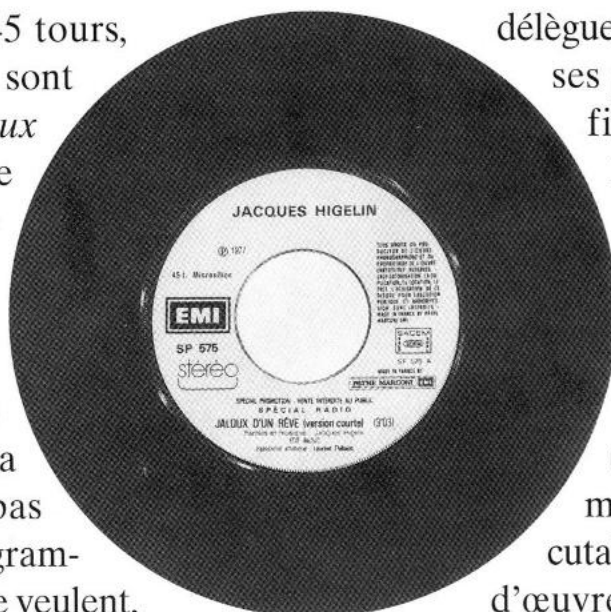
NO MAN'S LAND, UN ALBUM CAPITAL

POUR ce nouvel album, le groupe change encore de composition ! Certains musiciens restent fidèles au poste (Pierre Chérèze, Christian Leroux, Michel Santangelli et Jacky Thomas), d'autres, nouveaux, arrivent... pour un 33T, ou plus, si affinités (Jean Cirillo, Francis Moze, Serge Pérathoner, Dan Ar Braz).

Avec **Alertez les bébés !** Jacques avait marqué des points. La critique est définitivement favorable... les radios diffusent certains titres... et le public achète ses disques (pas encore en masse, mais ça viendra). Laurent Thibault revient sur la pointe des pieds, en 1977 : il est chargé de concocter

un modeste 45 tours, dont les titres sont *Denise* et *Jaloux d'un rêve*, titre inédit sur album, et malheureusement un peu trop long (4'25") pour passer à la radio ; c'est pas grave, les programmeurs, s'ils le veulent, se rattraperont avec *Denise* (2'53"). La séance eut lieu le 15 septembre, et réunit Chérèze, Christian Leroux, Francis Moze et Jeannot Cirillo. Tout ce petit monde figure sur la photo du recto de la pochette. Lisa Bois et Stella Vander (de Magma) font les chœurs. L'expérience s'étant révélée concluante, le 33 tours est enregistré dans la foulée et sort en 1978. Mais, malgré son succès (et, pourquoi pas, à cause de son succès), Jacques est dans une mauvaise passe...

"L'album **No man's land** représente des moments douloureux liés à des drames sentimentaux. De cette crise est né un bel album que je n'ai pas compris tout de suite." Du fait, Higelin est presque étranger à cette réalisation. Beaucoup de play-backs, notamment, ont été enregistrés en son absence. Se sentant le moral au plus bas, il accepte comme une offrande les efforts des musiciens à qui il

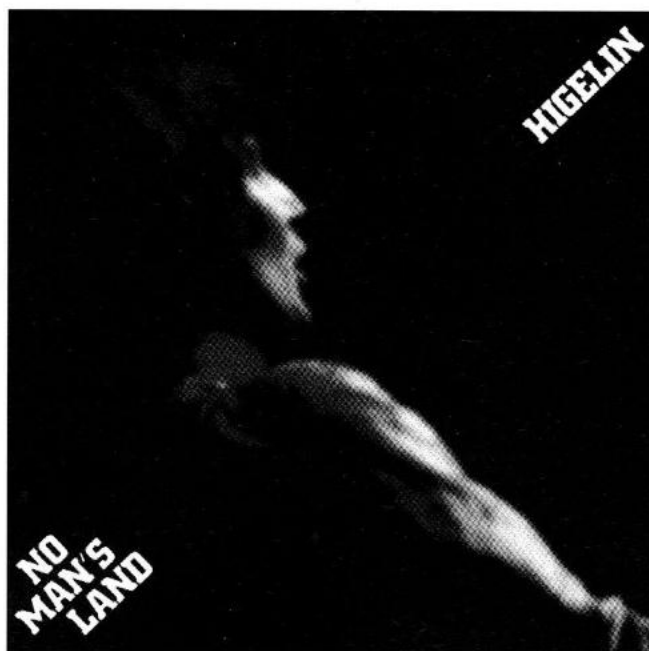


délègue, partiellement, ses pouvoirs. A la fin, Jacques et Laurent se retrouvèrent pour placer les voix sur un disque qui ne demandait qu'à être terminé. *Pars*, indiscutablement le chef d'œuvre de l'album, le

fit souffrir énormément, mais le résultat fut à la hauteur de la douleur... indiscutable pièce maîtresse qui n'a rien à envier à la superbe chanson interprétée dans les années 30 par Yvonne Georges, et qui porte le même titre (enfant, Jacques écoutait Damia ; il n'est pas impossible qu'il ait également connu les trop rares enregistrements de cette grande dame). Nous y retrouvons les mêmes thèmes que dans *Je suis mort, qui, qui dit mieux*, à savoir celui de l'enfant déchiré entre deux (trois !) adultes dont l'un disparaît, avec, en filigrane, le thème de la mort : "*Et la mort ne lui fait pas peur*".

"La mort est le berceau de la vie", écrira Jacques vingt ans plus tard. Higelin, qui signe toutes les paroles et musiques de l'album **No man's land**, va, cette fois, décrocher le jackpot : *Pars* montera très haut au Top 50 ("une place saugrenue au hit-parade", pour reprendre

l'excellente formule de Philippe Barbot), dans sa propre version ainsi que dans celle de Grace Jones. Succès dû, certes, au texte et à la musique, tous deux d'une très grande



**Pathé-Marconi
2C 068-14 361, 1976**

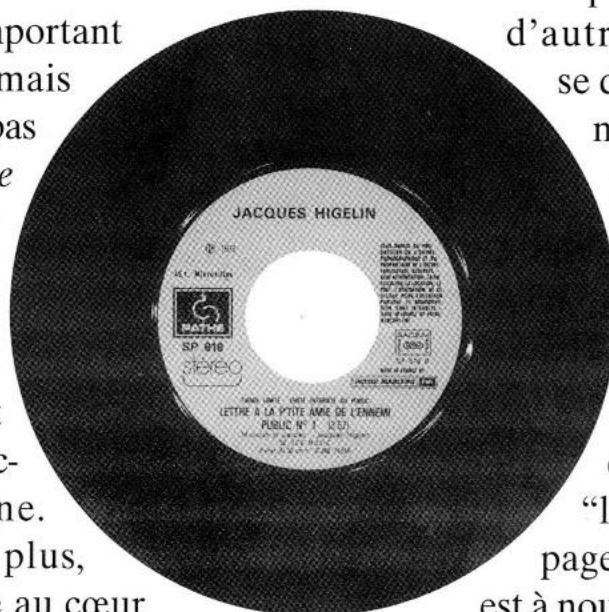
richesse, mais également, cette fois, en grande partie au climat envoûtant et aux fabuleux arrangements (cet accordéon obsédant !). *Pars* restera définitivement l'une des plus belles chansons de la langue française du vingtième siècle, à côté (c'est paradoxal !) de... *Ne me quitte pas* !

Autre titre important de l'album (mais ne le sont-ils pas tous ?), *Lettre à la p'tite amie de l'ennemi public n°1* qui fait indiscutablement référence à Jacques Mesrine. Une fois de plus, Higelin puise au cœur

de sa tendresse pour conduire ses pensées, non pas directement au marginal qui choisit son destin, mais à la femme qu'il aime et qu'il va laisser seule. Cette sorte de respect envers ces pirates mo-

dernes se manifestera également à l'occasion de la parution du livre *Quartiers de haute sécurité* écrit par un autre hors-la-loi célèbre, Roger Knobelspiess, à qui Higelin dédie *Ballade pour Roger* en 88, cosignant les paroles. Outre ses problèmes de cœur, dont il ne se cache pas, le chanteur est perturbé pour

d'autres raisons : il se demande carrément s'il n'est pas parvenu au bout de son inspiration, s'il va arriver à se renouveler. Ce qu'on appelle communément "l'angoisse de la page blanche"... Il est à nouveau absent au



moment du mixage, ce qui conduira à une réaction paradoxale : à l'écoute du mix de **No man's land** réalisé par Laurent Thibault et Francis Moze, Higelin éclate de colère, injurie Laurent, déclare que le disque ne doit pas sortir. Et ce n'est pas la fin des soucis pour Thibault : Pathé Marconi, dans un premier temps, est déçu. Surtout de *Pars*, qui, il est vrai, correspond à l'image d'un Higelin époque Saravah, assagi, mais certainement pas au rocker jusqu'au-boutiste de **B.B.H. 75**. Du coup, le projet est abandonné, provisoirement enterré, et en théorie, remplacé par un disque en concert, un "live" que Jacques ira enregistrer à Montreux. Patatras ! Le "live à Montreux" s'avère, paraît-il, inexploitable, impropre à la consommation. Les fans, impatients, n'auraient sans doute pas eu cet avis impitoyable, mais ne critiquons pas une décision qui fut certainement prise par rapport à des critères techniques indiscutables. En désespoir de cause, Pathé sort **No man's land** en plein mois de juillet (commerciallement, le pire moment de l'année), alors que le disque aurait pu être disponible en magasin six mois plus tôt. Malgré ces conjonctures défavorables, **No man's land** devient le premier disque d'or d'Higelin. Il avait achevé sa trilogie de conquête du grand public en trois coups :

1974, 1975, 1976. Deux années plus tard, grâce à **No man's land**, il est devenu idole des jeunes, au même titre que Téléphone ou Trust. Il peut souffler, mettre un peu d'ordre dans sa tête. Fini le rythme épuisant d'un album par an (quoi que... ! Le prochain sera un double album !). Ce nouveau rythme de vie va imprimer sa marque à la musique elle-même, par des références au soleil, à la fatigue, à la paresse, à la Corse ou à Cayenne ! A propos de l'île de Beauté, Jacques, au fil des ans, aimera y retourner. Il avait découvert la Corse, adolescent, alors qu'il était animateur à Calvi, au Club de l'Horizon ; le soir, il jouait du piano chez le Père Tao, avec les fils duquel il va sympathiser. Les jeunes se perdent de vue... et se retrouvent par hasard à Paris. Voilà l'origine de *La balade de Tao* qui n'est donc pas asiatique, mais corse !

SIGNATURES...

EN gros, Jacques Higelin a plus ou moins signé 170 chansons (pour mémoire, Barbara, 300... et les Beatles, en tant que groupe, environ 200, sur un laps de temps relativement court de sept ans). Sur ce nombre impressionnant, il est intéressant et révélateur de constater que, pour la plupart d'entre elles (environ les deux

tiers), Jacques est totalement responsable des paroles et de la musique. Le cas de l'album ***La bande du Rex*** se place à part, puisqu'il ne s'agit que de thèmes instrumentaux. Constatons qu'avec l'âge et l'expérience, il prend en main, de plus en plus, la conception complète de ses chansons : après ***Aï***, ses albums sont entièrement de sa plume, paroles et musique, dans une proportion de 80 à 100 %.

Ses cosignatures sont en parfait accord avec ses collaborations durant des périodes précises : en 1966 et 1967, on relève les noms de Jimmy McOrmor (anagramme de Marc Moro) et Brigitte Fontaine. Quittant Canetti pour Saravah, il cosigne alors avec Brigitte ou Areski (1969).

Puis survient la rencontre avec Simon Boissezon, qui cosigne six titres sur les huit de ***B.B.H. 75*** (1974). Il s'agit donc d'une collaboration évidente et importante, qui se renouvelle pour trois titres de ***Irradié*** (Boissezon sera en outre présent pour cosigner deux titres de l'album éponyme de 1982). Sur ce même album, ***Irradié*** (1975), un titre est cosigné Patrick Giani, et deux autres Louis Bertignac, celui-là même qui va bientôt porter le groupe Téléphone en haut des hit-parades.

Mais en 1976, Jacques devient, comme le suggère le sous-titre du présent ouvrage, seul maître à bord. On se souvient que ses accompagnateurs avaient mal accepté que cet album, à l'origine prévu pour être durement rock, puisse comporter ballades et accordéon. Tant pis pour eux, Jacques a tranché, et signe l'intégralité des 33T ***Alertez les bébés !*** et ***No man's land***. Bien lui en prit, puisque les deux lui permettent d'accéder à la notoriété. Pour ***Champagne... et Caviar...***, notons quelques cosignatures discrètes mais efficaces (Elisabeth Wiener, Mickey Finn, Robbi Finkel et Laurent Thibault).

L'album de 1982, ensuite, semble avoir posé quelques problèmes puisque, sur les neuf titres, quatre sont cosignés. Problème d'inspiration ? Ce n'est pas impossible ; c'est en tous cas ce que suggèrent certains critiques spécialisés, qui se montrent quelque peu déçus.

Et la même situation se reproduit en 1985 : cinq cosignatures sur les seize chansons que comporte ***Aï***. Ces périodes de crise relative précèdent le retour en force initié en 1988 et qui perdure aujourd'hui encore, puisque ***Tombé du ciel, Illicite, Aux héros de la voltige*** et ***Paradis païen*** sont presque intégralement de son crû.

CHAPITRE 4 :

CHAMPAGNE !

Fin des années 70, Jacques étrenne un nouveau look qu'il inaugure à la télé, à l'occasion d'un Grand échiquier consacré à Guy Bedos (ils se connaissent depuis 1960). A partir de 1979, Jacques quitte rarement sa cape noire doublée de rouge évoquant tour à tour Mandrake et Rocambole. Mais il est loin d'être rocambolesque dans sa manière de diriger sa carrière. Au contraire !

1979 : *Champagne / Cayenne c'est fini / Tête en l'air / Dans mon aéroplane blindé / Ah la la quelle vie qu'cette vie / L'attentat à la pudeur / Hold tight (sea food) / Captain bloody samouraï / Vague à l'âme.*

Mama Nouvelle Orléans / Trois tonnes de T.N.T / Ci-gît une star / Avec la rage en d'dans / Je ne peux plus dire je t'aime / Beau, beau ou laid / Entre deux gares / Le fil à la patte du caméléon / Rappelle-moi / On a rainy Sunday afternoon.

1980 : *La bande du Rex / Etat de choc / Biz zig zag foot / The crazy zazou / Caravan gypsy jam / Duo pour une cavale / Candide 80 / Ballast blues Mégalo-mélodie.*

1981 : *Album concert à Mogador*

1982 : *Encore une journée d'fou-*

tue / Jack au banjo / Nascimo / Boogie rouillé / Manque de classe / Lobotomie-autonomie / La balade de chez Tao / Beauté crachée / La putain vierge.

1983 : *Album concert Casino de Paris*

Après avoir été reconnu par la critique et le public, le voilà encensé par ses pairs. Si, lors de leur première rencontre, en 1977, au Printemps de Bourges, Trénet n'avait jamais entendu parler d'Higelin, il est immédiatement conquis. Pourtant, ce n'était pas gagné d'avance ; lorsque le chanteur commença d'entonner un titre du vieux maître, certains pensèrent qu'il se moquait de lui. Et puis, rapidement, il fallut se rendre à

l'évidence : c'était un véritable hommage.

Anne Sylvestre écrit une chanson dédiée à Jacques simplement intitulée *Comme Higelin*, sur son album *Ecrire pour ne pas mourir* paru en 1985. Ce n'est pas un hasard : Anne est, par excellence, la poétesse de l'enfance... et Jacques reste éternellement un enfant au cœur pur. Comme l'explique Claude Dejacques, Higelin possède une qualité qu'il partage avec Georges Brassens et Félix Leclerc, il sait "parler enfant" sans que ce ne soit ridicule.

Claude Nougaro, lui aussi, reconnaît être impressionné, comme il l'explique au magazine *Paroles et musique* (n°44) :

– *Après Trénet et Piaf, des piliers de la chanson française, quelles sont tes préférences, aujourd'hui ?*

– *En ce moment, il me semble que les grands axes dans mon hit-paradis infernal et vivant, c'est encore Ferré, Gainsbourg et Higelin. Mais je ne voudrais pas oublier Bécaud et Aznavour qui ont compté dans la chanson, surtout à leurs débuts.*

Cette reconnaissance, de la part d'un aîné, se manifeste également tout au long de l'excellent recueil de Marcel Amont, *Une chanson... qu'y a-t-il à l'intérieur d'une chanson* (édition du Seuil), titre emprunté à... *Une*

noix, chanson tirée de l'œuvre de Trénet. Amont, qui visiblement a pris beaucoup de plaisir à laisser Higelin s'exprimer, n'hésite pas à le qualifier d'"*écrivain public en songes*".

Humblement, Jacques ne se considère parfois que comme un simple catalyseur, un véhicule, un passeur d'idées toujours à l'écoute d'autrui. Souvent d'ailleurs, après un concert, des gens viennent le voir, lui racontent leur histoire, leur boniment ou un rêve étrange, afin que lui, artiste, puisse en tirer matière à chanson.

FRANCE - U S A , U S A - F R A N C E ... VIA L'ANGLETERRE

L'ÉPISE de l'album *No man's land* qui faillit bien être refusé par Pathé-Marconi ne représente pas, hélas, la dernière mésaventure parvenue à Laurent Thibault. Il va lui falloir "rattraper" la galère de *Champagne pour tout le monde, Caviar pour les autres...* album triomphant mais ô combien accouché dans la douleur (ne serait-ce que celle de Pathé-Marconi dont le porte-monnaie en a, paraît-il, pris un sacré coup, Jacques ayant allégrement dépassé, peut-être même doublé, le budget qui avait été alloué à l'origine).

Dans un premier temps, Jacques est parti enregistrer aux États-Unis. Johnny Hallyday était presque un familier de Memphis et de Nashville... Eddy Mitchell également. Dick Rivers, quant à lui, avait apprécié le studio In The Country de Bogalusa, en Louisiane. C'est là où se rendent Higelin et ses musiciens. Notons le nom d'Etienne Dolet, réalisateur des séances. Un inconnu ? Non, il s'agit en réalité d'un pseudonyme derrière lequel se cache le célèbre Pierre Lattès, longtemps coanimateur du Pop club de José Artur, le soir sur France-Inter.

Puis le mixage a lieu en Angleterre. Mais l'efficacité n'est pas au rendez-vous, et lorsqu'on réalise que, si l'on persiste à piétiner, l'album ne sera jamais achevé, tout ce petit monde se replie sur Hérouville où Laurent Thibault aura pour mission de sauver ce qui peut encore l'être. Les retrouvailles sont loin d'être joyeuses : Laurent est menacé d'un dépôt de bilan, et Jacques, qui semble avoir vieilli de dix ans depuis leur dernière rencontre, est désespéré. Thibault ne tardera pas, lui non plus, à être consterné, à l'écoute du mixage réalisé en Grande-Bretagne : il a l'impression que la voix du chanteur est totalement noyée. Jacques avait eu des moments très durs avec le

producteur et l'ingénieur du son, ça s'entendait. Mais bon, l'amitié et l'amour de l'art, ça peut déplacer des montagnes.

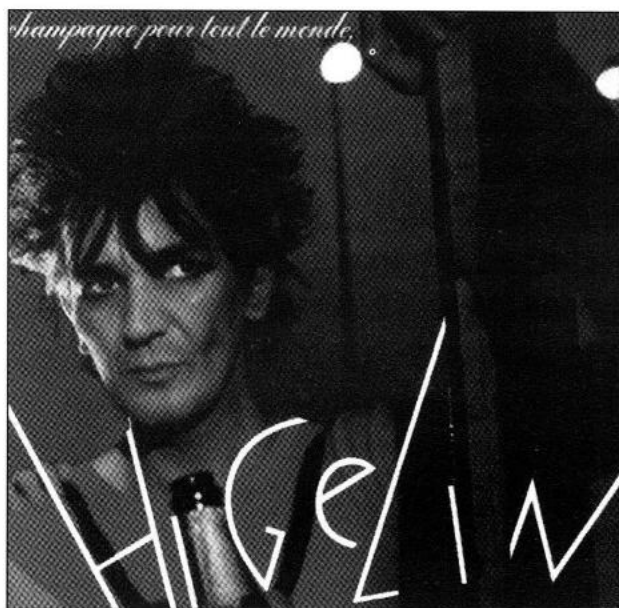
Sachant que ses studios vont être mis en liquidation judiciaire et qu'il n'y aura plus de clients au château d'Hérouville, Laurent propose à Higelin de monter au studio, ne serait-ce, au moins, que pour essayer de rattraper quelque chose, un titre ou deux, voire plus. A cet instant précis, tout est flou pour les deux hommes. Sans aucunement penser à faire un disque, ils sont montés tous les deux et ont commencé à travailler sur ce qui est devenu *Champagne pour tout le monde, Caviar pour les autres...* Et comme il n'y avait ni commande de la maison de disques, ni budget, ils ont "accouché" en toute liberté. Avec les moyens du bord, beaucoup de matière grise, d'astuce... et de sensibilité. Pour *Cayenne*, les voilà partis à chercher des pavés qui sonneraient bien, pour évoquer les bagnards enchaînés. Puis ils imaginent de capturer des mouches et de les enfermer dans une boîte en carton pour enregistrer leur bourdonnement. Mais, enfermées dans les boîtes, elles ne volaient plus, donc elles ne bourdonnaient plus ! Alors Jacques et Laurent pulvérisaient un peu d'insecticide pour que les insectes se réveillent ! Des

vrais gamins qui éclatent de rire en pensant à la tête que ferait un producteur en les voyant ainsi bricoler. Quant à *Je ne peux plus dire je t'aime*, il a véritablement été enregistré en extérieur, dans le parc, avec le chœur des grenouilles qui coassaient dans la mare... **Champagne...** est émaillé d'anecdotes. Comme l'explique Jacques, "s'il y a des bruits d'assiettes, je peux très bien me servir du rythme de la

vaisselle qu'on frappe pour ma musique". **Champagne...** ce n'est plus un disque, c'est une aventure, que dis-je, une saga ! *Rainy Sunday Afternoon* a été enregistré... au lit ! Thibault a effectivement enregistré le chant de Jacques au réveil, dans sa chambre. Quant à *L'attentat à la pudeur*, il a été entièrement transformé, devant s'appeler à l'origine, "Le vol du bourdon" (après le vol des mouches dans *Cayenne*, ce disque devient une affaire d'insectes !). Reste qu'au moment de présenter l'album, Jacques a envie de se tirer, et

Laurent s'aperçoit, effondré, qu'il n'y a pas assez de titres pour concevoir un 33T en entier. Malin, il se rappelle avoir enregistré, impromptu, des tas de petits bouts de chansons, qu'il

compte bien utiliser, "recycler". De toutes les façons, Jacques Higelin, épuisé, n'a plus envie de créer une nouvelle chanson. Pour lui, dans l'immediat, basta le studio. Laurent



Pathé-Marconi
2C 068-14 844, 1979

va caresser la bête dans le sens du poil : il exhume une fine bouteille de poire William, installe le piano sur la pelouse du parc, et laisse tourner la bande. C'est ainsi que naquit *Hold Tight* qui, à l'origine, n'était pas du tout destinée à sortir sur disque. Il s'agit en effet d'un vieux ragtime de Fats Waller que jouait le père Higelin lorsque Jacques était petiot. Thibault rassembla toutes les petites prises incomplètes pour en faire un morceau véritable. Puzzle ! Le plus drôle est que ce morceau, que Jacques reprochait à Laurent d'avoir

publié, deviendra le titre phare de nombreux de ses concerts à venir.

Les chansons enregistrées à Hérouville risquaient de passer à la trappe, et *Champagne* ne sortir qu'en album simple, constitué soit des titres américains, soit des autres. Jacques se rendit chez Pathé et, déclarant qu'il n'était pas du tout satisfait des séances de Louisiane, demanda s'il ne pouvait

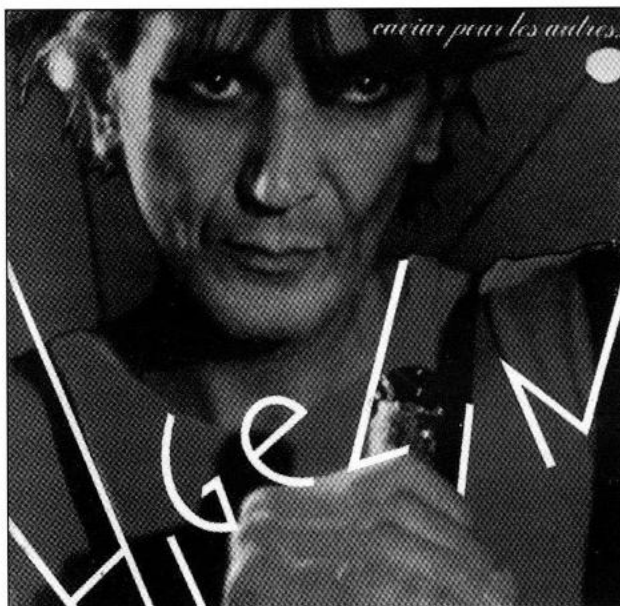
pas, à la place, sortir celles d'Hérouville. Mais une fois encore, le destin se manifesta de fort cordiale manière : à ce moment, en effet, l'équipe de Pathé-Marconi devait être entièrement restructurée (comme cela se produira plusieurs fois durant les vingt années que Jacques passera chez Pathé, de 1974 à 1994). Un ancien membre du comité décisionnaire, le brillant Michel Poulain (dont certains d'entre nous se souviennent, puisqu'il anima l'émission *Salut les copains* ! au début des années 60) déclara à Jacques que la

publication de tous ses titres serait son cadeau d'adieu. Ouf ! Mais l'affaire n'était pas totalement réglée pour autant : Alain Maneval (lui aussi sur Europe 1 à l'époque), chargé de

la promotion, était emballé... mais semblait bien isolé. Les titres américains rassemblaient plus de suffrages, auprès de la nouvelle équipe de Pathé : un 45T promo en compre-

nant quatre devait être rapidement distribué dans les radios. Il est possible que l'impact de l'apparition de Jacques à la télé ait eu raison de la décision précédente. L'effort, finalement, porta sur le titre *Champagne*.

Nos lecteurs pourront aisément, en étudiant les pochettes de *Champagne pour tout le monde*, *Caviar pour les autres...*, discerner les titres qui ont été enregistrés en Louisiane de ceux qui ont été mis en boîte au château d'Hérouville : les premiers sont accompagnés d'un petit symbole, un crocodile, qui évoque



**Pathé-Marconi
2C 068-14 843, 1979**

le bayou de Louisiane ; les autres sont accompagnés d'un petit château. Quant au chant, il a été intégralement refait à Hérouville, enregistré par Laurent, car toutes les voix réalisées en Louisiane n'allaient pas du tout.

La structure de *Champagne...* est d'une conception assez révolutionnaire. Il ne s'agit pas, en effet, d'un véritable double album à l'origine, mais de deux albums séparés qui se complètent. Nuance ! *Caviar* sort quelques jours avant Champagne, mais les deux disques sont rapidement vendus ensemble et, par conséquent, commercialisés comme un double-album. Un cas unique, qui mérite d'être signalé. Précédemment, deux albums seulement avaient subi un traitement presque similaire, et c'était en 1967 : *Wheels Of Fire*, des Cream – la scission se justifiait, dans la mesure où un 33T était en studio, et l'autre en concert – et *Electric Ladyland*, du Jimi Hendrix Experience. Cette fois, il s'agissait de considérations économiques et commerciales, afin de permettre aux jeunes Anglais de s'initier à l'art d'Hendrix en découvrant, à moitié prix, la... moitié de son meilleur album en date.

Dans le cas présent, aucune des deux explications ne s'impose : nous sommes en 1979, et le public français a, depuis longtemps,

coutume de faire l'acquisition de doubles albums. En outre, la séparation entre *Champagne... et Caviar...* n'est pas très évidente : Jacques a soigneusement évité de placer respectivement les titres enregistrés aux States et ceux en France sur des albums différents, ce qui, d'ailleurs, aurait peut-être eu pour conséquence de déséquilibrer les ventes au profit de celui réalisé à Hérouville.

En gros, les titres enregistrés aux USA l'ont été par des musiciens anglo-saxons : Freddie Wall, Robbi Finkel, Earl Tubington, Bruce Yaw, Michael Suchorsky (batter de Lou Reed) et le désormais célèbre Mickey Finn, qui accompagna, entre autres, Nino Ferrer (à ne pas confondre avec un autre musicien anglais, également nommé Mickey Finn, mais qui fit partie de T.Rex). Les titres enregistrés en France, en revanche, mentionnent le fameux Bernard Paganotti à la basse, Richard Raux et les frères Guillard aux cuivres, Dominique Bouvier à la batterie... Notons la présence de Geneviève McLaughlin et Anny Flamer aux violons dans *Vague à l'âme*. Ah ! J'allais oublier la présence du mainate (et non pas "ménate", mal orthographié sur la pochette) de l'assistant de Laurent Thibault sur *Le fil à la patte du caméléon*.

Discrète mais efficace, la belle Elisabeth Wiener (fille du célèbre pianiste Jean Wiener) participe aux chœurs et à l'écriture de *L'attentat à la pudeur*. Elle poursuivra sa carrière, de manière assez indépendante, jusqu'à aujourd'hui encore. A l'affiche de *La prisonnière* (film de Clouzot en 1968), elle publia en 1982 un fort bel album éponyme (Virgin 201 914), réédité sous une forme différente l'année suivante (Virgin 201 965), et fonda la "troupe" féminine des Castafiore Bazooka (prix de l'académie Charles Cros pour leur album *Au cabaret des illusions perdues*).

Dans une certaine mesure, *Champagne* est un peu un retour aux sources. Jacques alla lui-même faire écouter le résultat à son vieil ami Pierre Barouh, qualifiant les deux 33T de *Champagne...* comme les plus "Saravah dans l'esprit" de son actuelle carrière ! Le public et la critique, apparemment, furent conquis par le retour de Jacques à une certaine forme de joie folle et débridée, un peu éloignée de la dureté et de la gravité du rock pur et dur.

Higelin est si bien impliqué dans le monde du disque qu'on finit par oublier totalement qu'il a longtemps louché du côté du cinéma. Il y revient en 1980, par



***Underdog distribution
Carrère 67 494, 1980***

le truchement d'une œuvre mineure (Jacques, de toutes façons, a rarement tourné dans des films impérissables). Nous voici maintenant avec *La bande du Rex* (BO du film 108-13 dont Jacques est acteur). Il incarne le rôle de Frankie Mégalo dans ce film de Jean-Henri Meunier, qui rappelle, tour à tour, *Starmania*, *Gomina* et *American graffiti*.

Jacques signe également les musiques. Ces musiques, que peu de fans connaissent (le film a été boudé par le grand public) ont été enregistrées en grande partie au studio Family Sound, à Paris (seul un titre a été mis en boîte à Hérouville).

Instinctivement, Jacques réalise qu'il n'a pas donné le meilleur de lui-même... mais ce n'est pas totalement de sa faute : quelques mélodies sont sans faille, mais leur forme est approximative,

les arrangements bancals. Pour faire oublier cet involontaire faux-pas, il en réutilisera certaines pour son spectacle *Jacques Joseph Victor dort*. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme !

PREMIER ALBUM EN CONCERT

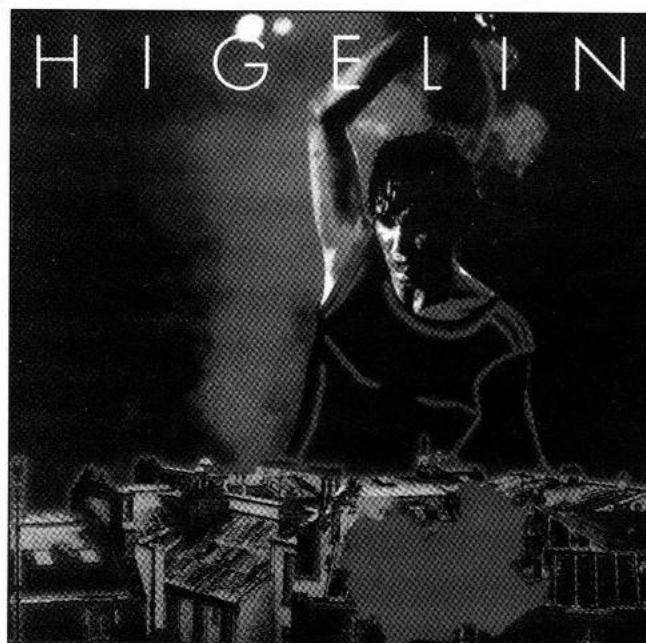
LA réussite commerciale de *Champagne pour tout le monde...* étant indiscutable, il était temps de revenir sur le projet d'album en concert, projet avorté quelques mois auparavant après l'infructueuse tentative de Live à Montreux. En décembre 1979, Jacques Higelin, accompagné par douze musiciens, donne trois concerts "de rôdage" au pavillon Baltard (à Nogent-sur-Marne), un avant-goût de ceux qui se tiendront un an plus tard, destinés, ceux-là, à être enregistrés...

Cette fois, le site aura pour nom Mogador. Partant du principe qu'on ne change pas une équipe

qui gagne, c'est à nouveau l'ami Laurent Thibault qui sera en charge de sa réalisation, déjà responsable d'un récent album en concert de Bernard Lavilliers. Mais Laurent est un "pro" doublé d'un perfectionniste. Afin de mettre en valeur l'image de brillant "performer" qu'est Higelin, Laurent souhaite pouvoir enregistrer, pendant dix jours, l'intégralité des concerts. Ensuite, il veut également pouvoir disposer de dix jours de studio chez Pathé pour retravailler les bandes brutes. Ces exigences, qui sembleraient modestes au moindre producteur anglais ou américain, ont du mal à passer en France, où les ventes de disques,

et, en conséquence, le chiffre d'affaires, sont nettement inférieurs. Or, la démarche de Thibault est tout à fait plausible : ceux qui ont eu le privilège d'applaudir Higelin plusieurs soirs de suite, sa-

vent très bien que ses interventions peuvent changer d'un soir à l'autre. Il est indispensable de pouvoir disposer de la totalité



Pathé-Marconi
2C 168 72 366, 1981

d'un concert totalement ou partiellement génial, afin de pallier à certaines interprétations approximatives. Bref, Thibault veut publier "le top" d'Higelin à partir de l'intégralité des enregistrements, pour pouvoir encore les améliorer en studio. Mais la direction artistique ne l'entend pas de cette oreille, considérant que les bandes "live" sont suffisamment performantes, et qu'il n'y a pas lieu de les retravailler. Qui avait raison ? C'est difficile à déterminer de manière catégorique. En effet, lorsque vous prenez la peine de demander leur avis à des amateurs passionnés qui possèdent dans leur collection plusieurs disques en concert, d'Higelin ou de n'importe qui d'autre, les avis sont partagés. Certains reprochent, effectivement, l'absence de perfection sonore par rapport à un album de studio... mais d'autres, au contraire, sont heureux de se retrouver dans les véritables conditions d'un concert auquel ils ont assisté, avec ces petits défauts qui, somme toute, apportent la touche d'authenticité qui fait dire "Moi, j'y étais". Mais, bien sûr, avec le recul, il est plus facile de juger (ou, dans le cas présent, de ne pas juger !). A l'époque, dans le feu de l'action, avec toute la dose d'émotion et de passion qui accompagne une telle performance, Thibault accepta mal le refus qui lui fut signifié de retravailler les bandes,

et il donna sa démission dès le troisième soir.

Claude Dejacques reconnaît que la réalisation du triple album ne s'est pas faite sans douleur, considérant que tout ce qui avait été enregistré durant les huit premiers jours n'était pas exploitable (certains esprits chagrins traitèrent Higelin d'amateur, alors qu'en réalité il était malade, au point, un soir, de rester aphone malgré des piqûres généralement efficaces). Réaction de l'intéressé : *"Dans amateur, il y a le mot amour. C'est vrai, je suis un amateur, de musique, de danse, de folie, de vie. Mon spectacle, c'est pas Hollywood. Il y a des moments où tout le monde a la grâce, d'autres où ça traîne un peu en longueur. ça dépend des soirs. Au fur et à mesure, on peaufine, on corrige, c'est le public qui nous apprend. Les trucs parfaits de A à Z, tu n'as qu'à rester assis et admirer. Je refuse de souscrire à cette époque qui veut que tout soit réglé au quart de tour, impeccable. Créer, c'est tâtonner, chercher, se prendre parfois les pieds dans le tapis."* (Télérama n° 1670).

Le spectacle fut néanmoins prolongé de deux jours, et la magie, enfin, opéra : Mogador est enregistré le 1^{er} janvier.

Malgré les problèmes relatés ci-dessus, **Higelin à Mogador** est néanmoins une pièce de résistance. Considérant la popularité

du bonhomme, on n'hésite pas à publier un triple album, soit près de deux heures, presque l'intégralité d'un concert. Tentative un peu risquée car, pour l'acheteur, c'est une somme à déboursier. Lorsque Bruce Springsteen (en partie pour contrer le déluge de disques pirates en concert) publiera son **Live 1975-1985**, le succès ne sera pas au rendez-vous, et les invendus se feront nombreux. Mais c'est également une période propice aux albums en concert. En général, le public en redemande : en 1978, ont bien marché le double Aerosmith (**Live ! boot-leg**), Dylan et le Band (le triple **The Last Waltz**), Bob Marley (**Babylon By Bus**), en 1979 Queen (**Live Killers**), en 1980 Eagles (**Live**), en 1981 Fleetwood Mac, les Jacksons, Motörhead, Simon & Garfunkel (**Central Park**) et les Rolling Stones (**Still Life**)... Ce live **Higelin à Mogador** est bien vivant, ne serait-ce que par l'utilisation de deux batteurs. Et puis c'est le premier du chanteur qui est, indiscutablement, une "bête de scène". C'est le disque que les fans attendaient. La fête commence avec *Hold Tight*, ce fameux titre qui faillit bien ne pas exister sans l'idée de génie de Laurent Thibault. Jacques étire ses morceaux, *Paris-New York, New York-Paris* culminant à 21 minutes.

On ne peut que s'étonner que Jacques, réputé pour son énergie

face au public, ait seulement publié son premier album "live" en 1981, alors qu'il a déjà quinze ans de carrière professionnelle dans son dos. **Higelin à Mogador** arrive au bon moment, puisqu'il n'a rien publié depuis 1979, et propose un savant dosage de tout ce qu'il a composé depuis 1974, sans aucune concession à ses périodes Canetti ou Saravah. L'album est en outre le premier d'une longue série en public : **Casino de Paris** (1983), **Higelin à Bercy** (1986), **Follow The Live** (1990), **Le Rex** (1992). Un album "live" permet toujours de garder le contact avec les fans, dans une période où les nouvelles chansons se font rares. Et c'est toujours plus chaleureux qu'un "best of" dont on possède déjà tous les titres ! On l'avait attendu, ce premier album en concert : si vous prenez l'effort de rassembler tout ce qui a été écrit sur Higelin, vous constatez que l'ensemble est orienté vers la présence, l'omniprésence du bonhomme sur scène. Higelin et Hallyday, même combat : il semble certain qu'Higelin soit, avec Johnny Hallyday ("une bête de scène"), l'artiste français qui a publié le plus d'albums en concert.

UN SPECTACLE HORS DU COMMUN

IMMÉDIATEMENT après l'aventure à Mogador, Jacques Higelin

a entrepris un lourd investissement, celui de son futur spectacle nommé *Jacques Joseph Victor dort*. On pourra y croiser, plusieurs fois, Brigitte Fontaine, en spectatrice impressionnée par la qualité et l'intensité du show. Il faudra cependant attendre encore plusieurs années avant que les deux amis ne se produisent à nouveau ensemble.

Ce spectacle est avant tout une histoire d'amour et d'amitié entre Jacques et les gens qui l'ont monté, un roman bourré d'engueulades, de rebuffades, d'explosions, d'implosions, d'épousailles et de divorces. C'est aussi une rupture avec le circuit traditionnel, la routine : chanter, enregistrer, faire une tournée... puis recommencer. Désormais, le public attendra des spectacles de plus en plus complets, avec danseurs, jongleurs, trapézistes, une mise en scène "chiadée" proche de la Cour des Miracles. Le fait d'être connu offre à Jacques les moyens d'élaborer, voire d'inventer un concept plus vaste que le traditionnel tour de chant, pour l'enrichissement culturel de son public. Ce spectacle n'est, ni plus, ni moins, qu'un rêve devenu réalité, pour le plus grand plaisir des spectateurs qui en prennent "plein les mirettes". D'autant que le concept laisse rêveur : c'est l'histoire de Monsieur Toulmonde (aussi bien vous que Jacques), qui rentre chez lui, bourré, à 4 heures

du mat' ; il rêve, délire, réfléchit, s'agite et se calme. Ce show représente une étape importante dans son évolution artistique : jusqu'alors ses prestations rock étaient ancrées dans la vie, dure et concrète. Cette nouvelle conception mélange le rêve (un piano-lit recouvert de satin blanc !), les créatures de rêve (Aziza, Zoë, Zappo et la saisissante Armande Altaï, qui interprète *Schizophrenia* et plusieurs duos, dont *Informulé*) et la réalité (des bruits de réveil, de trains de banlieue et de bennes à ordures qui annoncent la fin de la nuit). Plusieurs chansons du prochain disque sont présentées en avant-première : *Nascimo*, *Boogie rouillé*, *Manque de classe*... Jacques se dévoile plus encore en présentant sa "tribu" au public : sa femme Kuelan, son neveu Olivier, Fanchette son amie d'enfance... cette réunion offrant un touchant tableau de famille à l'occasion de l'interprétation de *Champagne* (certains soirs, Jacques va jusqu'à en offrir une coupe aux spectateurs des premiers rangs). Au sortir d'un tel feu d'artifice, qu'en dire ? Qu'il s'agit d'un ballet, d'un concert de rock, de chanson ou de tango ? Tout comme, plus tard, l'on pourra suggérer que *Follow The Line* est d'inspiration tzigane, en raison du violon de Didier Lockwood. En vérité, dans l'œuvre d'Higelin, tous les ingrédients sont présents pour

qu'à aucun moment personne ne s'ennuie : musique occidentale, musique arabe... Il apprécie également la musique chinoise. Rien n'est figé, chaque soirée restera unique, et chaque soir Higelin est prêt à se remettre en question. Présenté durant huit longues semaines à Paris (au Cirque d'Hiver, qui présente l'avantage d'avoir sa scène ronde, et contient presque 2 000 spectateurs) jusqu'au 13 février, puis dans les régions ainsi qu'en Belgique et en Suisse à partir du 17 avril, le show a épuisé notre homme, pourtant rompu à l'art de la scène. En conséquence, il est moins "disponible" pour composer de nouvelles chansons...

JACQUES ET LES MÉDIAS, UN DON D'UBIQUITÉ

Au sommet de sa popularité, l'artiste multiplie ses interventions et ses apparitions, que ce soit dans des grandes fêtes populaires, dans les journaux ou à la télé.

10 mai 1981 : il se retrouve place de la République, pour fêter en musique la victoire de la Gauche. Il jamme avec Téléphone. La veille seulement, il a engagé Eric Serra, qui va remplacer Bernard Paganotti.

21 juin 1983 : friand de ces grands rassemblements populaires, Higelin participera à la première Fête de

la Musique (six ans après avoir essuyé les plâtres du premier Printemps de Bourges).

Janvier 1982 : preuve de sa consécration, Higelin est la vedette des Carpentier pour une émission télévisée à large audience qui lui permet de toucher en même temps plusieurs millions de Français et de leur présenter sa bande, ses amis (Adjani, Bernadette Lafont, Michel Berger, Téléphone...). La même semaine, *Télérama* consacre sa "une" (sublime photo de Jacques Higelin et Armande Altaï enlacés, accompagnés d'un tigre !) et un passionnant article de Philippe Barbot à ce phénomène médiatique qu'est devenu Higelin, qui envahit et submerge les médias au bout de plus de vingt ans de carrière. Mais l'intéressé n'est pas dupe ; si l'on peut imaginer la préparation d'une émission des Carpentier, chaleureuse, courtoise et bon enfant, ces qualités ne se retrouvent pas systématiquement sur chaque plateau de télé. Qu'importe, il s'y rendra tout de même, quitte à ronger son frein pendant deux heures ! Higelin, visiblement, n'apprécie pas outre mesure le monde des médias, souvent menteur ou faux-cul. L'interview publiée dans *Je chante !* (n° 17) est, à tous points de vue, passionnante : "*Leurs questions sont souvent si peu intéressantes que si tu ne te marres pas, tu t'ennuies à mourir. Les animateurs*

qui veulent être drôles à tout prix, c'est pesant. Ils veulent être performants, dynamiques, dans le coup, posent des questions sans intérêt, parce qu'il faut alimenter la conversation. Mais comme ils sont très imbus d'eux-mêmes, si tu te mets en colère, ça ne va pas très loin. Alors maintenant j'ai décidé d'y aller avec la banane et de me marrer. Puisque c'est des marrants, marrons-nous, quoi !"

On pense à la réplique de Jean-Pierre Bacri, dans *Cuisine et Dépendances* : *"Je n'ai aucune raison d'être particulièrement gai. Je suis un être humain, pas un animateur. Il n'y a qu'à la télévision qu'on voit des gens éclater de rire à longueur de temps, comme des crétins."* Confronté à des interviewers, Jacques a besoin de pureté et d'absolu. Du coup, il devient d'une maladresse incroyable. L'expérience aidant, et conscient des impératifs inhérents au genre (timing, publicités à incruster), il adopte une forme de résignation, sachant très bien que souvent, la personne en face n'a rien à foutre de ses réponses. Alors il déconne, fait le bouffon. C'est d'ailleurs ce que beaucoup attendent de lui. Comme chantait Boris Vian et, plus tard, Coluche, on n'est pas là pour se faire engueuler, on est là pour la fête à mon pote. Coluche et Higelin ont ceci en commun : les médias sont généralement déçus lorsqu'ils sont sérieux. Ça

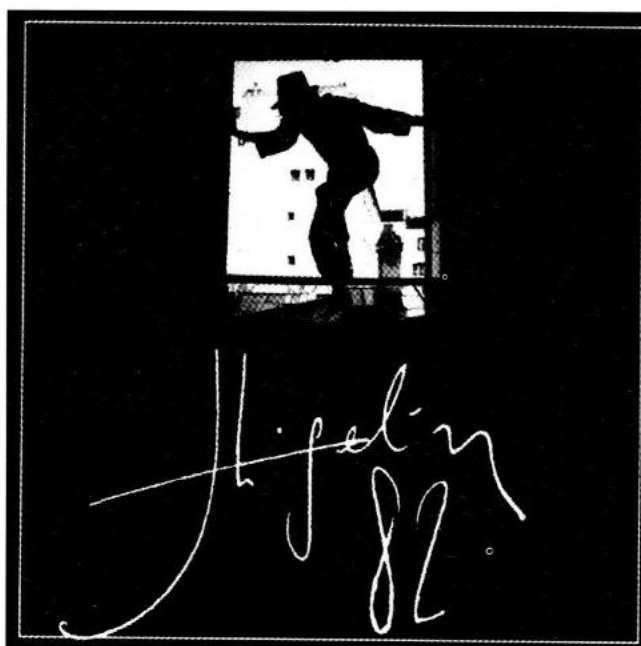
ne fait pas d'audience ! Higelin est donc condamné à hanter les plateaux de TV avec un immense sourire, même s'il a beaucoup plus envie de parler du monde en crise que de ses dernières chansons. Il fait le clown, le pitre, pour le plaisir du plus grand nombre... mais déçoit peut-être certains fans authentiques qui ne le reconnaissent pas sous ce masque de plaisantin. Ce comportement a-t-il une incidence sur la perception de ses nouveaux disques ? Si le grand public achète les disques d'Higelin en masse, les "puristes" se détournent par réaction de celui qui, croyaient-ils, leur "appartenait".

HIGELIN VICTIME DE SON SUCCÈS

HIGELIN cuvée 1982... Album sans titre que les fans appellent "la fenêtre" par commodité. Album qui déçut certains. Jacques Vassal et Jean-Marie Leduc, notamment :

"Pourquoi ne pas l'avouer ? Ce n'est pas un disque réussi. Les compositions et surtout les textes sont d'un niveau très inégal, et les paroles ne sont pas toujours faciles à suivre si on ne les a pas sous les yeux. La principale faiblesse de ce cru 82, c'est son manque de cohérence dans la conception d'ensemble."

Paroles et musique publie une appréciation mitigée quoiqu'intéressante de cet album: "Ça aurait pu s'arrêter là, mais le bougre a encore un ou deux tours dans son sac à malices. Un maxi - 45



Pathé-Marconi
2C 170 72636 7, 1982

tours en prime. Mazette. Changement de vitesse. Douche écosaise : émotion avec La putain vierge, et ennui avec Beauté crachée qui n'en finit pas de finir. Higelin 82 est un bel album mais un peu fouillis. Des musiques superbes, des paroles assez tarabiscotées et un Higelin presque trop talentueux qui part dans toutes les directions et rate parfois l'essentiel."

A quoi tient cette impression amère, cette quasi déception ? On aurait pu croire, en effet, qu'ayant abandonné le rythme infernal d'un 33T (studio) par an, Jacques disposait d'un peu plus de temps pour peaufiner sa belle ouvrage. Or, c'est tout le contraire. Son dernier spectacle l'a vidé, et le disque qui suit s'en ressent. Constatons

d'ailleurs que la forme d'**Higelin 82** est assez bâtarde, même si la formule va devenir quelque temps à la mode : un 33T et un maxi 45T, ce n'est ni un album, ni un double album. Ce

procédé inhabituel fut passablement utilisé pendant un an ou deux, et de nombreux artistes anglo-saxons, et même français (Lavilliers) mirent sur le marché des disques ainsi constitués. Au-delà du concept original de "gadget", il faut se rendre à l'évidence : Jacques n'a pas assez de chansons à sa disposition. Une preuve ? Quatre titres sont cosignés, ce qui étonne de sa part, lui qui a l'habitude de concevoir intégralement paroles et musique. Les cosignatures, néanmoins, ne sont pas infamantes, puisqu'il s'agit de celles de Simon Boisseson, Micky Finn et Eric Serra (*Le Grand Bleu* en personne). Les biographes Vassal et Leduc sont impitoyables : "... une impression de confusion et de travail bâclé (un comble, puisque

cela a duré des mois), en tout cas d'inabouti. La proverbiale spontanéité d'Higelin, qui a si souvent fait merveille, se retourne ici contre lui."

En revanche, le disque recèle de purs joyaux (*La ballade de chez Tao* notamment). Comme on dit à l'école, "peut mieux faire" !

Ce disque, mi-brillant, mi-lasant, peut apparaître à certains comme une parenthèse dans la carrière de Jacques. Ce ne sera pas la seule : avec toutes les hésitations, les errances, les tâtonnements qui vont de pair pour l'artiste avec l'accouchement d'un disque studio, il va à nouveau remettre en question certaines séances qui sont loin de lui donner satisfaction. En effet, tandis que Laurent Thibault travaillait sur le premier album de Patrick Coutin (celui contenant *J'aime regarder les filles*), Higelin enregistrait à Montfermeil. Durant le printemps 1983, il réalise qu'il n'est pas satisfait du tout du résultat obtenu, et décide de retrouver Thibault pour, une fois encore, tenter de sauver les meubles. Les deux amis se remettent au travail durant 17 jours... presque pour rien : le disque ne fut jamais édité. En revanche, il fut procédé à un réhabillage de l'album **Higelin 82**, tirage "à part" qui fit l'objet d'une publication confidentielle, promo,

hors commerce et numéroté, sous le titre **Higelin à Montfermeil**, contenant purement et simplement le 33T et le maxi 45T de **Higelin 82**. C'est l'époque des projets avortés : Jacques envisage également une collaboration avec son vieil ami Paco Ibanez. Là encore, l'idée tombe à l'eau.

N'ayant aucun nouvel album de studio à proposer au public, fêste la solution du 33T de concert, un de plus, et peut-être un peu trop rapproché du précédent. Fin 1983, Jacques envisage, pour son passage au Casino de Paris, un spectacle innovant, avec de nombreux participants, dont la regrettée Pauline Lafont et sa mère Bernadette, Tom Novembre et, bien sûr, Armande Altaï. Or, sans doute par manque de temps, le spectacle sera beaucoup plus dépouillé que prévu. Ce qui n'empêchera pas la qualité d'être au rendez-vous, au contraire : une plus grande rigueur résulte de cette simplification du show, et permet de l'étirer jusqu'à une durée de trois heures. Le spectateur qui a payé sa place n'est pas volé. Jacques, sa femme Kuelan et leur amie Aziza sont portés par les musiciens (Patrick Gauthier, Didier Malherbe, Olivier Paltsou, Emmanuel Roche, Jean M'ba). Clin d'œil aux célèbres revues de Mistinguett et Joséphine Baker, Jacques

emprunte le célèbre “escalier”... mais en le remontant ! Le grand public conservera toujours en mémoire la célèbre affiche réalisée par Razzia, montrant Jacques Higelin à l'accordéon. Or, le répertoire du Casino de Paris compte en tout et pour tout... un seul titre interprété à l'accordéon !

Il fallait, pour un public exigeant “qui en demande”, en quantité et en qualité, maintenir une présence chez les disquaires. Les nouvelles chansons se faisant rares (rien de bien neuf dans le 33T *Casino de Paris*, sinon le *Bal des sapeurs-pompiers*), ce nouvel album “live” était la seule alternative. Et une fois de plus, contre toute attente, nous assistons au retour de... Laurent Thibault, démissionnaire dès le début de l'enregistrement du “live” précédent !

C'est presque un miracle que ce disque puisse exister car la voix de Jacques n'est pas au mieux de sa forme, loin s'en faut. Il a fallu “bidouiller”, rattraper, rechercher les prises acceptables. Le public, bien sûr, ne se rend pas bien compte du travail qu'il y a en profondeur, après l'enregistrement d'un ou de plusieurs concerts. Mais Laurent Thibault, lui, était chargé de la mission ingrate d'informer chaque soir, les artistes que les enregistrements qui venaient d'être réalisés



Mercury-Phonogram
6010 635, 1983

semblaient inexploitablement pour une parution sur disque. Sur scène, ça passait, mais dans l'intimité d'une piaule d'étudiant, calmement, objectivement, il y aurait eu trop de “couacs”. Outre les problèmes vocaux de Jacques, la technique méritait quelques modifications (les retours durent être changés). Quant aux musiciens présents, Thibault ne les connaissait pas tous assez bien pour effectuer un travail impeccable, et encore moins se permettre de leur donner des directives..

LE HASARD DES RENCONTRES

PARMI les nouveaux accompagnateurs de Jacques figure un certain Diabolo dont le par-

cours sort de l'ordinaire : ce coursier parisien consacrait son temps libre à apprendre à jouer de l'harmonica. Un jour, il décide de plaquer ce boulot, et rejoint rapidement les musiciens "souterrains", ceux qui se produisent dans le métro. Il passe, parfois, une soirée dans une boîte, *l'Eldorado*. Un soir, justement, Higelin y traîne son spleen, y jouant du piano. Pas dégonflé, Diabolo monte sur la petite scène et accompagne Higelin. Après l'improvisation, échange de numéros de téléphone. Le lendemain, Diabolo retourne faire la manche. Un mois plus tard, coup de fil : "*Prépare-toi pour venir à Hérouville*". Puis ce furent les concerts du Casino de Paris... C'est également à *l'Eldorado* que Jacques Higelin découvre son futur guitariste Jean M'Ba. Sept mois plus tôt, Jean, originaire de l'Ariège, débarquait à Paris, après avoir passé un an à Los Angeles. Il est repéré par notre chanteur : alors qu'il se produisait avec son groupe, Higelin se joint à eux pour un "bœuf". Malgré les problèmes rencontrés par Laurent Thibault lors de l'enregistrement du **Casino de Paris**, le résultat tient la route, et c'est un disque dont nul n'a à rougir. Comme pour **Higelin à Mogador**, il est fort probable que les meilleurs concerts soient ceux des derniers soirs. Thibault

reste persuadé qu'avec l'ultime concert, il y avait de quoi produire un fabuleux "double live". Peut-être qu'un jour...

Après ces soirées mémorables, pour une fois, pas question de tournée. Jacques va se reposer quelques temps, puis reviendra assurer deux soirées au Printemps de Bourges édition 84. Un tour de force : il se produit, par deux fois, pendant cinq heures, devant à chaque fois 6500 fans !

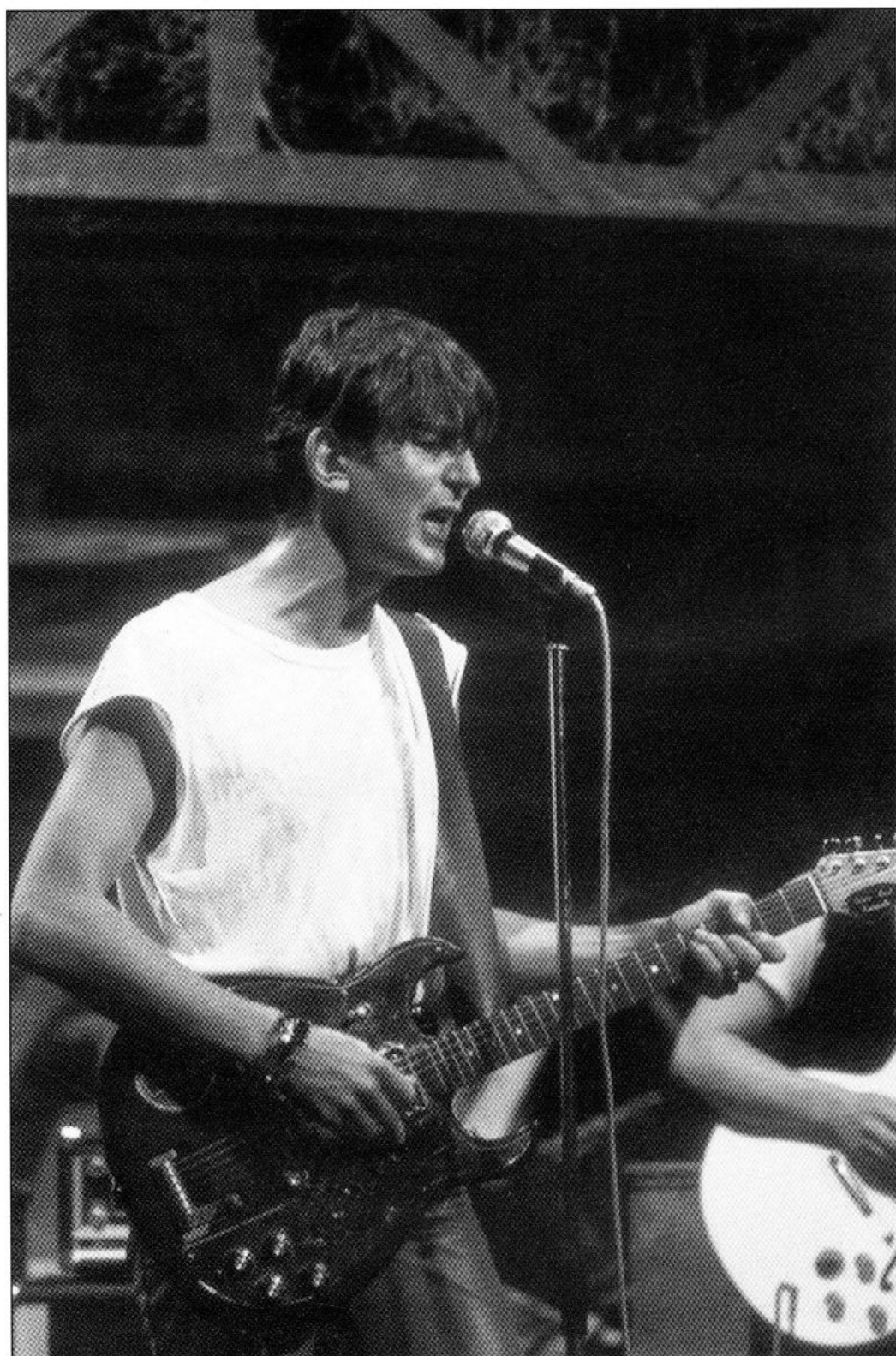
21 mai 1984 : Jack Lang, alors ministre de la Culture, propose aux Parisiens un spectacle hors du commun : Philippe Petit, le funambule mondialement connu, va traverser l'esplanade du Trocadéro... par le dessus, tandis qu'Higelin, en bas, l'accompagne au piano. Il y aurait eu cent mille spectateurs.

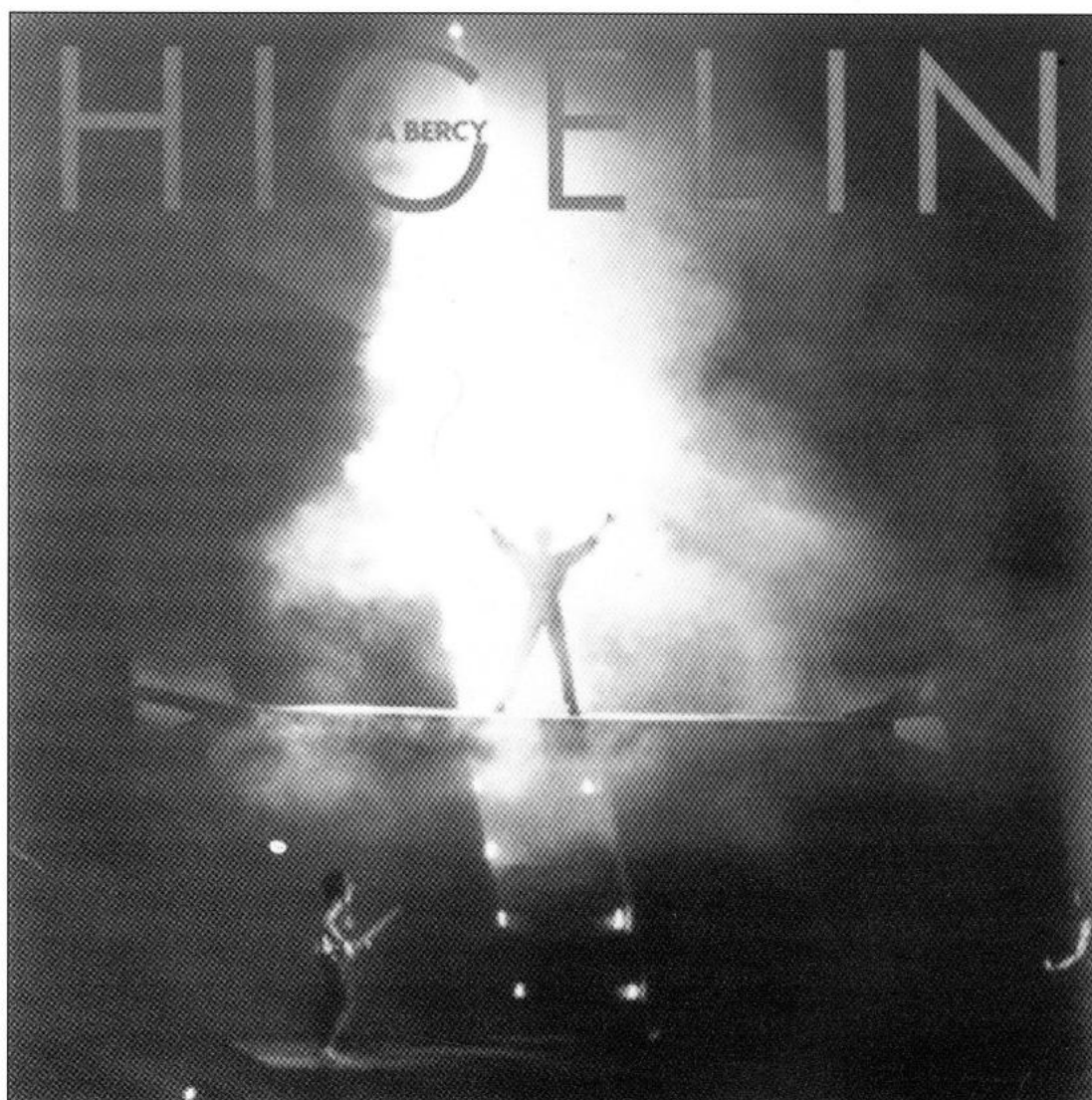
A l'été, enfin, après un détour par la Suisse, Jacques est invité au Canada, où il est encore peu connu. Il se produit à Montréal, dans de fort étranges conditions, devant une foule de 60 000 personnes, toutes venues habillées en rose à la demande de Diane Dufresne (un titre, *Champagne*, sera d'ailleurs enregistré en duo). Jacques a dû mourir de jalousie de ne pas avoir trouvé l'idée lui-même, et de plaisir... de rencontrer, au féminin, quelqu'un d'aussi "barjot" que lui !

De retour au pays, il bricole épisodiquement son futur album,

commencé l'automne précédent (1983) à Hérouville avec le fidèle Laurent Thibault, avant de s'exiler en Afrique, fin 84, pour une tournée qui lui fait traverser Zaïre, Cameroun, Bénin, Sénégal et Côte-d'Ivoire. Retour en Europe pour participer au car-

naval de Venise, en février 1985. Et maintenant, faut bosser, mon gars : ton public ne va pas longtemps se contenter d'albums de concerts constitués de reprises d'anciens morceaux. Il est temps de reprendre la plume et le cahier de partitions...





EMI 2609 953 1986

CHAPITRE 5 :

L'OMBRE

D'UN DOUTE

Le doute, pour Jacques, s'est souvent manifesté, non seulement dans sa vision de la société, mais aussi dans son œuvre, ou plus exactement, dans son propre jugement sur son œuvre. On se souvient qu'il n'était pas pleinement satisfait de ses interprétations des chansons de Boris Vian, au milieu des années 60... On se souvient qu'il avait quitté la firme Saravah, craignant de rapidement cesser d'évoluer. Cette quête du renouvellement, c'est le refus de l'animal de tourner en rond dans sa cage.

1985 : Aï : *Jack in the box / Slim black boogie / Fiche anthropométrique / Cult movie / Captain dodécaphonique dada / Excès de zèle / Coup de lune / Broadway / Mamy / Adios / La croisade des enfants / Je ne sais / Aï / Laura Lorelei / Serre-moi / Victoria et participation au collectif "Ethiopie" des "Chanteurs sans Frontières".*

1986 : Higelin à Bercy

1988 : Tombé du ciel : *Follow the line / Bras de fer / Parc Montsouris / Higelin, tombé du ciel / Poil dans la main / Chanson / Tom Bondalidom / Ballade pour Roger / Le drapeau de la colère*

/ Symphonie des droits de l'homme (instrumental).

1990 : Album Concert *Follow the live*

1991 : We are the showmen / Ce qui est dit doit être fait / Illicite / Ballade pour Izia / L'homme oiseau / Il n'y a pas de nom (pour le repos de son âme) / Criez priez / Les ailes du silence.

1992 : Album concert *Le Rex*

1994 : Aux héros de la voltige : *Le berceau de la vie / Electrocardiogramme plat / Sur la grande roue / Hot chaud / Le dragon, le tigre et la geisha / Trou noir / Adolescent / Le naïf haïtien / Aux héros de la voltige.*

1998 : *Chambre sous les toits / Une tranche de vie / Broyer du noir / L'accordéon désaccordé / La vie est folle / Rififi / Luxe, calme et volupté / L'héritière de Crao / Y'a pas de mot / Paradis païen.*

Durant l'été 1984, Valérie Lagrange, son amie de longue date, visionne des films à la BBC et réalise l'immensité du malheur de l'Ethiopie ravagée par la soif et la famine. L'idée généreuse de Valérie consiste à organiser un concert de charité dont les fruits seront versés intégralement au profit du pays dévasté. Mais entre l'idée et sa réalisation, il y a tout un abîme de difficultés à surmonter. Trop, sans doute, pour l'artiste isolée. Les mois passent, et c'est un jour le déclic pour Valérie qui ne cessait de chercher un moyen pour concrétiser le projet : il faut d'abord enregistrer un disque, à l'image du "Band Aid" monté par Bob Geldof en Grande-Bretagne. Pour le concert, on verra ensuite. Aussitôt, elle contacte Higelin, ainsi que le groupe Téléphone et le chanteur Renaud, qui sont dans la même maison de disques qu'elle (Virgin). Nous sommes alors au début de l'année 1985. Renaud écrit le texte, Frank Langolff compose la musique. Trente-six musiciens sont réunis

au Palais des Congrès sous le nom collectif de Chanteurs sans Frontières (Jean-Jacques Goldman, Julien Clerc, Coluche, France Gall, Hugues Aufray, Cabrel, Louis Chédid, etc.) pour interpréter *Ethiopie*. Le disque connaît un vif succès : un mois et demi après sa commercialisation, Coluche pouvait remettre un chèque de dix millions de francs à l'organisation Médecins sans Frontières et au bout de six mois, deux millions d'exemplaires avaient été vendus.

A la même époque, Jacques Higelin s'implique dans un projet de disque pour enfants, ***Le carnaval des animaux***. Œuvrette passée assez inaperçue à l'époque et aujourd'hui oubliée, elle consiste, pour lui, à réciter *Pierre et le loup* sur la musique de Prokofiev. Mais pour les fans, la surprise naîtra courant 1985. Le nouvel album de Jacques (double, d'ailleurs) nous parvient sous un sublime emballage. Finis la cape rouge et noire et le sourire de vampire séducteur. Après les ballades de Tao ou d'autres, après la Corse ou Cayenne, voici un Higelin urbain, parisien. Micro au poing, plus grand que King-Kong ou Géant Jones, il semble s'apprêter à ravager la métropole (le même esprit transpire sur la pochette de l'album ***Le Rex***, Jacques... encore plus géant, encore plus

dément). A nouveau, nous assistons au renouvellement des musiciens qui l'accompagnent. Indiscutablement, les arrangements continuent de s'enrichir. Jacques lui-même, au fil des ans, n'a cessé de jouer de nouveaux instruments : piano, guitare et clarinette dès ses débuts, puis banjo, guitare basse, flûte, claviers, accordéon, sanza, balafon... et ses musiciens ne sont pas n'importe qui : Didier Malherbe, Eric Serra, les frères Guil-

lard, Jean-Louis Mahjun, François Bréant. Le son a presque une couleur "à l'américaine" ; cela s'explique aisément : le producteur est, cette fois, le Québécois Pagliaro. Michel Pagliaro fut précédemment interprète. Le rock, il connaît (il cosignera deux titres d'un futur album, en 1994). Certains observateurs considèrent qu'une sélection plus rigoureuse des titres aurait conduit à un seul 33T fabuleux constitué de huit ou neuf mor-

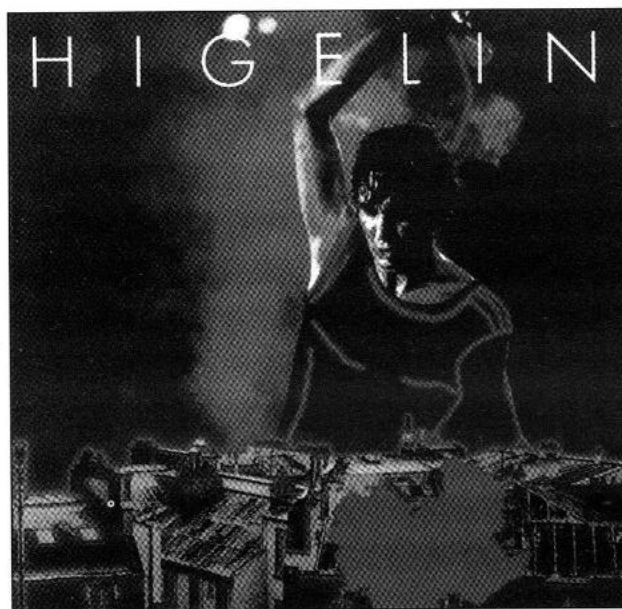
ceaux, plutôt qu'à deux 33T (16 titres) avec des hauts et des bas. Mais l'on avait dit la même chose avec le *Double blanc* des Beatles !

Aï fit souffrir son créateur, mais aussi la maison de disques : l'enregistrement a coûté énor-

mément d'argent, beaucoup trop, et a duré trop longtemps... "C'est une période qui a été trop lourde. Ça n'en finissait plus. D'une certaine mesure, dans *Aï*, j'étais en train de mourir. Ce qu'a confir-

mé Bercy, où j'ai mis toutes mes forces. Mais peut-être était-ce une bonne chose que je meure dans ce genre d'entreprise ?" (*Paroles et musique* n°12).

Ce disque représente un palier dans l'œuvre d'Higelin. Un peu comme ces plongeurs qui sont descendus trop profondément, et qui, au moment de la remontée, doivent se stabiliser quelques instants pour éviter que la différence de pression trop rapide ne leur fasse exploser les entrailles ou le cœur !



**Pathé-Marconi
172 9563, 1985**

Depuis le début des années 60, le chanteur est allé très loin, dans la démesure scénique et verbale ; il est peut-être temps pour lui de se calmer, au moins provisoirement. Ce nouvel album se tourne plus vers la forme que vers le fond. Un album de climats, plus que de sentiments. Un diamant poli plutôt qu'une pierre précieuse brute. En un mot comme en cent, la sophistication a pris le pas sur l'énergie.

Mais cette dernière n'a pas disparu. Jacques la garde pour les concerts, comme ceux qui auront lieu, la même année, au Pavillon omnisports de Bercy (POPB). Albert Koski s'est sérieusement endetté pour permettre à Jacques Higelin de se produire dans cet endroit gigantesque qui lui fait un peu peur. C'est sa première "vision mégalomaniacale", admet-il. Les dimensions du lieu risquent bien "d'écraser" Jacques qui n'y sera rien de plus qu'une fourmi, ou, éventuellement, une cigale ayant chanté tout l'été. Comment faire vivre, remplir cet espace ? Idée de génie de notre Higelin qui réalise que seuls les Africains ont suffisamment de pouvoir pour envoûter le public. En souvenir de sa tournée africaine entamée en décembre 1984, Jacques invite Youssou N'Dour, Mory Kante et les Super Etoiles de

Dakar à partager son spectacle mis en scène par Patrice Chéreau. D'ailleurs (grâce à des visionnaires comme Peter Gabriel), on parle de plus en plus à l'époque, de "world music". Est-ce que les disques publiés par Saravah n'étaient pas, déjà, de la "world music" ? Plus tard, Jacques fera également beaucoup pour faire connaître Zap Mama, groupe féminin belgo-zaïrois.

AU CŒUR DE LA DÉPRIME

BERCY, dans le vif de l'action, reste comme une arête en travers de la gorge. Mais avec le temps, ce n'est pas finalement, pour l'artiste, un souvenir douloureux. Jacques y a appris à se sentir un tout petit bonhomme, presque un enfant.

C'est Albert Koski qui a déterminé le lieu. Un lieu qui, a priori, apparaît trop grand pour Jacques. Le public, dans l'ensemble, suit le mouvement. Quoique quatre semaines, c'est un peu trop long pour que les 16 000 places disponibles soient remplies chaque soir, mais, dans le pire des cas, il y avait au moins 5 000 personnes, et, la plupart du temps, 15 000. C'est donc, à proprement parler, une réussite populaire. La critique, quant à elle, ne fut pas toujours tendre. Mais au-delà du "bizness", c'est surtout l'ex-

périence qui fut primordiale, et Jacques en reste reconnaissant à son ami Koski, puisque les deux hommes ont collaboré plutôt deux fois qu'une (Mogador en 1981, le Cirque d'Hiver en 1982 et le Casino de Paris en 1983 avaient précédé Bercy). Cette série de concerts au POPB donne naissance au triple album **Higelin à Bercy** qui sort courant 1986. Dans la foulée, il en-



EMI 2609 953, 1986

chaîne avec une tournée qui prend fin à Mulhouse, le "pays" de son père, ce père adoré à qui il dédie le titre *Parc Montsouris*. Un retour aux sources, au moment où il s'interroge plus que jamais. Durant trois années qui, finalement, furent salutaires, Jacques en était venu à douter totalement de lui-même, au point de souhaiter tout abandonner, et principalement son métier, sa vocation. Une de ses raisons de vivre. Tout cela apparaît presque comme suicidaire ; en tous cas, c'est révélateur d'une grande dépression. Pour peut-être la première fois de sa vie,

il ne joue plus de musique. Il considère avoir fait son temps, préoccupation qui le taraude depuis de longs mois. Seul le piano, ami fidèle, trouve grâce à ses yeux. Cette crise morale s'ac-

compagne des habituels symptômes : alcool, ennui, envie de rien. Il sera finalement sauvé par la redécouverte des lettres qu'il avait écrites à vingt ans, comme il l'explique au journal mensuel *Paroles*

et musique (n°12) :

"J'ai fini par trouver tout le monde formidable, sauf moi. Ce qui est une preuve d'orgueil incommensurable. J'étais arrivé à des extrémités. Je me trouvais mauvais en tout. Je me détestais. Je buvais beaucoup. Je me détruisais. C'est alors que je suis tombé sur les lettres d'amour que j'avais écrites à vingt ans. J'y ai consacré quatre mois. J'ai tout relu, et j'ai décidé de les rendre publiques pour que les gens qui m'aiment sachent qui j'étais avant d'être connu (...) Ce jeune homme, il n'est pas mort. Il est en moi."

LA CINQUANTAINE !

C'est vrai que Jacques n'est plus un jeune homme : il approche de la cinquantaine. Mais il s'en fout de vieillir, il ne regrette pas sa jeunesse. Il a bien vécu, et considère que l'avenir est à envisager sous un angle tout à fait différent, mais tout aussi passionnant que le passé. D'abord et surtout, ne pas se laisser aller à la lassitude, à la fatigue de la vie. Sentir son corps s'alourdir, ça n'est agréable pour personne mais, tout comme l'adolescence, ce n'est qu'une étape à franchir. Un passage difficile qu'il faut accepter. A l'orée de la cinquantaine se profile une autre forme de combat. Persuadé qu'il faut tirer le meilleur du pire et ne jamais s'endormir dans la plainte, Jacques est encore trop révolté par l'idée qu'on se fait généralement de la vieillesse, et qui s'accompagne de résignation, de renoncement à toute forme de combat, du travail à la recherche du plaisir; il sait qu'il va devoir dépasser cet état pour entrer dans

une autre révolte, afin de devenir un vieillard non résigné. La preuve qu'il a peut-être autant, sinon plus de courage que lorsqu'il était jeune : le voilà prêt à sauter en parachute, chose qu'il avait refusée trente ans plus tôt.

Au moment où paraît ***Tombé du ciel***, Jacques semble, paradoxalement, au plus bas. A croire qu'il a sauté en abandonnant le parachute dans la carlingue ! *"Il arrive qu'en tombant, explique-t-il à Marcel Amont, on trouve une nouvelle position"* et développe sa pensée au micro d'Anne-Marie Paquotte : *"A un moment donné, je l'avais perdu de vue, le ciel. J'étais dans les limbes, ou l'enfer. Ou le purgatoire. C'est un beau mot : il faut se purger de soi. J'ai pris des distances avec la chanson. J'ai pris de l'intérêt à d'autres choses, j'ai fait*

de la barre classique. C'est important, le corps, surtout quand tu tournes trop dans ta tête. Le corps a de l'esprit aussi."

Le public, lui, n'a pas l'ombre d'un doute, et il



EMI 7915 141, 1988

achète, en masse, ce nouvel album qui devient très rapidement disque de platine. Jacques lui-même, dans un premier temps, est étonné du succès de la chanson-titre qui, fi-

nalement, avait été enregistrée à la dernière minute, et aurait bien pu ne pas du tout figurer sur le disque ! Au moment de déposer sa chanson à la SACEM, Jacques constate que Charles Trénet a déjà déclaré ce titre. Coïncidence, certes, mais il ne peut y avoir deux chansons différentes déposées sous un même titre. En conséquence, la chanson sera enregistrée sous le titre *Higelin tombé du ciel*. Jacques attribue le succès de cette chanson au fait qu'elle est joyeuse, folle et drôle, sa musique simple sans être simpliste. L'album suivant, ***Aux héros de la voltige*** aura effectivement, plus de mal à rentrer dans le cœur des gens car il ne possède pas de titre phare (ou titre locomotive, comme vous voulez). Pour ***Tombé du ciel***, Jacques a choisi Jacno (celui-là même qui s'illustre au sein des Stinky Toys



EMI 881 271 2, 1994

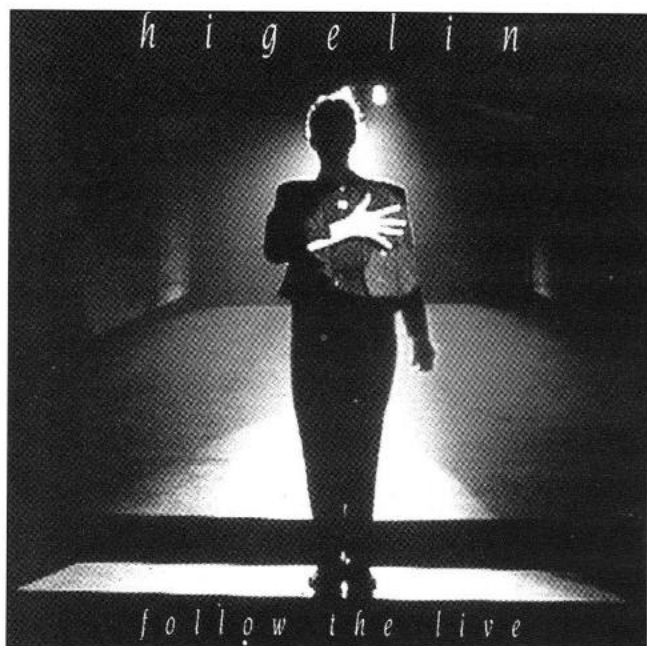
en 1977) comme producteur et comme directeur artistique, et William Sheller est venu prêter main forte pour certains arrangements particulièrement délicats.

Higelin a

souhaité enregistrer un album plus clair, plus simple. Pour y parvenir, il s'enferme deux mois avec un "huit pistes" et des claviers. Tout cela possède un petit côté expérimental. Dans son petit laboratoire, il cherche, il trouve des tas de sons, d'idées nouvelles ; privilégiant cette légèreté de création au travers de chansons courtes et efficaces, il accouche d'un "disque de baladin, un voyage".

ON THE ROAD AGAIN...

JACQUES Higelin reprend la route : en 127 étapes, il part à la rencontre de 700 000 fans. Béatrice Soulé consacre un film au grand showman : *Higelin s'en va en rêve* (Grand prix du concert live 1990). Jacques a convié Brigitte Fontaine à se joindre à la revue,



EMI 794 1372, 1990

car il a eu envie de reprendre leur fameux titre *Cet enfant que je t'avais fait*. Lorsqu'on lui parle de "retrouvailles", Brigitte, qui vient de passer huit années assez difficiles, rectifie le tir : ce sont, à son sens, des "trouvailles" ! De bonne grâce, Brigitte accepte de chanter à La Villette, pensant apparaître au cours de deux ou trois concerts seulement (d'ailleurs, son nom n'apparaît pas sur l'affiche). Finalement, elle "tourne" avec Jacques pendant trois mois, interprétant *Laila*, avec Jacques à l'accordéon, puis des extraits de son album le plus récent, ***French corazon***, prenant goût à ces grandes salles de spectacle qui, jusqu'alors, l'impressionnaient, lui faisaient peur (les deux amis continueront un bout de chemin ensemble, le chanteur assurant la mise en scène du spec-

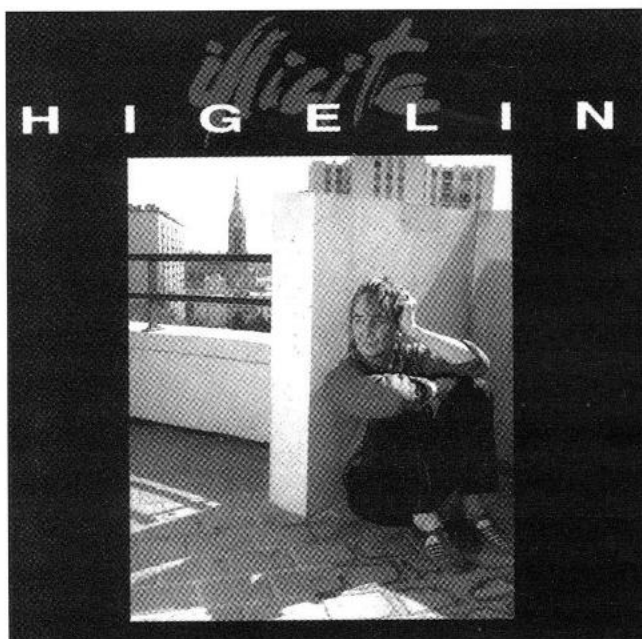


EMI 796 4942, 1991

tacle de Brigitte Fontaine au Bataclan en 1993, puis *Genre humain* en 1995 et *Les palaces* en 1998).

La tournée 89 connaît son point d'orgue au Zénith pour un concert de "bonne année" le 31 décembre. Homme de scène jusqu'au bout des ongles, il publie encore un album en concert, ***Follow the live***, tandis que, bientôt, sa firme discographique publie un coffret de l'artiste, ***Intégrale studio 1974-1988*** en neuf CD, et une compilation, ***Au cœur d'Higelin*** en deux CD, ce format, on le présente, étant destiné à remplacer le vinyle.

Lorsque paraît l'album ***Illicite***, à l'automne 1991, le monde s'empêtre dans la sinistre et fort médiatisée guerre du Golfe. Au même moment, Jacques voit naître son nouvel enfant. Dans ce contexte



EMI 798 277, 1991

inquiétant, menaçant, lui qui a connu la Seconde Guerre mondiale et la guerre d'Algérie, se doit de rester serein et de garder son sang-froid. Pas question de céder à la panique. En cas de conflit, allait-il hurler "Restez pas dans les caves, sortez les fusils", ou plutôt apaiser ceux qu'il aime, ceux qui l'entourent ? Nous constaterons d'ailleurs que son prochain album en concert, **Le Rex** (1992) ressuscite ce vieux titre de 1974 : *Est-ce que ma guitare est un fusil ?* qui, brusquement (et on ne peut que le déplore) revient tristement d'actualité. Cette chanson mythique, Jacques l'avait "trouvée" au début des années 70 lors d'une marche en montagne, chantant, criant à tue-tête tout en s'enregistrant sur un magnétophone portable ; ce n'est que beaucoup plus tard



EMI 781 014, 1992

qu'il avait trouvé pour elle son accompagnement rock idéal ; publiée en 1975, elle ressurgissait seize ans plus tard. Cette guerre au Koweït réveille les angoisses d'enfant de Jacques qui a connu les bombardements ; lui qui est "*né dans un spasme, dans un grand brasier haletant*" craint pour son nouveau-né. Le malheur n'existe pas qu'à l'étranger. En 1986, Jacques avait défilé avec les étudiants en colère. Il continue à ouvrir les yeux, se demandant comment l'on peut expliquer que l'abbé Pierre, à son âge, soit obligé de revenir sur le devant de la scène, pour une situation pire qu'en 1954, date à laquelle il avait créé son mouvement humanitaire. Dès lors, Jacques est partout, présent sur tous les fronts : avec l'abbé Pierre, avec le DAL (asso-

ciation pour le Droit au logement) ; il passe une nuit dans un hôpital au côté des infirmières en grève, se noie dans une manif d'agriculteurs...

En 1992, il participe à *Urgence* pour la recherche contre le sida (le double CD Virgin qui regroupe 27 artistes qui offrent tous un ou deux titres inédits). Le ministère lui propose la médaille de l'Ordre national du mérite. Il la refuse !

Le doute, pourtant, est toujours présent : plus qu'un autre, avec sa sensibilité propre aux artistes, il sait parler de la guerre en Yougoslavie, en Somalie ou ailleurs, il sait parler du sida, du chômage, des sans-papiers ou des sans-logis.

Mais, à un moment donné, il se demande si, finalement, son action est bien utile, car tout ça, c'est déjà dans les journaux, et tout le monde est au courant. Alors, est-ce qu'il faut écrire des chansons sur des sujets aussi graves ? Au contraire, ne vaudrait-il pas mieux aider les gens à oublier, le temps d'une chanson ? Quand tout va mal, une chanson légère, baignée d'insouciance, peut rendre heureux pendant trois ou quatre minutes, et c'est déjà ça de gagné !

Que le monde tourne mal, Jacques en a tout à fait conscience mais ce n'est peut-être pas le rôle d'un poète d'en rendre compte.

MOUVEMENT = LIBERTÉ.

DE tous les combats, il en est un qui le touche plus qu'un autre : celui pour la liberté. Jacques apporte sa tendresse à ceux qui en sont privés et va chanter dans des prisons. Il sympathise également avec Roger Knobelspiess, porte-parole des victimes du monde carcéral. Higelin, qui s'est produit à la prison de Saint-Maur, se dit ému par le courage et la ténacité de l'auteur du livre *Quartiers de haute sécurité*, et lui dédie *Ballade pour Roger* (Knobelspiess s'attirera également la bienveillance du réalisateur Jean-Pierre Mocky, qui lui proposera un rôle d'acteur). Higelin ne peut parvenir à concevoir la notion d'enfermement, quel que soit le crime commis, car il est profondément persuadé que ce sont les circonstances qui ont mené quelqu'un du ghetto à la prison. La prison lui semble être, de la part de la société, un aveu d'impuissance, et une formidable hypocrisie permettant de masquer derrière de hauts murs les failles et les tares de la société.

Jacques, qui est épris de mouvement et de liberté depuis son premier jour, voit dans l'un l'essence même de l'autre. Le mouvement lui apparaît comme une façon de vivre, un "way of life", une doctrine en faveur de la

liberté. Il pousse même le raisonnement jusqu'à suggérer que la sédentarisation, du fait qu'elle amène la notion de possession, crée toute cette hiérarchie qui va du chef à l'esclave, en passant par toutes les notions de seigneur et de vassal. Sans décréter que c'est une mauvaise chose d'avoir une maison, un endroit pour avoir chaud, se laver et se nourrir, il se demande si la sédentarisation n'est pas à l'origine de bien des maux.

Ce besoin d'espace synonyme de liberté, Jacques l'a toujours eu : dès son plus jeune âge, qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'il neige ou qu'il fasse beau, il ressentait en permanence le besoin de sortir de la maison, de se balader dans les champs, de siffloter et de se rouler dans l'herbe en chantant. Libre ! Besoin de mouvement, également. A tel point qu'en 1995 Jacques envisageait d'enregistrer un album dans plein de lieux différents, et même, pourquoi pas, avec des gens différents selon les morceaux, des gens vivant sur le lieu de l'enregistrement. Si cela se faisait, Jacques rejoindrait, dans cette démarche, certains grands noms du blues et du rock'n'roll américain des années 50 et 60 qui sont suffisamment connus pour qu'on leur demande de se produire dans le monde entier... mais qui, cependant, ne sont pas assez fortunés

pour payer un groupe pour les suivre en permanence, sur la route ou dans les airs. En conséquence, ces véritables talents déjà âgés, lorsqu'ils arrivent, dans chaque ville nouvelle, se mettent en quête de quelques musiciens disponibles pour une soirée ou deux. Et l'œuvre de ces types est si connue que tous les musiciens du monde entier ont appris à jouer le blues ou le rock'n'roll sur leurs compositions devenues, depuis, des classiques, des standards. Existe-t-il, sur la planète, un seul musicien de rock qui ne sache jouer *Carol*, *Sweet Little Sixteen* ou *Memphis Tennessee* ?

Revenons néanmoins en janvier 1992. Jacques investit le Grand Rex, une salle aux dimensions bien plus modestes que le POPB. Il y reste six semaines. Ambiance plus intimiste ! Ces concerts, à nouveau, feront l'objet d'une publication sur disque. Jacques, au contraire de certains artistes, ne ressent pas la moindre lassitude à chanter et rechanter sans cesse ses chansons qui prennent de la bouteille puisque pour lui, chaque soir est différent. Quitte à prendre des gamelles ! En conséquence, ses chansons ne cessent de se transformer, de se bonifier :

— "*Mes anciennes chansons, je les ai en bouche. Avec le temps, elles deviennent de plus en plus jouis-*

sives à chanter.” (*Paroles et musique* n°12)

Pour les nouvelles, c’est plus délicat. On se souvient qu’il avait houspillé Laurent Thibault au sortir du mixage de *No man’s land*, tandis que Laurent lui affirmait au contraire que c’était jusqu’alors son meilleur disque. Jacques Higelin reconnaît avoir bien du mal à s’extasier sur chacun de ses nouveaux disques, préférant laisser au public le choix de les aimer, les adopter, ou, au contraire, de les repousser, reconnaissant que, parfois, il y a des chansons qu’il aime beaucoup et qui ne passent pas du tout en public.

Le studio d’enregistrement, en revanche, lui est beaucoup plus pénible, oppressant. Ce qui ne l’empêche pas d’accorder beaucoup d’attention aux albums, bien que n’étant pas dans son véritable élément. Toujours cet éternel besoin de liberté et de mouvement. Inconsciemment, un studio, lieu fermé et calfeutré par excellence, s’associe à l’idée de l’enfer carcéral. Une fois la porte fermée (et c’est indispensable), plus moyen pour lui de voir la lumière du jour, de savoir le temps qu’il fait. Ni même de savoir l’heure ! Et, comme si le fait d’être coupé du monde extérieur ne suffisait pas, les conditions d’enregistrement sont également régimentées par des

impératifs de budget et, donc, de temps. Or la location d’un studio d’enregistrement coûte très cher ; nul ne peut trop se permettre de gâcher des séances. Une chanson ratée, c’est plusieurs milliers de francs de foutus en l’air. Encore un élément qui restreint le peu de liberté qu’on peut trouver dans un tel lieu. On n’a presque pas le droit à l’erreur. Cet ensemble de conditions défavorables créent un milieu hostile où Jacques a tendance à s’enliser, voire à paniquer. Pour *Aux héros de la voltige*, quinze morceaux étaient prévus ; or seulement neuf figurent sur l’album. Trop de temps a été passé en studio. Jacques, qui est toutefois satisfait du résultat final, juge néanmoins qu’il aurait pu être encore plus réussi. Il reconnaît qu’il aurait peut-être dû s’y préparer un peu mieux avant de pénétrer en studio. Auquel cas, dix ou onze titres, au lieu de neuf, auraient peut-être pu figurer sur la pochette. Higelin n’est pas le seul dans ce cas ; il a constaté que beaucoup d’artistes ne vivent que pour la scène, et apprécient beaucoup moins le studio. Barbara était un cas type. Comme il le dit si bien : “*On ne peut pas être un cheval fou, et puis s’enfermer*”. Mais, lucide, il reconnaît que le mouvement perpétuel, lorsqu’il prend un rythme infernal (concerts,

disques, tournées, disques, concerts et tournées) a quelque peu des allures de fuite en avant.

VIEILLIR SANS DEVENIR ADULTE

L'HISTOIRE d'Higelin avec le monde du spectacle, c'est un peu *La chanson des vieux amants* de Jacques Brel. Brel, lui, avait carrément divorcé d'avec la chanson sans s'être véritablement remarié ensuite avec le cinéma, mais le fait d'apprendre son cancer n'était sans doute pas étranger à sa retraite. En ce qui concerne Higelin, le cas est encore bien différent : il aura pratiqué l'union libre avec la chanson, mais seulement flirté avec le cinéma, le théâtre et, pourquoi pas, la littérature, comme le prouve son emploi du temps des dernières années...

1993 : retour derrière la caméra. Celle, prestigieuse, de Jacques Doillon, pour les besoins du film *Un homme à la mer*, avec Nicole Garcia.

1994... Parution de l'album *Aux héros de la voltige*, son dernier pour la firme E.M.I. Pathé-Marconi, après vingt ans de bons et loyaux services. Ce nouveau répertoire est appuyé par de nombreux concerts à Paris,

au Cirque d'Hiver (du 25 octobre au 20 novembre 1994, puis du 14 au 21 février 1995), salle qu'il affectionne tout particulièrement, et par une tournée en régions du 17 janvier au 11 février 1995, puis jusqu'au 8 avril. Ensuite, enfin des vacances...

En 1996, en effet, notre chanteur voyage ; il sillonne le Canada, l'Australie, Cuba, la Nouvelle-Zélande, le Cambodge, le Viêt-nam, la Nouvelle-Calédonie...

Contractuellement parlant, Higelin s'apprête à signer sur le label Tôt Ou Tard distribué par WEA. Une page est tournée. Peut-être regrette-t-il de trop fréquentes rotations du personnel en charge de sa carrière, mais, quoi qu'il en soit, il garde une pensée affectueuse pour Philippe Constantin, Claude Dejacques, Michel Poulain, Christian Hergott, et, évidemment, Laurent Thibault, qu'il continue de voir.

22 septembre 1998... Parution, fort attendue, de l'album *Paradis païen* : quatre ans sans disque de Jacques, on n'avait jamais connu cela. Il a, dans une certaine mesure, concrétisé cet idée d'album "itinérant", entamé avec l'interprétation, à Douarnenez, accompagné par une

chorale
 enfantine,
 d'un titre
 toujours
 inédit, *Sous
 le disque
 d'or du so-
 leil levant*.
 Avec Ra-
 phaël Ben-
 n a r o c h ,
 Jacques Hi-
 gelin enta-
 me un péri-
 ple routier
 après avoir
 rassemblé



WEA
3984 246 822, 1998

au fil des
 mois : de
 cinquante
 chansons,
 Raphaël et
 Jacques par-
 viennent à
 en extraire
 treize indis-
 pensables,
 puis finale-
 ment dix.
 Le texte de
*L'accordéon
 désaccordé*,
 qui, sur l'al-
 bum, durera

une cinquantaine de cassettes,
 une guitare et un accordéon.
 Périple qui les conduit à l'île
 de Ré, chez Jean-Louis Foul-
 quier (animateur de Pollen sur
 France-Inter et concepteur du
 projet des Francofolies de la
 Rochelle). Durant un semestre,
 le chanteur apprend à utiliser
 un ordinateur pour mettre en
 mémoire, conserver et sélec-
 tionner ses trouvailles musi-
 cales aussi bien que ses bribes
 de textes, ses phrases poétiques,
 complètes ou non. Ceci lui appa-
 raît plus pratique que le crayon
 ou la machine à écrire. Il s'agit
 également de faire le tri dans
 des ébauches qui se sont accu-
 mulées depuis trois ans, ces
 fameuses cassettes, des cahiers,
 des notes éparpillées...
 L'élagage s'opère de lui-même,

quatre minutes, s'étalait à l'ori-
 gine sur 25 feuillets ! Plus pro-
 saïquement, *Chambre sous les
 toits* est née d'un rêve fiévreux,
 une nuit passée chez les Foul-
 quier. Une fois la sélection dra-
 conienne effectuée, Jacques
 revient en région parisienne.
 Avec Areski et un ingénieur
 du son, il bosse... dans son
 garage, à Pantin.

Ce pas en avant n'est pas
 incompatible avec des retrou-
 vailles : un titre, *Rififi*, est signé
 Areski et Fontaine.

1999... Un tour à l'Olympia,
 du 4 au 6 février. Preuve que
 Jacques Higelin est loin d'être
 enfermé dans un style musical
 plus qu'un autre, il se produit
 le 11 juillet au Festival de jazz
 de Nice, dont la programma-

tion, reprise en main par Michel Leeb, s'éloigne, cependant, de plus en plus du jazz (cette même année s'y produisent James Brown, Garou, James Taylor, Wilson Pickett et Véronique Sanson).

Métissage des genres musicaux. On ne peut plus dire que les passionnés de jazz ont des œillères.

L'avenir ?

“En vieillissant, la vie paraît plus courte parce qu'on va vers sa fin, mais étrangement on prend beaucoup plus de temps pour se consacrer à ce qu'on trouve essentiel. La pire des choses est un jour de se trahir, et de savoir qu'on se trahit tout en continuant quand même...”
(Paroles et musique n°12).

DISCOGRAPHIE

(1966) 33T **BORIS VIAN**
(Canetti 48 813)

Je rêve/L'âme slave/Dans mon lit/Huit jours en Italie, en duo avec Jimmy Walter/L'année à l'envers/La java des chaussettes à clous (les autres titres de l'album sont interprétés par Marie-José Casanova).

(1966) EP **JACQUES HIGELIN**
CHANTE BORIS VIAN
(Canetti 27 237)



j'improvise sur mon piano/A Django.

(1966) EP **MAMAN J'AI PEUR**,
avec Brigitte Fontaine
(Canetti 261 004)

La grippe/On est là pour ça
/Fleur de pavot (instrumental).

(1967) EP **LES ENCERCLÉS**,
B.O. du film
(Disc'AZ 1190)

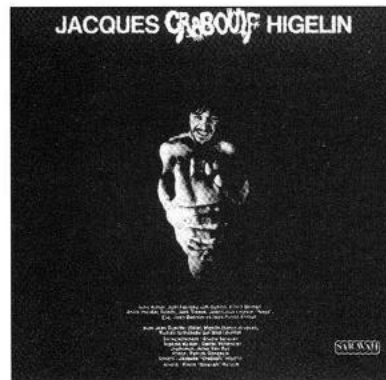
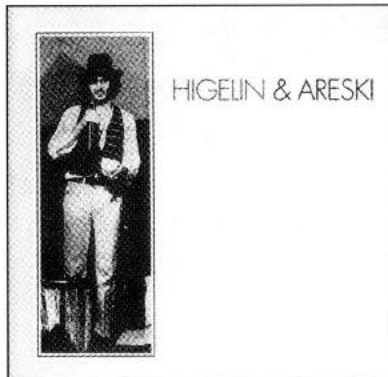
Cet enfant que je t'avais fait
/Les encerclés/Le roi de la naphthaline.



(1966) EP
(Canetti 27 269)
L'Isabelle/Priez pour Saint-Germain-des-Prés/Quand

(Ce disque fut réédité par Saravah, référence SHB 516X).





(1969) 33T HIGELIN ET ARESKI
(Saravah SH 10 005)
 L'inutile/Signalétique/
 13'40", 5-10/Je veux des cou-
 pables /L'ours/Six pieds en l'air/
 J'aurais bien voulu/Chope la
 soupape/Remember.

I love the Queen/Tiens j'ai dit
 tiens/Je suis mort qui, qui
 dit mieux / Aujourd'hui blues/
 Musique rituelle du Mont des
 Abesses (XX^e siècle, XVIII^e
 arrondissement).



(1969) 45T Higelin et Areski
ET VOÛALA LE PIANO
(Saravah SH 40 010)
 Remember/Je jouais le piano

(1971, réédition) 33T DOUZE
CHANSONS D'AVANT LE DÉLUGE,
 avec Brigitte Fontaine
(Canetti 48 846)

(1970) 45T J'aurais bien voulu
 /Six pieds en l'air *(Saravah*
SH 40 010)

Maman j'ai peur/L'Isabelle
 /C'est pas d'ma faute/Priez
 pour Saint-Germain-des-Prés
 /On est là pour ça/On n'est pas
 des chiens/Quand j'improvise
 sur mon piano/La grippe/
 Les dieux sont dingues/
 A Django/Dévaste-moi/Fleur
 de pavot.

(1970) 45T Nini/Aujourd'hui
 blues *(Saravah SH 40 040).*
(1971) 33T JACQUES "CRA-
BOUIF" HIGELIN
(Saravah SH 10 020)



(1974) 33T *B.B.H. 75*

(Pathé-Marconi 2C 064-12 999)

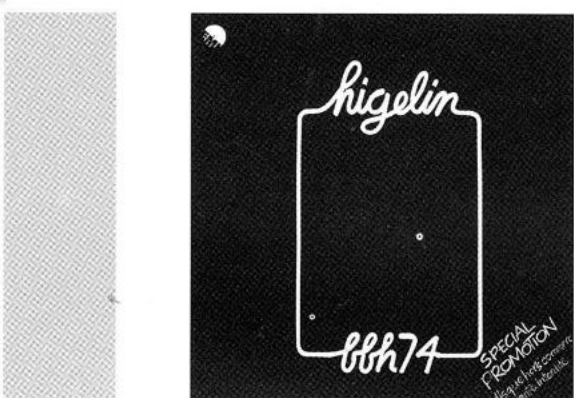
Cet album existe également en édition promo hors commerce véritablement rarissime, sous le titre ***B.B.H. 74*** (EMI SP 357).



/Irradié/L'ange et le salaud/La fille au cœur d'acier/L'hymne aux paumés/Le courage de vivre/Ballade pour un matin.

(1975, réédition) 33T *QUINZE CHANSONS D'AVANT LE DÉLUGE*, avec Brigitte Fontaine
(Canetti 48 861)

Dans mon lit/Quand tu n'es pas là/Le train/Je rêve/La vache enragée/La vie sur les bras/Huit jours en Italie, en duo avec Jimmy Walter/La cotelette/La java des chaussettes à clous/Hallucinante aventure /Le sac/L'année à l'envers/Je suis décadente/L'âme slave/Le mauvais coton.



Réédité en 1984 (*série Fame, Pathé-Marconi 112 9 991*) Paris-New York, New York-Paris/Cigarette/Mona Lisa klaxon/Chaud, chaud, business show/Est-ce que ma guitare est un fusil ?/Une mouche sur ma bouche/Cesophage boogie, cardiac blues/Boxon.

(1975) *IRRADIÉ*

(Pathé-Marconi 2C 066-14 250)

Rock in chair/Oh, fais-moi l'amour/Mon portrait dans la glace/Un œil sur la bagarre



(1975) *L'ANGE ET LE SALAUD*
(EMI SP 428 hors commerce)



(1976) 33T *ALERTEZ LES BÉBÉS!*
 (Pathé-Marconi 2C 068-14 361)
 Le minimum/Géant Jones/La rousse au chocolat/Je veux cette fille/J'suis qu'un grain de poussière/Aujourd'hui la crise !/ Rien/Coup de blues/Alertez les bébés !/Demain, ça s'ra vachement mieux.

(1977) 45T Jaloux d'un rêve/Denise
 (Pathé-Marconi 2 C 006-14 488)

(1978) 45T Jaloux d'un rêve
 (version courte)/Jaloux d'un rêve (version longue)
 (Pathé EMI SP 575 hors commerce)

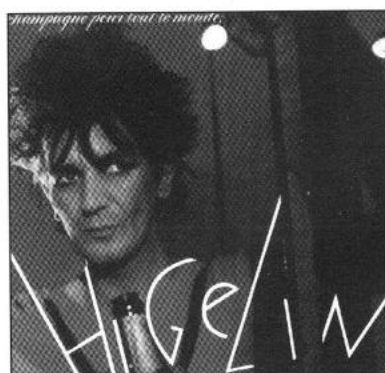
(1978) 45T Lettre à la p'tite amie de l'ennemi public n°1
 (Pathé EMI SP 618 hors commerce)

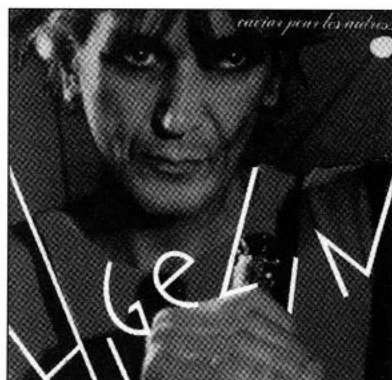
(1978) 33T *NO MAN'S LAND*
 (Pathé-Marconi 2 C 068-14 554)
 Cet album existe en tirage limité sur vinyle mauve, référence Pathé-Marconi DC 24 !
 Banlieue boogie blues/Pars/

Denise/Un aviateur dans l'ascenseur/Lettre à la p'tite amie de l'ennemi public n°1/L... comme beauté/Les robots/L'amour sans savoir ce que c'est.

(1978) Coffret *DIX ANS DE SARAVAH* (Saravah SHC 50 001, contenant quatre 33T).
 (Jacques interprète un titre rare : *Tango-Tango.*)

(1979) 33T *CHAMPAGNE POUR TOUT LE MONDE...*
 (Pathé-Marconi 2 C 068-14 844)
 Champagne/Cayenne c'est fini/Tête en l'air/Dans mon aéroplane blindé/Ah la la quelle vie qu'cette vie/L'attentat à la pudeur/Hold tight (sea food)/Captain bloody samourai/Vague à l'âme.





(1979) 33T CAVIAR POUR LES AUTRES...

(Pathé-Marconi 2C 068-14 843)
Mama Nouvelle Orléans/Trois tonnes de T.N.T./ Ci-gît une star/Avec la rage en d'dans/Je ne peux plus dire je t'aime/Beau, beau ou laid/Entre deux gares/Le fil à la patte du caméléon/Rappelle moi/On a rainy Sunday afternoon.

(1980) 45T Champagne/Trois tonnes de T.N.T. (Pathé-Marconi 2 C 008-72 047).

(1980) 33T LA BANDE DU REX (B.O. du film "108-13", Underdog distribution Carrière 67 494)

La bande du Rex/Etat de choc/Biz zig zag foot/The crazy zazou/Caravan gypsy jam/Duo pour une cavale/



Candide 80/Ballast blues/Mégalo-mélodie.

(1980) 33T INÉDITS 1970 (Saravah SHL 1 087)

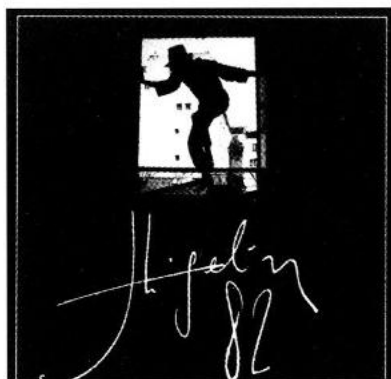
Sa dernière cigarette/Buster K./ Nini/Seul dans notre chambre/L'idiot/A moi les monstres.



(1980) coffret de trois 33T HIGELIN-ARESKEI (Saravah SHC 50 003)
Contient les albums **Higelin-Areski**, **Crabouif** et **Inédits 1970**.

(1981) 33T A MOGADOR Triple album en concert (Pathé-Marconi 2C 168 72 366/67 / 68).
Hold tight/Banlieue boogie blues/Mona Lisa klaxon/Mama Nouvelle Orléans/Je veux cette fille/Irradié/Le minimum/Tête en l'air/Géant Jones/Présentation des musiciens/Paris-New-York, New-York-Paris.

(1982) 33T HIGELIN 82 (un 33T + un maxi 45T) (Pathé-Marconi 2 C 170-72 636/7) (sur le 33T) : Encore une



journée d'foutue/Jack au
banjo/Nascimo/Boogie
rouillé/Manque de classe/
Lobotomie-autonomie/La bal-
lade de chez Tao.
(sur le 12") : Beauté cra-
chée/La putain vierge.

(1983) 45T Lobotomie, auto-
nomie/La ballade de chez Tao
(*Pathé 2C008-72706*)



(1983) 45T **INFORMULÉ**, duo
avec Armande Altaï enregist-
tré en public durant le spec-
tacle Jacques Joseph Victor
dort (*Mercury-Phonogram*
6010 635).

(1983) 33T **CASINO DE PARIS**
(*Pathé 165 4651*)

En concert : Œsophage boo-
gie, cardiac blues/Le bal des
sapeurs-pompiers/Encore une

journée d'foutue/La rousse au
chocolat/Cayenne, c'est fini/
Ne me faites pas dire ce que je
n'ai pas dit/Le fil à la patte du
caméléon/Mon portrait dans
la glace.

(1985) Double 33T **Aï** (*Pathé*
172 9563)

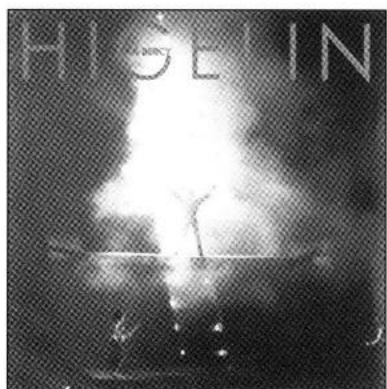
Cet album existe en tirage
limité sur picture disc !!!



Jack in the box/Slim black
boogie/Fiche anthropométri-
que/Cult movie/Captain dodé-
caphonique dada/Excès de zèle
/Coup de lune/Broadway
/Mamy/Adios/La croisade des
enfants/Je ne sais/Aï/Laura
Lorelei/Serre-moi/Victoria.

(1985) 45T Beau, beau ou laid
(*Pathé 2C008-72254*)





(1986) 33T *HIGELIN À BERCY*
(EMI 2609 953)

Trois 33T en concert : Ygare (par Mory Kante)/Le minimum/Tête en l'air/Irradié/Moule moule/Pars/La ballade de chez Tao/Champagne/Coup de lune/Aï/Laura, Lorelei/Jack in the box/Hold Tight/Cigarette/La rage en d'dans/Cult Movie/Mammy/Slim Black Boogie/Je ne sais/Victoria/Nascimo/Un aviateur dans l'ascenseur.

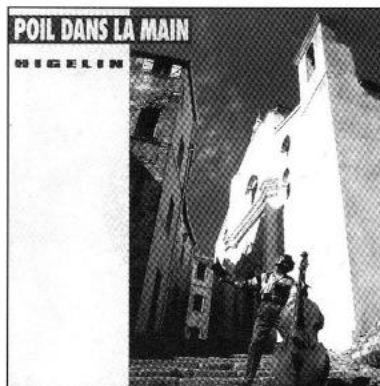
(1988) 33T *TOMBÉ DU CIEL*
(EMI 7915 141)

Ce disque existe sous deux pochettes légèrement différentes, avec ou sans mention d'un titre supplémentaire.

Follow the line/Bras de fer

/Parc Montsouris/Higelin, tombé du ciel/Poil dans la main/Chanson/Tom Bonda-lidom/Ballade pour Roger/Le drapeau de la colère/Symphonie des droits de l'homme (instrumental).

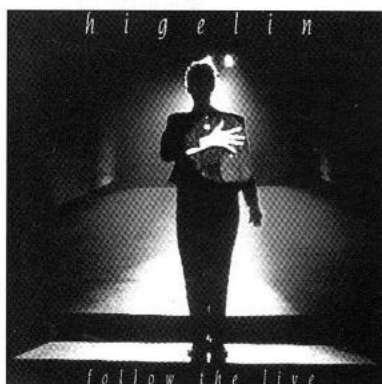
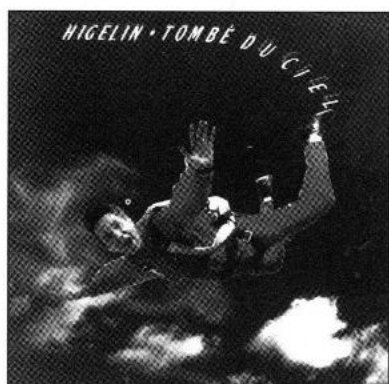
(1989) 45T Poil dans la main
/Chanson (EMI 173 677-7)



(1990) 33T *FOLLOW THE LIVE*
Double album en concert (EMI 794 137-2)

Mona Lisa klaxon/Higelin, tombé du ciel/Chanson/Follow the line/Lettre à la p'tite amie de l'ennemi public n°1/Je ne peux plus dire je t'aime/Irradié/Je ne suis qu'un grain de poussière/La rousse au chocolat/Poil dans la main/Bras de fer/Parc Montsouris (à mon père)/Slim Black boogie.

106





(1991) AU CŒUR D'HIGELIN
(double CD EMI 796 494-2,
compilation de titres déjà
parus).

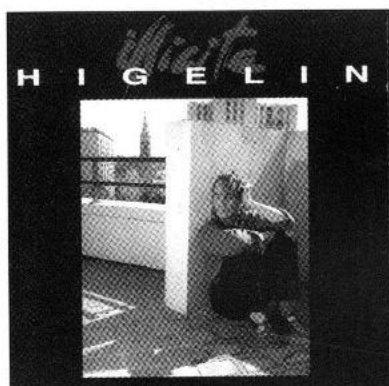
boogie, cardiac blues/Encore
une journée d'foutue/Rock In
Chair/Ce qui est dit doit être

**(1991) 33T ILLICITE (EMI
798 277)**

We are the showmen/Ce qui
est dit doit être fait/Illicite
/Ballade pour Izia/L'homme
oiseau/Il n'y a pas de nom
(pour le repos de son âme)/
Criez priez/Les ailes du si-
lence.



fait/Paris-New-York, New-York-
Paris/L'homme-oiseau
/Champagne/Illicite/Il n'y a
pas de nom (pour le repos de
son âme)/Est-ce que ma gui-
tare est un fusil ?

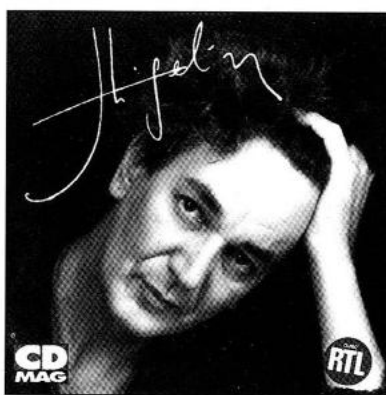


**(1991) 45T Ce qui est dit doit
être fait (EMI 173 7617)**

(1992) LE REX (EMI 781 014)
Jack in the box/Cesophage

**(1994) AUX HÉROS DE LA
VOLTIGE (EMI 830 258-2)**

Le berceau de la vie/Electro-
cardiogramme plat /Sur la
grande roue/Hot chaud/Le
dragon, le tigre et la geisha
/Trou noir/Adolescent/ Le
naïf haïtien/Aux héros de
la voltige.



(1998) *PARADIS PAÏEN* (WEA 3984-246 822)

Chambre sous les toits/Une tranche de vie/Broyer du noir/

L'accordéon désaccordé/La vie est folle/Rififi/Luxe, calme et volupté/L'héritière de Crao/Y'a pas de mot/Paradis païen.

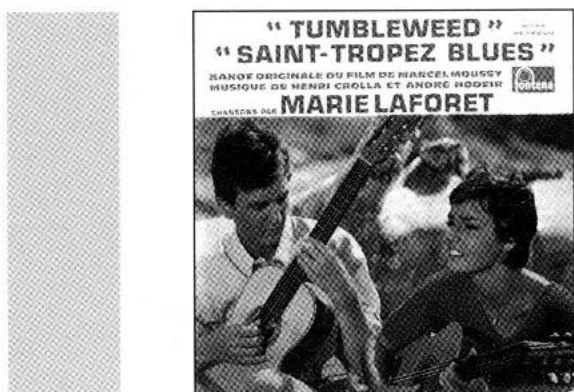
108



PARTICIPATIONS ET COMPILATIONS D'ARTISTES VARIÉS :

(1960) Super 45T **SAINT-TROPEZ BLUES** : bande originale du film (*Fontana 460 710*)
Saint-Tropez blues/Barbecue /La ponche/Tumble-weed /Paris-Saint-Tropez.

Ce disque existe sous deux pochettes légèrement différentes.



(1960) 33T 25 cm **SAINT-TROPEZ BLUES : BANDE ORIGINALE DU FILM** (*Fontana 660 266MR*) 14 titres. ALBUM RARISSIME !

(1964) Super 45T Marie Laforêt Blowin' In The Wind/Flora (*Festival FX 1353*) ; sur le disque, son nom est orthographié "Igelin".

33T **BRIGITTE FONTAINE EST... (FOLLE)** (*Saravah SH 10 001*).
Cet enfant que je t'avais fait, en duo avec Brigitte Fontaine.

45T Brigitte Fontaine Lettre à monsieur le chef de gare de La-Tour-de-Carol/Le noir c'est mieux choisi (*Saravah SH 40 007*).

(1972) 33T **ELLE COURT, ELLE COURT, LA BANLIEUE** (B.O. du film).

(197?) 33T Luther Allison **LIFE IS A BITCH** (Jacques joue du piano sur un titre).

(1979) 33T **MIDEM 1979** (picture-disc hors commerce)

(1984) Diane Dufresne **MAGIE ROSE** (33T *Kébec-Disc KD 618*).

Jacques chante *Champagne* en duo et en public.

(1984) 33T (*Pathé 270 1011*) Jacques Higelin récite *Pierre et le loup* sur des orchestrations classiques de l'orchestre philharmonique d'Israël dirigé par Zubin Mehta.

(1985) maxi 45T Chanteurs sans frontière **ETHIOPIE** (*Pathé-Marconi 154 979-6*).

(1986) CD **BWANA ZOULOU BAND** (*Mélodie 34 001-2*)
Un titre : *To Sangela*.

(1986) 33T **LA FUGUE DU PETIT POU CET** (Pathé Marconi 240 610-1).

Un titre : *Poucet*, Logre et associés.

(1987) **SAVANNAH, LA BALLADE** (B.O. du film).

(1987) Didier Lockwood **1, 2, 3, 4** (33T Adès J.M.S. 041)

Un titre : *Et c'est comme ça que la terre est carrée*.

(1988) **FRANCOFOLIES : LA FÊTE À FERRÉ** (en public à la Rochelle ; 33T EPM FDD 1024)

Interprète *Jolie même* et *Le temps des cerises*.

(1988) *Je ne peux plus dire je t'aime* en duo avec Isabelle Adjani (CD Mag SPCD 1506).

(1990) **L'ENFANT DE DEMAIN** (collectif CDM Spartacus 95231, distribution Carrère).

(1992) **URGENCE** (double CD Virgin 34 013).

Je ne peux plus dire je t'aime en duo avec Patrick Bruel/Un aviateur dans l'ascenseur



(1994) **D'AILLEURS** (CD-single EMI 881 271-2) de Brigitte Fontaine.

(1997) CD **LEURS PREMIERS SUCCÈS** (versions originales de 1952 à 1995. 22 titres d'artistes enregistrés par Jacques Canetti : Brel, Brassens, Fanon, Gainsbourg, Juliette Gréco, Claude Nougaro...)

(1997) CD **LES ROIS DU SLOW-BIZ : 30 ANS DE SARA VAH** (18 titres de 1965 à 1996 : Pierre Barouh, Caussimon, Carole Laure, David McNeil, Brigitte Fontaine...)

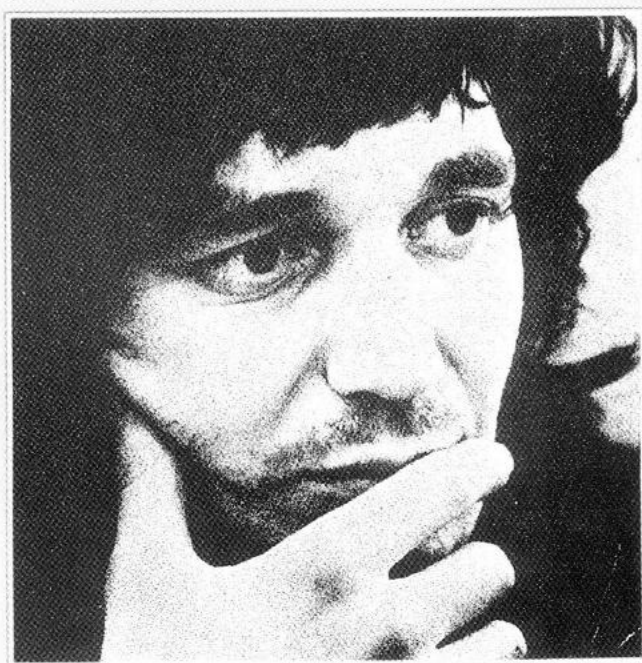
(1995) CD **LA FÊTE DU DISQUE** (SNEP 3 437 484 00952).
Un titre live : *Electrocardiogramme plat*.

(1995) CD **SOLIDARITÉ ENFANTS SIDA** (WEA 0630-11280-2)
Un titre : *Seul à seule*.

HIGELIN

INEDITS 1970

SARAVAH



Achevé d'imprimer en avril 2000
sur les presses de

HORIZON
G R O U P E

Parc d'activités de la plaine de Jouques
200, avenue de Coulin
13420 Gémenos

Chaque ouvrage de la collection Pop-Rock retrace une aventure musicale originale et propose la discographie la plus exhaustive possible. Les artistes et groupes sont plus choisis en fonction de la trace qu'ils laissent dans l'histoire du rock que de leur succès du moment. Les auteurs sont avant tout des fans, des passionnés qui maîtrisent totalement le sujet.

pop rock

Higelin est l'exemple type du parfait honnête homme, débordant d'humanité, un artiste accompli plus soucieux de la bonne avancée du monde que de son propre avenir... un artiste prêt à s'embarquer dans toute aventure, pour peu qu'elle soit innovante. Avec beaucoup de courage, et une sérieuse dose de passion qu'on prendrait à tort pour de l'inconscience et de la naïveté, Jacques Higelin s'est toujours remis en question, prêt à sacrifier sa carrière pour une juste expérience. Il aurait pu, vingt fois, disparaître de l'affiche. Or il est toujours là, menant sa barque avec constance, sans se soucier des modes, des courants qui pourraient le faire chavirer.



9 782862 272344

ISBN : 2 86227 234 5

 951981 7

Prix : 95 F 22,11 €

Alternatives